
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01447841 6

CORINNE

OU

L'ITALIE,

PAR Mme. DE STAËL HOLSTEIN.

.... Udrallo il bel paese
Ch' Apennin parte, e 'l mar circonda, et l' Alpe.
PÉTRARQUE.

TOME PREMIER.

A LONDRES :
CHEZ M. PELTIER, NO. 7, DUKE-STREET,
PORTLAND-PLACE.

1807.



De l'Imprimerie de Paolo Da Ponte, No. 15,
Poland Street, Oxford Street.

LIVRE PREMIER.

OSWALD.

CHAPITRE PREMIER.

OSWALD lord Nelvil, pair d'Ecosse, partit d'Edimbourg pour se rendre en Italie pendant l'hiver de 1794 à 1795. Il avait une figure noble et belle, beaucoup d'esprit, un grand nom, une fortune indépendante; mais sa santé était altérée par un profond sentiment de peine, et les médecins, craignant que sa poitrine ne fût attaquée, lui avaient ordonné l'air du midi. Il suivit leurs conseils, bien qu'il mît peu d'intérêt à la conservation de ses jours. Il espérait du moins trouver quelque distraction dans la diversité des objets qu'il allait voir. La plus intime de toutes les douleurs, la perte d'un père, était la cause de sa maladie; des cir-

constances cruelles, des remords inspirés par des scrupules délicats aigrissaient encore ses regrets, et l'imagination y mêlait ses fantômes. Quand on souffre, on se persuade aisément que l'on est coupable, et les violens chagrins portent le trouble jusques dans la conscience.

A vingt-cinq ans il était découragé de la vie ; son esprit jugeait tout d'avance, et sa sensibilité blessée ne goûtait plus les illusions du cœur. Personne ne se montrait plus que lui complaisant et dévoué pour ses amis quand il pouvait leur rendre service, mais rien ne lui causait un sentiment de plaisir, pas même le bien qu'il faisait ; il sacrifiait sans cesse et facilement ses goûts à ceux d'autrui ; mais on ne pouvait expliquer par la générosité seule cette abnégation absolue de tout égoisme ; et l'on devait souvent l'attribuer au genre de tristesse qui ne lui permettait plus de s'intéresser à

son propre sort. Les indifférens jouissaient de ce caractère, et le trouvaient plein de grâces et de charmes ; mais quand on l'aimait, on sentait qu'il s'occupait du bonheur des autres comme un homme qui n'en espérait pas pour lui-même; et l'on était presque affligé de ce bonheur qu'il donnait sans qu'on pût le lui rendre.

Il avait cependant un caractère mobile, sensible et passionné; il réunissait tout ce qui peut entraîner les autres et soi-même : mais le malheur et le repentir l'avaient rendu timide envers la destinée : il croyait la désarmer en n'exigeant rien d'elle. Il espérait trouver dans le strict attachement à tous ses devoirs, et dans le renoncement aux jouissances vives, une garantie contre les peines qui déchirent l'ame; ce qu'il avait éprouvé lui faisait peur, et rien ne lui paraissait valoir dans ce monde la chance de ces peines : mais quand on est ca-

pable de les ressentir, quel est le genre de vie qui peut en mettre à l'abri ?

Lord Nelvil se flattait de quitter l'Ecosse sans regret, puisqu'il y restait sans plaisir; mais ce n'est pas ainsi qu'est faite la funeste imagination des ames sensibles : il ne se doutait pas des liens qui l'attachaient aux lieux qui lui faisaient le plus de mal, à l'habitation de son père. Il y avait dans cette habitation des chambres, des places dont il ne pouvait approcher sans frémir : et cependant quand il se résolut à s'en éloigner, il se sentit plus seul encore. Quelque chose d'aride s'empara de son cœur ; il n'était plus le maître de verser des larmes quand il souffrait; il ne pouvait plus faire renaître ces petites circonstances locales qni l'attendrissaient profondément ; ses souvenirs n'avaient plus rien de vivant, ils n'étaient plus en relation avec les objets qui l'environnaient; il ne pensait pas moins à celui

qu'il regrettait, mais il parvenait plus difficilement à se retracer sa présence.

Quelquefois aussi il se reprochait d'abandonner les lieux où son père avait vécu. Qui sait, se disait-il, si les ombres des morts peuvent suivre partout les objets de leur affection ? Peut-être ne leur est-il permis d'errer qu'autour des lieux où leurs cendres reposent! Peut-être que dans ce moment mon père aussi me regrette; mais la force lui manque pour me rappeler de si loin! Hélas! quand il vivait, un concours d'événemens inouis n'a-t-il pas dû lui persuader que j'avais trahi sa tendresse, que j'étais rebelle à ma patrie, à la volonté paternelle, à tout ce qu'il y a de sacré sur la terre. Ces souvenirs causaient à lord Nelvil une douleur si insupportable, que non-seulement il n'aurait pu les confier à personne, mais il craignait lui-même de les approfondir. Il est si facile de

se faire, avec ses propres réflexions, un mal irréparable!

Il en coûte davantage pour quitter sa patrie quand il faut traverser la mer pour s'en éloigner; tout est solennel dans un voyage dont l'Océan marque les premiers pas: il semble qu'un abîme s'entr'ouvre derrière vous, et que le retour pourrait devenir à jamais impossible. D'ailleurs le spectacle de la mer fait toujours une impression profonde; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre. Oswald, appuyé sur le gouvernail et les regards fixés sur les vagues, était calme en apparence, car sa fierté et sa timidité réunies ne lui permettaient presque jamais de montrer même à ses amis ce qu'il éprouvait; mais des sentimens pénibles l'agitaient intérieurement. Il se rappelait le temps où le spectacle de la mer animait sa jeunesse par le désir de fendre les flots à la

nage, de mesurer sa force contre elle. —Pourquoi, se disait-il avec un regret amer, pourquoi me livrer sans relâche à la réflexion? Il y a tant de plaisirs dans la vie active, dans ces exercices violens qui nous font sentir l'énergie de l'existence! La mort elle-même alors ne semble qu'un événement peut-être glorieux, subit au moins, et que le déclin n'a point précédé. Mais cette mort qui vient sans que le courage l'ait cherchée; cette mort des ténèbres qui vous enlève dans la nuit ce que vous avez de plus cher, qui méprise vos regrets, repousse votre bras, et vous oppose sans pitié les éternelles lois du temps et de la nature; cette mort inspire une sorte de mépris pour la destinée humaine, pour l'impuissance de la douleur, pour tous les vains efforts qui vont se briser contre la nécessité.

Tels étaient les sentimens qui tourmentaient Oswald; et ce qui caractérisait le malheur de sa situation c'était

la vivacité de la jeunesse unie aux pensées d'un autre âge. Il s'identifiait avec les idées qui avaient dû occuper son père dans les derniers temps de sa vie, et il portait l'ardeur de vingt-cinq ans dans les réflexions mélancoliques de la vieillesse. Il était lassé de tout, et regrettait cependant le bonheur comme si les illusions lui étaient restées. Ce contraste, entièrement opposé aux volontés de la nature, qui met de l'ensemble et de la gradation dans le cours naturel des choses, jetait du désordre au fond de l'ame d'Oswald; mais ses manières extérieures avaient toujours beaucoup de douceur et d'harmonie, et sa tristesse, loin de lui donner de l'humeur, lui inspirait encore plus de condescendance et de bonté pour les autres.

Deux ou trois fois, dans le passage de Harwich à Embden, la mer menaça d'être orageuse; lord Nelvil conseillait les matelots, rassurait les passagers, et quand il servait lui-même à la ma-

nœuvre, quand il prenait pour un moment la place du pilote, il y avait, dans tout ce qu'il faisait, une adresse et une force qui ne devaient pas être considérées comme le simple effet de la souplesse et de l'agilité du corps; car l'ame se mêle à tout.

Quant il fallut se séparer, tout l'équipage se pressait autour d'Oswald pour prendre congé de lui; ils le remerciaient tous de mille petits services qu'il leur avait rendus dans la traversée, et dont il ne se souvenait plus. Une fois c'était un enfant dont il s'était occupé long-temps; plus souvent un vieillard dont il avait soutenu le pas, quand le vent agitait le vaisseau. Une telle absence de personnalité ne s'était peut-être jamais rencontrée; sa journée se passait sans qu'il en prît aucun moment pour lui-meme: il l'abandonnait aux autres par mélancolie et par bienveillance. En le quittant, les matelots lui dirent tous presqu'en même temps;

Mon cher seigneur, puissiez-vous être plus heureux ! Oswald n'avait pas exprimé cependant une seule fois sa peine, et les hommes d'une autre classe qui avaient fait le trajet avec lui ne lui en avaient pas dit un mot. Mais les gens du peuple, à qui leurs supérieurs se confient rarement, s'habituent à découvrir les sentimens autrement que par la parole ; ils vous plaignent quand vous souffrez, quoiqu'ils ignorent la cause de vos chagrins, et leur pitié spontanée est sans mélange de blâme ou de conseil.

CHAPITRE II.

Voyager est, quoi qu'on en puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie. Lorsque vous vous trouvez bien dans quelque ville étrangère, c'est que vous commencez à vous y faire une patrie ; mais traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que vous comprenez à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé ni avec votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos et sans dignité ; car cet empressement, cette hâte pour arriver là où personne ne vous attend, cette agitation dont la curiosité est la seule cause, vous inspire peu d'estime pour vous-même, jusqu'au moment où les objets nou-

veaux deviennent un peu anciens, et créent autour de vous quelques doux liens de sentiment et d'habitude.

Oswald éprouva donc un redoublement de tristesse en traversant l'Allemagne pour se rendre en Italie. Il fallait alors, à cause de la guerre, éviter la France et les environs de la France ; il fallait aussi s'éloigner des armées qui rendaient les routes impraticables. Cette nécessité de s'occuper des détails matériels du voyage, de prendre chaque jour, et presqu'à chaque instant, une résolution nouvelle, était tout à fait insupportable à lord Nelvil. Sa santé, loin de s'améliorer, l'obligeait souvent à s'arrêter lorsqu'il eût voulu se hâter d'arriver, ou du moins de partir. Il crachait le sang, et se soignait le moins qu'il était possible ; car il se croyait coupable, et s'accusait lui-même avec une trop grande sévérité. Il ne voulait vivre encore que pour défendre son pays.— La patrie, se disait-il, na-t-elle pas

sur nous quelques droits paternels! Mais il faut pouvoir la servir utilement, il ne faut pas lui offrir l'existence débile que je traîne, allant demander au soleil quelques principes de vie pour lutter contre mes maux. Il n'y a qu'un père qui vous recevrait dans un tel état, et vous aimerait d'autant plus que vous seriez plus délaissé par la nature ou par le sort.

Lord Nelvil s'était flatté que la variété continuelle des objets extérieurs détournerait un peu son imagination de ses idées habituelles; mais il fut bien loin d'en éprouver d'abord cet heureux effet. Il faut, après un grand malheur, se familiariser de nouveau avec tout ce qui vous entoure, s'accoutumer aux visages que l'on revoit, à la maison où l'on demeure, aux habitudes journalières qu'on doit reprendre; chacun de ces efforts est une secousse pénible, et rien ne les multiplie comme un voyage.

Le seul plaisir de lord Nelvil était de parcourir les montagnes du Tirol sur un cheval écossais qu'il avait emmené avec lui, et qui, comme les chevaux de ce pays, galopait en gravissant les hauteurs ; il s'écartait de la grande route pour passer par les sentiers les plus escarpés. Les paysans étonnés s'écriaient d'abord avec effroi en le voyant ainsi sur le bord des abîmes, puis ils battaient des mains en admirant son adresse, son agilité, son courage. Oswald aimait assez l'émotion du danger: elle soulève le poids de la douleur, elle réconcilie un moment avec cette vie qu'on a reconquise, et qu'il est si facile de perdre.

CHAPITRE III.

DANS la ville d'Inspruck, avant d'entrer en Italie, Oswald entendit raconter à un négociant, chez lequel il s'était arrêté quelque temps, l'histoire d'un émigré français, appelé le comte d'Erfeuil, qui l'intéressa beaucoup en sa faveur. Cet homme avait supporté la perte entière d'une très-grande fortune avec une sérénité parfaite; il avait vécu et fait vivre, par son talent pour la musique, un vieil oncle qu'il avait soigné jusqu'à sa mort; il s'était constamment refusé à recevoir les services d'argent qu'on s'était empressé de lui offrir; il avait montré la plus brillante valeur, la valeur française pendant la guerre, et la gaieté la plus inaltérable

au milieu des revers: il desirait d'aller à Rome, pour y retrouver un de ses parens dont il devait hériter, et souhaitait un compagnon, ou plutôt un ami, pour faire avec lui le voyage plus agréablement.

Les souvenirs les plus douloureux de lord Nelvil étaient attachés à la France, néanmoins il était exempt des préjugés qui séparent les deux nations, parce qu'il avait eu pour ami intime un Français, et qu'il avait trouvé dans cet ami la plus admirable réunion de toutes les qualités de l'ame. Il offrit donc au négociant qui lui raconta l'histoire du comte d'Erfeuil, de conduire en Italie ce noble et malheureux jeune homme. Le négociant vint annoncer à lord Nelvil, au bout d'une heure, que sa proposition était acceptée avec reconnaissance. Oswald était heureux de rendre ce service; mais il lui en coûtait beaucoup de renoncer à la solitude, et sa timidité

souffrait de se trouver tout à coup dans une relation habituelle avec un homme qu'il ne connaissait pas.

Le comte d'Erfeuil vint faire visite à lord Nelvil, pour le remercier. Il avait des manières élégantes, une politesse facile et de bon goût, et dès l'abord il se montrait parfaitement à son aise. On s'étonnait, en le voyant, de tout ce qu'il avait souffert, car il supportait son sort avec un courage qui allait jusqu'à l'oubli, et il avait dans sa conversation une légèreté vraiment admirable, quand il parlait de ses propres revers, mais moins admirable, il faut en convenir, quand elle s'étendait à d'autres sujets.

—Je vous ai beaucoup d'obligation, milord, dit le comte d'Erfeuil, de me tirer de cette Allemagne où je m'ennuyais à périr. Vous y êtes cependant, répondit lord Nelvil, généralement aimé et considéré. J'y ai des amis, reprit le comte d'Erfeuil, que je regrette sincèrement; car dans ce

pays-ci l'on ne rencontre que les meilleures gens du monde ; mais je ne sais pas un mot d'allemand, et vous conviendrez que ce serait un peu long et un peu fatigant pour moi de l'apprendre. Depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon oncle, je ne sais que faire de mon temps ; quand il fallait m'occuper de lui, cela remplissait ma journée, à présent les vingt-quatre heures me pèsent beaucoup. La délicatesse avec laquelle vous vous êtes conduit pour monsieur votre oncle, dit lord Nelvil, inspire pour vous, M. le comte, la plus profonde estime. Je n'ai fait que mon devoir, reprit le comte d'Erfeuil, le pauvre homme m'avait comblé de biens pendant mon enfance; je ne l'aurais jamais quitté, eût-il vécu cent ans ! mais c'est heureux pour lui d'être mort, ce le serait aussi pour moi, ajouta-t-il en riant, car je n'ai pas grand espoir dans ce monde. J'ai fait de mon mieux à la guerre pour

être tué; mais puisque le sort m'a épargné, il faut vivre aussi bien qu'on le peut. Je me féliciterai de mon arrivée ici, répondit lord Nelvil, si vous vous trouvez bien à Rome, et si . . . Oh mon Dieu, interrompit le comte d'Erfeuil, je me trouverai bien partout; quand on est jeune et gai, tout s'arrange. Ce ne sont pas les livres ni la méditation qui m'ont acquis la philosophie que j'ai, mais l'habitude du monde et des malheurs; et vous voyez bien, milord, que j'ai raison de compter sur le hasard, puisqu'il m'a procuré l'occasion de voyager avec vous. En achevant ces mots, le comte d'Erfeuil salua lord Nelvil de la meilleure grâce du monde, convint de l'heure du départ pour le jour suivant, et s'en alla.

Le comte d'Erfeuil et lord Nelvil, partirent le lendemain. Oswald, après les premières phrases de politesse, fut plusieurs heures sans dire un mot;

mais voyant que ce silence fatiguait son compagnon, il lui demanda s'il se faisait un plaisir d'aller en Italie. Mon Dieu, répondit le comte d'Erfeuil, je sais ce qu'il faut croire de ce pays-là, je ne m'attends pas du tout à m'y amuser. Un de mes amis, qui y a passé six mois, m'a dit qu'il n'y avait pas de province de France où il n'y eût un meilleur théâtre et une société plus agréable qu'à Rome; mais, dans cette ancienne capitale du monde, je trouverai sûrement quelques Français avec qui causer, et c'est tout ce que je désire. Vous n'avez pas été tenté d'apprendre l'italien, interrompit Oswald. Non, du tout, reprit le comte d'Erfeuil, cela n'entrait pas dans le plan de mes études. Et il prit en disant cela un air si sérieux, qu'on aurait pu croire que c'était une résolution fondée sur de graves motifs.

Si vous voulez que je vous le dise, continua le comte d'Erfeuil, je n'aime,

en fait de nation, que les Anglais et les Français ; il faut être fiers comme eux ou brillans comme nous, tout le reste n'est que de l'imitation. Oswald se tut, le comte d'Erfeuil quelques momens après recommença l'entretien par des traits d'esprit et de gaieté fort aimables. Il jouait avec les mots, avec les phrases, d'une facon très-ingénieuse ; mais ni les objets extérieurs ni les sentimens intimes n'étaient l'objet de ses discours. Sa conversation ne venait, pour ainsi dire, ni du dehors ni du dedans, elle passait entre la réflexion et l'imagination, et les seuls rapports de la société en étaient le sujet.

Il nommait vingt noms propres à lord Nelvil, soit en France, soit en Angleterre, pour savoir s'il les connaissait, et racontait à cette occasion des anecdotes piquantes avec une tournure pleine de grâce ; mais on eût dit, à l'entendre, que le seul entretien convenable pour un homme de goût,

c'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, le commérage de la bonne compagnie.

Lord Nelvil réfléchit quelque temps au caractère du comte d'Erfeuil, à ce mélange singulier de courage et de frivolité, à ce mépris du malheur, si grand s'il avait coûté plus d'efforts, si héroïque s'il ne venait pas de la même source qui rend incapable des affections profondes. Un Anglais, se disait Oswald, serait accablé de tristesse dans de semblables circonstances. D'où vient la force de ce Français? D'où vient aussi sa mobilité? Le comte d'Erfeuil en effet entend-il vraiment l'art de vivre? Quand je me crois supérieur, ne suis-je que malade? Son existence légère s'accorde-t-elle mieux que la mienne avec la rapidité de la vie? et faut-il esquiver la réflexion comme une ennemie, au lieu d'y livrer toute son ame? En vain Oswald aurait-il éclairci ces doutes, nul ne peut sortir de la région intellectuelle qui

lui a été assignée, et les qualités sont plus indomptables encore que les défauts.

Le comte d'Erfeuil ne faisait aucune attention à l'Italie, et rendait presqu'impossible à lord Nelvil de s'en occuper; car il le détournait sans cesse de la disposition qui fait admirer un beau pays et sentir son charme pittoresque. Oswald prêtait l'oreille autant qu'il le pouvait au bruit du vent, au murmure des vagues; car toutes les voix de la nature faisaient plus de bien à son ame que les propos de la société tenus au pied des Alpes, à travers les ruines et sur les bords de la mer.

La tristesse qui consumait Oswald eût mis moins d'obstacles au plaisir qu'il pouvait goûter par l'Italie, que la gaieté même du comte d'Erfeuil; les regrets d'une ame sensible peuvent s'allier avec la contemplation de la nature et la jouissance des beaux arts;

mais la frivolité, sous quelque forme qu'elle se présente, ôte à l'attention sa force, à la pensée son originalité, au sentiment sa profondeur. Un des effets singuliers de cette frivolité était d'inspirer, beaucoup de timidite à lord Nelvil dans ses relations avec le comte d'Erfeuil : l'embarras est presque toujours pour celui dont le caractère est le plus sérieux. La légèreté spirituelle en impose à l'esprit méditatif, et celui qui se dit heureux semble plus sage que celui qui souffre.

Le comte d'Erfeuil était doux, obligeant, facile en tout, sérieux seulement dans l'amour-propre, et digne d'être aimé comme il aimait, c'est-à-dire comme un bon camarade des plaisirs et des périls; mais il ne s'entendait point au partage des peines. Il s'ennuyait de la mélancolie d'Oswald, et par bon cœur, autant que par goût, il aurait souhaité de la dissiper. Que vous manque-t-il, lui disait-

il souvent ? N'êtes-vous pas jeune, riche, et si vous le voulez, bien portant? car vous n'êtes malade que parce que vous êtes triste. Moi, j'ai perdu ma fortune, mon existence, je ne sais ce que je deviendrai, et cependant je jouis de la vie comme si je possédais toutes les prospérités de la terre. Vous avez un courage aussi rare qu'honorable, répondit lord Nelvil; mais les revers que vous avez éprouvés font moins de mal que les chagrins du cœur. Les chagrins du cœur, s'écria le comte d'Erfeuil, oh! c'est vrai, ce sont les plus cruels de tous.....Mais.....mais.... encore faut-il s'en consoler; car un homme sensé doit chasser de son ame tout ce qui ne peut servir ni aux autres ni à lui-même. Ne sommes-nous pas ici-bas pour être utiles d'abord, et puis heureux ensuite? Mon cher Nelvil, tenons-nous-en là.

Ce que disait le comte d'Erfeuil était raisonnable dans le sens ordinaire

de ce mot, car il avait, à beaucoup d'égards, ce qu'on appele une bonne tête : ce sont les caractères passionnés, bien plus que les caractères légers, qui sont capables de folie ; mais, loin que sa façon de sentir excitât la confiance de lord Nelvil, il aurait voulu pouvoir assurer au comte d'Erfeuil qu'il était le plus heureux des hommes, pour éviter le mal que lui faisaient ses consolations.

Cependant le comte d'Erfeuil s'attachait beaucoup à lord Nelvil, sa résignation et sa simplicité, sa modestie et sa fierté lui inspiraient une considération dont il ne pouvait se défendre Il s'agitait autour du calme extérieur d'Oswald, il cherchait dans sa tête tout ce qu'il avait entendu dire de plus grave dans son enfance à des parens âgés, afin de l'essayer sur lord Nelvil ; et tout étonné de ne pas vaincre son apparente froideur, il se disait en lui-même : Mais n'ai-je pas

de la bonté, de la franchise, du courage? ne suis-je pas aimable en société? que peut-il donc me manquer pour faire effet sur cet homme? et n'y a-t-il pas entre nous quelque mal-entendu qui vient peut-être de ce qu'il ne sait pas assez bien le français?

CHAPITRE IV.

Une circonstance imprévue accrut beaucoup le sentiment de respect que le comte d'Erfeuil éprouvait déjà, presqu'à son insçu, pour son compagnon de voyage. La santé de Lord Nelvil l'avait contraint de s'arrêter quelques jours à Ancone. Les montagnes et la mer rendent la situation de cette ville très-belle, et la foule de Grecs qui travaillent sur le devant des boutiques, assis à la manière orientale, la diversité des costumes des habitans du Levant qu'on rencontre dans les rues, lui donnent un aspect original et intéressant. L'art de la civilisation tend sans cesse à rendre tous les hommes semblables en apparence et presque en réalité ; mais

l'esprit et l'imagination se plaisent dans les différences qui caractérisent les nations : les hommes ne se ressemblent entre eux que par l'affectation ou le calcul ; mais tout ce qui est naturel est varié. C'est donc un petit plaisir, au moins pour les yeux, que la diversité des costumes ; elle semble promettre une manière nouvelle de sentir et de juger.

Le culte grec, le culte catholique et le culte juif existent simultanément et paisiblement dans la ville d'Ancone. Les cérémonies de ces religions diffèrent extrêmement entre elles ; mais un même sentiment s'élève vers le ciel dans ces rites divers, un même cri de douleur, un même besoin d'appui.

L'église catholique est au haut de la montagne, et domine à pic sur la mer ; le bruit des flots se mêle souvent aux chants des prêtres ; l'église est surchargée dans l'intérieur d'une foule d'ornemens d'assez mauvais goût ; mais

quand on s'arrête sous le portique du temple, on aime à rapprocher le plus pur des sentimens de l'ame, la religion, avec le spectacle de cette superbe mer, sur laquelle l'homme jamais ne peut imprimer sa trace. La terre est travaillée par lui, les montagnes sont coupées par ses routes, les rivières se resserrent en canaux pour porter ses marchandises; mais si les vaisseaux sillonnent un moment les ondes, la vague vient effacer aussitôt cette légère marque de servitude, et la mer reparaît telle qu'elle fut au premier jour de la création.

Lord Nelvil avait fixé son départ pour Rome au lendemain, lorsqu'il entendit pendant la nuit des cris affreux dans la ville: il se hâta de sortir de son auberge pour en savoir la cause, et vit un incendie qui partait du port et remontait de maison en maison jusqu'au haut de la ville; les flammes se répétaient au loin dans la mer, le vent,

qui augmentait leur vivacité, agitait aussi leur image dans les flots, et les vagues soulevées réfléchissaient de mille manières les traits sanglans d'un feu sombre.

Les habitans d'Ancone n'ayant point chez eux de pompes en bon état se hâtaient de porter avec leurs bras quelques secours. On entendait, à travers les cris, le bruit des chaînes des galériens employés à sauver la ville qui leur servait de prison. Les diverses nations du Levant, que le commerce attire à Ancone, exprimaient leur effroi par la stupeur de leurs regards. Les marchands, à l'aspect de leurs magasins en flamme, perdaient entièrement la présence d'esprit. Les alarmes pour la fortune troublent autant le commun des hommes que la crainte de la mort, et n'inspirent pas cet élan de l'ame, cet enthousiasme qui fait trouver des ressources.

Les cris des matelots ont toujours

quelque chose de lugubre et de prolongé que la terreur rendait encore bien plus sombre. Les mariniers sur les bords de la mer Adriatique sont revêtus d'une capotte rouge et brune très-singulière, et du milieu de ce vêtement sortait le visage animé des Italiens qui peignait la crainte sous mille formes. Les habitans couchés par terre dans les rues couvraient leur tête de leur manteau comme s'il ne leur restait plus rien à faire qu'à ne pas voir leur désastre, d'autres se jetaient dans les flammes sans la moindre espérance d'y échapper : on voyait tour à tour une fureur et une résignation aveugle, mais nulle part le sang-froid qui double les moyens et les forces.

Oswald se souvint qu'il y avait deux bâtimens anglais dans le port, et ces bâtimens ont à bord des pompes parfaitement bien faites : il courut chez le capitaine et monta avec lui sur un bateau pour aller chercher ces pompes.

Les habitans qui le virent entrer dans la chaloupe lui criaient : *Ah! vous faites bien, vous autres étrangers, de quitter notre malheureuse ville.* Nous allons revenir, dit Oswald. Ils ne le crurent pas. Il revint pourtant, établit l'une de ses pompes en face de la première maison qui brûlait sur le port, et l'autre vis-à-vis de celle qui brûlait au milieu de la rue. Le comte d'Erfeuil exposait sa vie avec insouciance, courage et gaieté; les matelots anglais et les domestiques de lord Nelvil vinrent tous à son aide; car les habitans d'Ancone restaient immobiles, comprenant à peine ce que ces étrangers voulaient faire, et ne croyant pas du tout à leurs succès.

Les cloches sonnaient de toutes parts, les prêtres faisaient des processions, les femmes pleuraient en se prosternant devant quelques images de saints au coin des rues; mais personne ne pensait aux secours naturels que Dieu a

donnés à l'homme pour se défendre. Cependant, quand les habitants aperçurent les heureux effets de l'activité d'Oswald; quand ils virent que les flammes s'éteignaient, et que leurs maisons seraient conservées, ils passèrent de l'étonnement à l'enthousiasme; il se pressaient autour de lord Nelvil, et lui baisaient les mains avec un empressement si vif, qu'il était obligé d'avoir recours à la colère pour écarter de lui tout ce qui pouvait retarder la succession rapide des ordres et des mouvemens nécessaires pour sauver la ville. Tout le monde s'était rangé sous son commandement, parce que dans les plus petites comme dans les plus grandes circonstances, dès qu'il y a du danger, le courage prend sa place; dès que les hommes ont peur, ils cessent d'être jaloux.

Oswald, à travers la rumeur générale, distingua cependant des cris plus horribles que tous les autres qui se fai-

saient entendre à l'autre extrémité de la ville. Il demanda d'où venaient ces cris; on lui dit qu'ils partaient du quartier des Juifs: l'officier de police avait coutume de fermer les barrières de ce quartier le soir, et l'incendie gagnant de ce côté, les Juifs ne pouvaient s'échapper. Oswald frémit à cette idée, et demanda qu'à l'instant le quartier fût ouvert; mais quelques femmes du peuple qui l'entendirent se jetèrent à ses pieds pour le conjurer de n'en rien faire: *Vous voyez bien*, disaient-elles, *oh! notre bon ange! que c'est sûrement à cause des Juifs qui sont ici que nous avons souffert cet incendie; ce sont eux qui nous portent malheur, et si vous les mettez en liberté, toute l'eau de la mer n'éteindra pas les flammes;* et elles suppliaient Oswald de laisser brûler les Juifs, avec autant d'éloquence et de douceur que si elles avaient demandé un acte de clémence. Ce n'étaient point de méchantes fem-

mes, mais des imaginations superstitieuses vivement frappées par un grand malheur. Oswald contenait à peine son indignation en entendant ces étranges prières.

Il envoya quatre matelots anglais avec des haches pour briser les barrières qui retenaient ces malheureux; et ils se répandirent à l'instant dans la ville, courant à leurs marchandises, au milieu des flammes, avec cette avidité de fortune qui a quelque chose de bien sombre quand elle fait braver la mort. On dirait que l'homme, dans l'état actuel de la société, n'a presque rien à faire du simple don de la vie.

Il ne restait plus qu'une maison au haut de la ville, que les flammes entouraient tellement qu'il était impossible de les éteindre, et plus impossible encore d'y pénétrer. Les habitans d'Ancone avaient montré si peu d'intérêt pour cette maison, que les matelots anglais, ne la croyant point ha-

bitée, avaient ramené leurs pompes vers le port. Oswald lui-même, étourdi par les cris de ceux qui l'entouraient et l'appelaient à leur secours, n'y avait pas fait attention. L'incendie s'était communiqué plus tard de ce côté, mais y avait fait de grands progrès. Lord Nelvil demanda si vivement quelle était cette maison, qu'un homme enfin lui répondit que c'était l'hôpital des fous. A cette idée, toute son ame fut bouleversée; il se retourna, et ne vit plus aucun de ses matelots autour de lui: le comte d'Erfeuil n'y était pas non plus; et c'était en vain qu'il se serait adressé aux habitans d'Ancone; ils étaient presque tous occupés à sauver ou à faire sauver leurs marchandises, et trouvaient absurde de s'exposer pour des hommes dont il n'y en avait pas un qui ne fût fou sans remède: *C'est une bénédiction du ciel*, disaient-ils, *pour eux et pour leurs pa-*

rens, s'ils meurent ainsi sans que ce soit la faute de personne.

Pendant que l'on tenait de semblables discours autour d'Oswald, il marchait à grands pas vers l'hôpital, et la foule qui le blâmait le suivait avec un sentiment d'enthousiasme involontaire et confus. Oswald arrivé près de la maison vit, à la seule fenêtre qui n'était pas entourée par les flammes, des insensés qui regardaient les progrès de l'incendie, et souriaient de ce rire déchirant qui suppose ou l'ignorance de tous les maux de la vie, ou tant de douleur au fond de l'ame, qu'aucune forme de la mort ne peut plus épouvanter. Un frissonnement inexprimable s'empara d'Oswald à ce spectacle; il avait senti, dans le moment le plus affreux de son désespoir, que sa raison était prête à se troubler ; et, depuis cette époque, l'aspect de la folie lui inspirait toujours la pitié la

plus douloureuse. Il saisit une échelle qui se trouvait près de là, il l'appuie contre le mur, monte au milieu des flammes, et entre par la fenêtre dans une chambre où les malheureux qui restaient à l'hôpital étaient tous réunis.

Leur folie était assez douce pour que dans l'intérieur de la maison tous fussent libres, excepté un seul qui était enchaîné dans cette même chambre où les flammes se faisaient jour à travers la porte, mais n'avaient pas encore consumé le plancher. Oswald apparaissant au milieu de ces misérables créatures, toutes dégradées par la maladie et la souffrance, produisit sur elles un si grand effet de surprise et d'enchantement, qu'il s'en fit obéir d'abord sans résistance. Il leur ordonna de descendre devant lui, l'un après l'autre, par l'échelle que les flammes pouvaient dévorer dans un moment. Le premier de ces malheureux obéit sans proférer une pa-

role : l'accent et la physionomie de lord Nelvil l'avaient entièrement subjugué. Un troisième voulut résister, sans se douter du danger que lui faisait courir chaque moment de retard, et sans penser au péril auquel il exposait Oswald, en le retenant plus long-temps. Le peuple, qui sentait toute l'horreur de cette situation, criait à lord Nelvil de revenir, de laisser ces insensés s'en tirer comme ils le pourraient ; mais le libérateur n'écoutait rien avant d'avoir achevé sa généreuse entreprise.

Sur les six malheureux qui étaient dans l'hôpital, cinq étaient déjà sauvés ; il ne restait plus que le sixième qui était enchaîné. Oswald détache ses fers et veut lui faire prendre, pour échapper, les mêmes moyens qu'à ses compagnons ; mais c'était un pauvre jeune homme privé tout à fait de la raison, et se trouvant en liberté après deux ans de chaîne, il s'élançait dans la chambre avec une joie désordonnée.

Cette joie devint de la fureur, lorsqu' Oswald voulut le faire sortir par la fenêtre. Lord Nelvil voyant alors que les flammes gagnaient toujours plus la maison, et qu'il était impossible de décider cet insensé à se sauver lui-même, le saisit dans ses bras, malgré les efforts du malheureux qui luttait contre son bienfaiteur. Il l'emporta sans savoir où il mettait les pieds, tant la fumée obscurcissait sa vue ; il sauta les derniers échelons au hasard, et remit l'infortuné, qui l'injuriait encore, à quelques personnes, en leur faisant promettre d'avoir soin de lui.

Oswald, animé par le danger qu'il venait de courir, les cheveux épars, le regard fier et doux frappa d'admiration et presque de fanatisme la foule qui le considérait ; les femmes surtout s'exprimaient avec cette imagination qui est un don presque universel en Italie, et prête souvent de la noblesse

aux discours des gens du peuple. Elles se jetaient à genoux devant lui, et s'écriaient: *Vous êtes sûrement Saint Michel, le patron de notre ville; déployez vos ailes, mais ne nous quittez pas: allez là-haut sur le clocher de la cathédrale, pour que de là toute la ville vous voie et vous prie. Mon enfant est malade,* disait l'une, *guérissez-le. Dites-moi,* disait l'autre, *où est mon mari, qui est absent depuis plusieurs années?* Oswald cherchait une manière de s'échapper. Le comte d'Erfeuil arriva, et lui dit en lui serrant la main:—Cher Nelvil, il faut pourtant partager quelque chose avec ses amis; c'est mal fait de prendre ainsi pour soi seul tous les périls.—Tirez-moi d'ici, lui dit Oswald à voix basse. Un moment d'obscurité favorisa leur fuite, et tous les deux en hâte allèrent prendre des chevaux à la poste.

Lord Nelvil éprouva d'abord quel-

que douceur par le sentiment de la bonne action qu'il venait de faire; mais avec qui pouvait-il en jouir, maintenant que son meilleur ami n'existait plus? Malheur aux orphelins! les événemens fortunés aussi-bien que les peines leur font sentir la solitude du cœur. Comment, en effet, remplacer jamais cette affection née avec nous, cette intelligence, cette sympathie du sang, cette amitié préparée par le ciel entre un enfant et son père? On peut encore aimer; mais confier toute son ame est un bonheur qu'on ne retrouvera plus.

CHAPITRE V.

OSWALD parcourut la Marche d'Ancone et l'Etat ecclésiastique jusqu'à Rome, sans rien observer, sans s'intéresser à rien ; la disposition mélancolique de son ame en était la cause, et puis une certaine indolence naturelle à laquelle il n'était arraché que par les passions fortes. Son goût pour les arts ne s'était point encore développé ; il n'avait vécu qu'en France, où la société est tout, et à Londres, où les intérêts politiques absorbent presque tous les autres : son imagination, concentrée dans ses peines, ne se complaisait point encore aux merveilles de la nature et aux chefs-d'œuvre des arts.

Le comte d'Erfeuil parcourait chaque ville, le guide des voyageurs à la

main; il avait à la fois le double plaisir de perdre son temps à tout voir, et d'assurer qu'il n'avait rien vu qui pût être admiré, quand on connaissait la France. L'ennui du comte d'Erfeuil décourageait Oswald; il avait d'ailleurs des préventions contre les Italiens et contre l'Italie; il ne pénétrait pas encore le mystère de cette nation ni de ce pays, mystère qu'il faut comprendre par l'imagination plutôt que par cet esprit de jugement qui est particulièrement développé dans l'éducation Anglaise.

Les Italiens sont bien plus remarquables par ce qu'ils ont été, et par ce qu'ils pourraient être, que par ce qu'ils sont maintenant. Les déserts qui environnent la ville de Rome, cette terre fatiguée de gloire qui semble dédaigner de produire, n'est qu'une contrée inculte et négligée, pour qui la considère seulement sous les rapports de l'utilité. Oswald, accoutumé dès son enfance à l'amour de l'ordre et de la

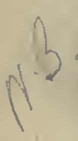
prospérité publique, reçut d'abord des impressions défavorables en traversant les plaines abandonnées qui annoncent l'approche de la ville autrefois reine du monde: il blâma l'indolence des habitants et de leurs chefs. Lord Nelvil jugeait l'Italie en administrateur éclairé, le comte d'Erfeuil en homme du monde; ainsi, l'un par raison, et l'autre par légèreté, n'éprouvaient point l'effet que la campagne de Rome produit sur l'imagination, quand on s'est pénétré des souvenirs et des regrets, des beautés naturelles et des malheurs illustres, qui répandent sur ce pays un charme indéfinissable.

Le comte d'Erfeuil faisait de comiques lamentations sur les environs de Rome. Quoi, disait-il, point de maison de campagne, point de voiture, rien qui annonce le voisinage d'une grande ville! Ah, bon Dieu, quelle tristesse! En approchant de Rome, les postillons s'écrièrent avec transport :

Voyez, voyez, c'est la coupole de Saint-Pierre!! Les Napolitains montrent ainsi le Vésuve; et la mer fait de même l'orgueil des habitans des côtes. On croirait voir le dôme des Invalides, s'écria le comte d'Erfeuil. Cette comparaison, plus patriotique que juste, détruisit l'effet qu'Oswald aurait pu recevoir à l'aspect de cette magnifique merveille de la création des hommes. Ils entrèrent dans Rome, non par un beau jour, non par une belle nuit, mais par un soir obscur, par un temps gris, qui ternit et confond tous les objets. Ils traversèrent le Tibre sans le remarquer; ils arrivèrent à Rome par la porte du Peuple, qui conduit d'abord au Corso, à la plus grande rue de la ville moderne, mais à la partie de Rome qui a le moins d'originalité, puisqu'elle ressemble davantage aux autres villes de l'Europe.

La foule se promenait dans les rues; des marionnettes et des charlatans for-

maient des groupes sur la place où s'élève la colonne Antonine. Toute l'attention d'Oswald fut captivée par les objets les plus près de lui. Le nom de Rome ne retentissait point encore dans son ame; il ne sentait que le profond isolement qui serre le cœur quand vous entrez dans une ville étrangère, quand vous voyez cette multitude de personnes à qui votre existence est inconnue, et qui n'ont aucun intérêt en commun avec vous. Ces réflexions, si tristes pour tous les hommes, le sont encore plus pour les Anglais qui sont accoutumés à vivre entre eux, et se mêlent difficilement avec les mœurs des autres peuples. Dans le vaste caravensérail de Rome, tout est étranger, même les Romains qui semblent habiter là, non comme des possesseurs, *mais comme des pélerins qui se reposent auprès des ruines* (2). Oswald, oppressé par des sentimens pénibles, alla s'enfermer chez lui, et ne sortit point pour



voir la ville. Il était bien loin de penser que ce pays, dans lequel il entrait avec un tel sentiment d'abattement et de tristesse, serait bientôt pour lui la source de tant d'idées et de jouissances nouvelles.

LIVRE II.

CORINNE AU CAPITOLE.

CHAPITRE PREMIER.

Oswald se réveilla dans Rome. Un soleil éclatant, un soleil d'Italie frappa ses premiers regards, et son ame fut pénétrée d'un sentiment d'amour et de reconnaissance pour le ciel qui semblait se manifester par ces beaux rayons. Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville ; des coups de canon, de distance en distance, annonçaient quelque grande solennité : il demanda quelle en était la cause ; on lui répondit qu'on devait couronner le matin même, au Capitole, la femme la plus célèbre de l'Italie, Corinne, poete, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. Il fit

quelques questions sur cette cérémonie consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse, et toutes les réponses qu'il reçut excitèrent vivement sa curiosité.

Il n'y avait certainement rien de plus contraire aux habitudes et aux opinions d'un Anglais que cette grande publicité donnée à la destinée d'une femme; mais l'enthousiasme qu'inspirent aux Italiens tous les talens de l'imagination, gagne, au moins momentanément, les étrangers; et l'on oublie les préjugés même de son pays, au milieu d'une nation si vive dans l'expression des sentimens qu'elle éprouve. Les gens du peuple à Rome connaissent les arts, raisonnent avec goût sur les statues; les tableaux, les monumens, les antiquités, et le mérite littéraire, porté à un certain degré, sont pour eux un intérêt national.

Oswald sortit pour aller sur la place publique; il y entendit parler de Corinne, de son talent, de son génie. On

avait décoré les rues par lesquelles elle devait passer. Le peuple, qui ne se rassemble d'ordinaire que sur les pas de la fortune ou de la puissance, était là presqu'en rumeur pour voir une personne dont l'esprit était la seule distinction. Dans l'état actuel des Italiens, la gloire des beaux arts est l'unique qui leur soit permise; et ils sentent le génie en ce genre avec une vivacité qui devrait faire naître beaucoup de grands hommes, s'il suffisait de l'applaudissement pour les produire, s'il ne fallait pas une vie forte, de grands intérêts, et une existence indépendante pour alimenter la pensée.

Oswald se promenait dans les rues de Rome en attendant l'arrivée de Corinne. A chaque instant on la nommait, on racontait un trait nouveau d'elle, qui annonçait la réunion de tous les talens qui captivent l'imagination. L'un disait que sa voix était la plus touchante d'Italie, l'autre que personne

ne jouait la tragédie comme elle, l'autre qu'elle dansait comme une nymphe, et qu'elle dessinait avec autant de grâce que d'invention ; tous disaient qu'on n'avait jamais écrit ni improvisé d'aussi beaux vers, et que, dans la conversation habituelle, elle avait tour à tour une grâce et une éloquence qui charmaient tous les esprits. On se disputait pour savoir quelle ville d'Italie lui avait donné la naissance, mais les Romains soutenaient vivement qu'il fallait être né à Rome pour parler l'italien avec cette pureté. Son nom de famille était ignoré. Son premier ouvrage avait paru cinq ans auparavant, et portait seulement le nom de Corinne. Personne ne savait où elle avait vécu, ni ce qu'elle avait été avant cette époque ; elle avait maintenant à peu près vingt-six ans. Ce mystère et cette publicité tout à la fois, cette femme dont tout le monde parlait, et dont on ne connaissait pas le véritable nom, parurent à lord Nelvil

l'une des merveilles du singulier pays qu'il venait voir. Il aurait jugé très-sévèrement une telle femme en Angleterre, mais il n'appliquait à l'Italie aucune des convenances sociales, et le couronnement de Corinne lui inspirait d'avance l'intérêt que ferait naître une aventure de l'Arioste.

Une musique très-belle et très-éclatante précéda l'arrivée de la marche triomphale. Un événement, quel qu'il soit, annoncé par la musique, cause toujours de l'émotion. Un grand nombre de seigneurs romains et quelques étrangers précédaient le char qui conduisait Corinne. *C'est le cortège de ses admirateurs,* dit un Romain. *Oui,* répondit l'autre, *elle reçoit l'encens de tout le monde, mais elle n'accorde à personne une préférence décidée ; elle est riche, indépendante ; l'on croit même, et certainement elle en a bien l'air, que c'est une femme d'une illustre naissance, qui ne veut pas être connue.*

Quoi qu'il en soit, reprit un troisième, *c'est une divinité entourée de nuages.* Oswald regarda l'homme qui parlait ainsi, et tout désignait en lui le rang le plus obscur de la société; mais, dans le midi, l'on se sert si naturellement des expressions les plus poétiques, qu'on dirait qu'elles se puisent dans l'air et sont inspirées par le soleil.

Enfin les quatre chevaux blancs qui traînaient le char de Corinne se firent place au milieu de la foule. Corinne était assise sur ce char construit à l'antique, et de jeunes filles, vêtues de blanc, marchaient à côté d'elle. Partout où elle passait l'on jetait en abondance des parfums dans les airs; chacun se mettait aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étaient parées en dehors par des pots de fleurs et des tapis d'écarlate; tout le monde criait: *Vive Corinne! vive le génie! vive la beauté!* L'émotion était générale; mais lord Nelvil ne la partageait point encore;

et bien qu'il se fût déjà dit qu'il fallait mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de l'Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se livrait point à cette fête, lorsqu'enfin il aperçut Corinne.

Elle était vêtue comme la Sybille du Dominiquin, un schall des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux du plus beau noir entremêlés avec ce schall; sa robe était blanche; une draperie bleue se rattachait au dessous de son sein; et son costume était très-pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus, pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le char était noble et modeste: on apercevait bien qu'elle était contente d'être admirée; mais un sentiment de timidité se mêlait à sa joie, et semblait demander grâce pour son triomphe; l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressait pour elle, et le premier regard fit de lord Nelvil son

ami, avant même qu'une impression plus vive le subjuguât. Ses bras étaient d'une éclatante beauté; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur; son regard avait quelque chose d'inspiré. L'on voyait dans sa manière de saluer et de remercier, pour les applaudissemens qu'elle recevait, une sorte de naturel qui relevait l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvait; elle donnait à la fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon, qui s'avançait vers le temple du Soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie; enfin tous ses mouvemens avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection.

L'admiration du peuple pour elle allait toujours en croissant, plus elle approchait du Capitole, de ce lieu si fécond en souvenirs. Ce beau ciel, ces

Romains si enthousiastes, et par-dessus tout Corinne, électrisaient l'imagination d'Oswald; il avait vu souvent dans son pays des hommes d'état portés en triomphe par le peuple; mais c'était pour la première fois qu'il était témoin des honneurs rendus à une femme, à une femme illustrée seulement par les dons du génie; son char de victoire ne coûtait de larmes à personne, et nul regret, comme nulle crainte, n'empêchait d'admirer les plus beaux dons de la nature, l'imagination, le sentiment et la pensée.

Oswald était tellement absorbé dans ses réflexions, des idées si nouvelles l'occupaient, qu'il ne remarqua point les lieux antiques et célèbres à travers lesquels passait le char de Corinne; c'est au pied de l'escalier qui conduit au Capitole que ce char s'arrêta, et dans ce moment tous les amis de Corinne se précipitèrent pour lui offrir la main. Elle choisit celle du prince

Castel-Forte, le grand seigneur romain le plus estimé par son esprit et son caractère; chacun approuva le choix de Corinne; elle monta cet escalier du Capitole, dont l'imposante majesté semblait accueillir avec bienveillance les pas légers d'une femme. La musique se fit entendre avec un nouvel éclat au moment de l'arrivée de Corinne, le canon retentit, et la Sybille triomphante entra dans le palais préparé pour la recevoir.

Au fond de la salle dans laquelle elle fut reçue, était placé le sénateur qui devait la couronner et les conservateurs du sénat: d'un côté tous les cardinaux et les femmes les plus distinguées du pays, de l'autre les hommes de lettres de l'académie de Rome; à l'extrémité opposée, la salle était occupée par une partie de la foule immense qui avait suivi Corinne. La chaise destinée pour elle était sur un gradin inférieur à celui du sénateur. Corinne, avant de s'y

placer, devait, selon l'usage, en présence de cette auguste assemblée, mettre un genou en terre sur le premier dégré. Elle le fit avec tant de noblesse et de modestie, de douceur et de dignité, que lord Nevil sentit en ce moment ses yeux mouillés de larmes; il s'étonna lui-même de son attendrissement; mais au milieu de tout cet éclat, de tous ces succès, il lui semblait que Corinne avait imploré, par ses regards, la protection d'un ami, protection dont jamais une femme, quelque supérieure qu'elle soit, ne peut se passer; et il pensait en lui-même qu'il serait doux d'être l'appui de celle à qui sa sensibilité seule rendrait cet appui nécessaire.

Dès que Corinne fut assise, les poetes romains commencèrent à lire les sonnets et les odes qu'ils avaient composés pour elle. Tous l'exaltaient jusques aux cieux ; mais ils lui donnaient des louanges qui ne la caractérisaient pas

plus qu'une autre femme d'un génie supérieur. C'était une agréable réunion d'images et d'allusions à la mythologie, qu'on aurait pu, depuis Sapho jusqu'à nos jours, adresser de siècle en siècle à toutes les femmes que leurs talens littéraires ont illustrées.

Déjà lord Nelvil souffrait de cette manière de louer Corinne; il lui semblait déjà qu'en la regardant il aurait fait à l'instant même un portrait d'elle plus vrai, plus juste, plus détaillé, un portrait enfin qui ne pût convenir qu'à Corinne.

CHAPITRE II.

Le prince Castel-Forte prit la parole, et ce qu'il dit sur Corinne attira l'attention de toute l'assemblée. C'était un homme de cinquante ans qui avait dans ses discours et dans son maintien beaucoup de mesure et de dignité ; son âge et l'assurance qu'on avait donnée à lord Nelvil; qu'il n'était que l'ami de Corinne, lui inspirèrent un intérêt sans mélange pour le portrait qu'il fit d'elle. Oswald, sans ces motifs des sécurité, se serait déjà senti capable d'un mouvement confus de jalousie.

Le prince Castel-Forte lut quelques pages en prose, sans prétention, mais singulièrement propres à faire connaître Corinne. Il indiqua d'abord le mérite particulier des ouvrages; il dit que

ce mérite consistait en partie dans l'étude approfondie qu'elle avait faite des littératures étrangères ; elle savait unir au plus haut dégré l'imagination, les tableaux, la vie brillante du midi, et cette connaissance, cette observation du cœur humain qui semble le partage des pays où les objets extérieurs excitent moins l'intérêt.

Il vanta la grace et la gaieté de Corinne, cette gaieté qui ne tenait en rien à la moquerie, mais seulement à la vivacité de l'esprit, à la fraîcheur de l'imagination : il essaya de louer sa sensibilité ; mais on pouvait aisément deviner qu'un regret personnel se mêlait à ce qu'il en disait. Il se plaignit de la difficulté qu'éprouvait une femme supérieure à rencontrer l'objet dont elle s'est fait une image idéale, une image revêtue de tous les dons que le cœur et le génie peuvent souhaiter. Il se complut cependant à peindre la sensibilité passionnée qui inspirait la poésie de



Corinne et l'art qu'elle avait de saisir des rapports touchans entre les beautés de la nature et les impressions les plus intimes de l'ame. Il releva l'originalité des expressions de Corinne, de ces expressions qui naissaient toutes de son caractère et de sa manière de sentir, sans que jamais aucune nuance d'affectation pût altérer un genre de charme non-seulement naturel, mais involontaire.

Il parla de son éloquence comme d'une force toute-puissante qui devait d'autant plus entraîner ceux qui l'écoutaient, qu'ils avaient en eux-mêmes plus d'esprit et de sensibilité véritables. « Corinne, dit-il, est sans doute la « femme la plus célèbre de notre pays, « et cependant ses amis seuls peuvent « la peindre; car les qualités de l'ame, « quand elles sont vraies, ont toujours « besoin d'être devinées: l'éclat aussi- « bien que l'obscurité peut empêcher « de les reconnaître, si quelque sym-

« pathie n'aide pas à les pénétrer." Il s'étendit sur son talent d'improviser, qui ne ressemblait en rien à ce qu'on est convenu d'appeler de ce nom en Italie. « Ce n'est pas seulement, con-« tinua-t-il, à la fécondité de son « esprit qu'il faut l'attribuer, mais à « l'émotion profonde qu'excitent en elle « toutes les pensées généreuses ; elle « ne peut prononcer un mot qui les « rappelle, sans que l'inépuisable source « des sentimens et des idées, l'enthou-« siasme, ne l'anime et ne l'inspire." Le prince Castel Forte fit sentir aussi le charme d'un style toujours pur, toujours harmonieux. « La poésie de Co-« rinne, ajouta t-il, est une mélodie « intellectuelle qui seule peut expri-« mer le charme des impressions les « plus fugitives et les plus délicates."

Il vanta l'entretien de Corinne : on sentait qu'il en avait goûté les délices. « L'imagination et la simplicité, la jus-« tesse et l'exaltation, la force et la

" douceur se réunissent, disait il, dans " une même personne, pour varier à " chaque instant tous les plaisirs de " l'esprit : on peut lui appliquer ce " charmant vers de Pétrarque :

Il parlar che nell'anima si sente (*a*).

" et je lui crois quelque chose de cette " grace tant vantée, de ce charme " oriental que les anciens attribuaient " à Cléopâtre.

" Les lieux que j'ai parcourus avec " elle, ajouta le prince Castel-Forte, " la musique que nous avons entendue " ensemble, les tableaux qu'elle m'a " fait voir, les livres qu'elle m'a fait " comprendre, composent l'univers de " mon imagination. Il y a dans tous " ces objets une étincelle de sa vie ; et " s'il me fallait exister loin d'elle, je " voudrais au moins m'en entourer,

---

(*a*) Le langage qu'on sent au fond de l'ame.

" certain que je serais de ne retrouver
" nulle part cette trace de feu, cette
" trace d'elle enfin qu'elle y a laissée.
" Oui, continua-t-il (et dans ce moment
" ses yeux tombèrent par hasard sur
" Oswald), voyez Corinne, si vous
" pouvez passer votre vie avec elle, si
" cette double existence qu'elle vous
" donnera peut vous être long temps
" assurée; mais ne la voyez pas, si
" vous êtes condamné à la quitter:
" vous chercheriez en vain, tant que
" vous vivriez, cette ame créatrice qui
" partageait et multipliait vos senti-
" mens et vos pensées, vous ne la re-
" trouveriez jamais."

Oswald tressaillit à ces paroles; ses yeux se fixèrent sur Corinne, qui les écoutait avec une émotion que l'amour-propre ne faisait pas naître, mais qui tenait à des sentimens plus aimables et plus touchans. Le prince Castel-Forte reprit son discours, qu'un moment d'attendrissement lui avait fait

suspendre; il parla du talent de Corinne pour la peinture, pour la musique, pour la déclamation, pour la danse: il dit que dans tous ces talens, c'était toujours Corinne ne s'astreignant point à telle manière, à telle règle, mais exprimant dans des lan gages variés la même puissance d'imagination, le même enchantement des beaux arts sous leurs diverses formes.



« Je ne me flatte pas, dit en termi-
« nant le prince Castel Forte, d'a-
« voir pu peindre une personne dont
« il est impossible d'avoir l'idée quand
« on ne l'a pas entenduè; mais sa pré-
« sence est pour nous à Rome comme
« l'un des bienfaits de notre ciel bril-
« lant, de notre nature inspirée. Co-
« rinne est le lien de ses amis entre
« eux; elle est le mouvement, l'intérêt
« de notre vie; nous comptons sur sa
« bonté; nous sommes fiers de son
« génie; nous disons aux étrangers:—
« regardez-la, c'est l'image de notre

" belle Italie; elle est ce que nous " serions sans l'ignorance, l'envie, la " discorde et l'indolence auxquelles " notre sort nous a condamnés ;— " nous nous plaisons à la contempler " comme une admirable production " de notre climat, de nos beaux arts, " comme un rejeton du passé, comme " une prophétie de l'avenir; et quand " les étrangers insultent à ce pays d'où " sont sorties les lumières qui ont " éclairé l'Europe ; quand ils sont sans " pitié pour nos torts qui naissent de " nos malheurs, nous leur disons :— " regardez Corinne ;—oui, nous sui- " vrions ses traces, nous serions hom- " mes comme elle est femme, si les " hommes pouvaient comme les fem- " mes se créer un monde dans leur " propre cœur, et si notre génie, né- " cessairement dépendant des relations " sociales et des circonstances exté- " rieures, pouvait s'allumer tout entier " au seul flambeau de la poésie.

Au moment où le prince Castel-Forte cessa de parler, des applaudissemens unanimes se firent entendre; et quoiqu'il y eût dans la fin de son discours un blâme indirect de l'état actuel des Italiens, tous les grands de l'état l'approuvèrent: tant il est vrai qu'on trouve en Italie cette sorte de libéralité qui ne porte pas à changer les institutions, mais fait pardonner, dans les esprits supérieurs, une opposition tranquille aux préjugés existans.

La réputation du prince Castel-Forte était très-grande à Rome. Il parlait avec une sagacité rare; et c'était un don remarquable dans un pays où l'on met encore plus d'esprit dans sa conduite que dans ses discours. Il n'avait pas dans les affaires l'habileté qui distingue souvent les Italiens; mais il se plaisait à penser, et ne craignait pas la fatigue de la méditation. Les heureux habitans du midi se refusent quelquefois à cette fatigue, et se

flattent de tout deviner par l'imagination, comme leur féconde terre donne des fruits sans culture, à l'aide seulement de la faveur du ciel.

CHAPITRE III.

Corinne se leva lorsque le prince Castel-Forte eut cessé de parler ; elle le remercia par une inclination de tête si noble et si douce, qu'on y sentait tout à la fois et la modestie et la joie bien naturelle d'avoir été louée selon son cœur. Il était d'usage que le poete couronné au Capitole improvisât ou récitât une pièce de vers avant que l'on posât sur sa tête les lauriers qui lui étaient destinés. Corinne se fit apporter sa lyre, instrument de son choix, qui ressemblait beaucoup à la harpe, mais était cependant plus antique par la forme, et plus simple dans les sons. En l'accordant, elle fut d'abord saisie d'un grand sentiment de timidité ; et ce fut avec une voix tremblante qu'elle

demanda le sujet qui lui était imposé. —*La gloire et le bonheur de l'Italie!* s'écria-t-on autour d'elle, d'une voix unanime. Eh bien, oui, reprit-elle déjà saisie, déjà soutenue par son talent, *la gloire et le bonheur de l'Italie!* Et se sentant animée par l'amour de son pays, elle se fit entendre dans des vers pleins de charmes, dont la prose ne peut donner qu'une idée bien imparfaite.

IMPROVISATION DE CORINNE AU CAPITOLE.

“ Italie, empire du Soleil; Italie; “ maîtresse du monde; Italie, berceau “ des lettres, je te salue. Combien de “ fois la race humaine te fut soumise! “ tributaire de tes armes, de tes beaux “ arts et de ton ciel.

“ Un dieu quitta l'Olympe pour se “ réfugier en Ausonie; l'aspect de ce

" pays fit rêver les vertus de l'âge d'or,
" et l'homme y parut trop heureux
" pour l'y supposer coupable.

" Rome conquit l'univers par son
" génie, et fut reine par la liberté. Le
" caractère romain s'imprima sur le
" monde; et l'invasion des barbares,
" en détruisant l'Italie, obscurcit l'uni-
" vers entier.

" L'Italie reparut avec les divins
" trésors que les Grecs fugitifs rappor-
" tèrent dans son sein; le ciel lui révéla
" ses lois; l'audace de ses enfans dé-
" couvrit un nouvel hémisphère; elle
" fut reine encore par le sceptre de
" la pensée, mais ce sceptre de lauriers
" ne fit que des ingrats.

" L'imagination lui rendit l'univers
" qu'elle avait perdu. Les peintres, les
" poètes, enfantèrent pour elle une
" terre, un Olympe, des enfers et des

" cieux; et le feu qui l'anime, mieux
" gardé par son génie que par le dieu
" des païens, ne trouva point dans
" l'Europe un Prométhée qui le ravit

" Pourquoi suis-je au Capitole ?
" pourquoi mon humble front va-t-il
" recevoir la couronne que Pétrarque
" a portée, et qui reste suspendue au
" cyprès funèbre du Tasse? pourquoi,
" si vous n'aimiez assez la gloire, ô mes
" concitoyens. pour récompenser son
" culte autant que ses succès.

" Eh bien, si vous l'aimez cette
" gloire, qui choisit trop souvent ses
" victimes parmi les vainqueurs qu'elle
" a couronnés, pensez avec orgueil à
" ces siècles qui virent la renaissance
" des arts. Le Dante, l'Homère des
" temps modernes, poète sacré de nos
" mystères religieux, héros de la pen-
" sée, plongea son génie dans le Styx
" pour aborder à l'enfer, et son ame

" fut profonde comme les abîmes qu'il
" a décrits.

" L'talie, aux jours de sa puissance,
" revit tout entière dans Le Dante.
" Animé par l'esprit des républiques,
" guerrier aussi-bien que poète, il
" souffle la flamme des actions parmi
" les morts, et ses ombres ont une vie
" plus forte que les vivans d'ici-bas.

" Les souvenirs de la terre les pour-
" suivent encore ; leurs passions sans
" but s'acharnent à leur cœur ; elles s'a-
" gitent sur le passé, qui leur semble
" encore moins irrévocable que leur
" éternel avenir.

" On dirait que Le Dante, banni de
" son pays, a transporté dans les ré-
" gions imaginaires les peines qui le
" dévoraient. Ses ombres demandent
" sans cesse des nouvelles de l'exis-
" tence, comme le poète lui-même

" s'informe de sa patrie, et l'enfer s'offre
" à lui sous les couleurs de l'exil.

" Tout à ses yenx se revêt du costume de Florence. Les morts antiques
" qu'il évoque semblent renaître aussi
" Toscans que lui ; ce ne sont point les
" bornes de son esprit, c'est la force
" de son ame qui fait entrer l'univers
" dans le cercle de sa pensée.

" Un enchaînement mystique de cercles et desphères le conduit de l'enfer
" au purgatoire, du purgatoire au paradis ; historien fidèle de sa vision,
" il inonde de clarté les régions les plus
" obscures, et le monde qu'il crée dans
" son triple poème est complet, animé,
" brillant comme une planète nouvelle
" aperçue dans le firmament.

" A sa voix tout sur la terre se
" change en poésie ; les objets, les
" idées, les lois, les phénomènes, sem-

« blent un novel Olympe de nou-
« velles divinités: mais cette mytho-
« logie de l'imagination s'anéantit,
« comme le paganisme, à l'aspect du
« paradis, de cet océan de lumières,
« étincelant de rayons et d'étoiles, de
« vertus et d'amour.

« Les magiques paroles de notre
« plus grand poète sont le prisme de
« l'univers; toutes ses merveilles s'y
« réfléchissent, s'y divisent, s'y re-
« composent; les sons imitent les cou-
« leurs, les couleurs se fondent en har-
« monie; la rime, sonore ou bizarre,
« rapide ou prolongée, est inspirée par
« cette divination poétique, beauté su-
« prême de l'art, triomphe du génie,
« qui découvre dans la nature tous les
« secrets en relation avec le cœur de
« l'homme.

« Le Dante espérait de son poème
« la fin de son exil; il comptait sur la

" renommée pour médiateur ; mais il
" mourut trop tôt pour recueillir les
" palmes de la patrie. Souvent la vie
" passagère de l'homme s'use dans les
" revers ; et si la gloire triomphe, si
" l'on aborde enfin sur une plage plus
" heureuse, la tombe s'ouvre derrière
" le port, et le destin à mille formes
" annonce souvent la fin de la vie par
" le retour du bonheur.

" Ainsi le Tasse, infortuné, que
" vos hommages, Romains, devaient
" consoler de tant d'injustices, beau,
" sensible, chevaleresque, rêvant les
" exploits, éprouvant l'amour qu'il
" chantait, s'approcha de ces murs,
" comme ses héros, de Jérusalem,
" avec respect et reconnaissance. Mais
" la veille du jour choisi pour le cou-
" ronner, la mort l'a réclamé pour sa
" terrible fête : le ciel est jaloux de la
" terre, et rappelle ses favoris des rives
" trompeuses du temps.

“ Dans un siècle plus fier et plus “ libre que celui du Tasse, Pétrarque “ fut aussi comme Le Dante le poète “ valeureux de l'indépendance ita- “ lienne. Ailleurs, on ne connaît de “ lui que ses amours, ici des souvenirs “ plus sévères honorent à jamais son “ nom ; et la patrie l'inspira mieux que “ Laure elle-même.

“ Il ranima l'antiquité par ses veilles, “ et loin que son imagination mît obs- “ tacle aux études les plus profondes, “ cette puissance créatrice, en lui “ soumettant l'avenir, lui révéla les se- “ crets des siecles passés. Il éprouva “ que connaître sert beaucoup pour “ inventer, et son génie fut d'autant “ plus original, que, semblable aux “ forces éternelles, il sut être présent “ à tous les temps.

“ Notre air serein, notre climat riant “ ont inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-

" ciel qui parut après nos longues
" guerres : brillant et varié comme ce
" messager du beau temps, il semble
" se jouer familièrement avec la vie ;
" sa gaieté légère et douce est le sou-
" rire de la nature, et non pas l'ironie
" de l'homme.

"Michel-Ange, Raphael, Pergolèse,
" Galilée, et vous intrépides voyageurs,
" avides de nouvelles contrées, bien
" que la nature ne pût vous offrir rien
" de plus beau que la vôtre ! joignez
" aussi votre gloire à celle des poètes.
" Artistes, savans, philosophes, vous
" êtes comme eux enfans de ce soleil
" qui tour à tour développe l'imagina-
" tion, concentre la pensée, excite
" le courage, endort dans le bonheur,
" et semble tout promettre ou tout
" faire oublier.

" Connaissez-vous cette terre où les
" orangers fleurissent, que les rayons

« des cieux fécondent avec amour?
« Avez-vous entendu les sons mélo-
« dieux qui célèbrent la douceur des
« nuits? Avez-vous respiré ces par-
« fums, luxe de l'air déjà si pur et si
« doux? Répondez, étrangers, la na-
« ture est-elle chez vous belle et bien-
« faisante?

« Ailleurs, quand des calamités so-
« ciales affligent un pays, les peuples
« doivent s'y croire abandonnés par la
« divinité; mais ici nous sentons tou-
« jours la protection du ciel, nous
« voyons qu'il s'intéresse à l'homme,
« et qu'il a daigné le traiter comme
« une noble créature.

« Ce n'est pas seulement de pampres
« et d'épis que notre nature est parée,
« mais elle prodigue sous les pas de
« l'homme, comme à la fête d'un sou-
« verain, une abondance de fleurs et
« de plantes inutiles qui, destinées à
« plaire, ne s'abaissent point à servir.

“ Les plaisirs délicats soignés par “ la nature sont goûtés par une nation “ digne de les sentir; les mêts les plus “ simples lui suffisent, elle ne s'enivre “ point aux fontaines des vins que l'a- “ bondance lui prépare: elle aime son “ soleil, ses beaux-arts, ses monu- “ mens, sa contrée tout à la fois an- “ tique et printanière; les plaisirs raf- “ finés d'une société brillante, les plai- “ sirs grossiers d'un peuple avide ne “ sont pas faits pour elle.

“ Ici les sensations se confondent “ avec les idées, la vie se puise tout “ entière à la même source, et l'ame “ comme l'air occupe les confins de la “ terre et du ciel. Ici le génie se sent “ à l'aise, parce que la rêverie y est “ douce; s'il agite, elle calme; s'il re- “ grette un but, elle lui fait don de “ mille chimères; si les hommes l'op- “ priment, la nature est là pour l'ac- “ cueillir.

" Ainsi, toujours elle répare, et sa
" main secourable guérit toutes les
" blessures. Ici l'on se console des
" peines même du cœur, en admirant
" un dieu de bonté, en pénétrant le
" secret de son amour, non par nos
" jours passagers, mystérieux avant-
" coureurs de l'éternité, mais dans le
" sein fécond et majestueux de l'im-
" mortel univers."

Corinne fut interrompue pendant quelques momens par les applaudissemens les plus impétueux. Le seul Oswald ne se mêla point aux transports bruyans qui l'entouraient. Il avait penché sa tête sur sa main lorsque Corinne avait dit: *Ici l'on se console des peines même du cœur*; et depuis lors il ne l'avait point relevée. Corinne le remarqua, et bientôt à ses traits, à la couleur de ses cheveux, à son costume, à sa taille élevée, à toutes ses manières enfin, elle le reconnut pour un Anglais.

Le deuil qu'il portait, et sa physionomie pleine de tristesse la frappèrent. Son regard alors attaché sur elle semblait lui faire doucement des reproches; elle devina les pensées qui l'occupaient, et se sentit le besoin de le satisfaire en parlant du bonheur avec moins d'assurance, en consacrant à la mort quelques vers au milieu d'une fête. Elle reprit donc sa lyre dans ce dessein, fit rentrer dans le silence toute l'assemblée par les sons touchans et prolongés qu'elle tira de son instrument, et recommença ainsi:

" Il est des peines cependant que
" notre ciel consolateur ne saurait effa-
" cer; mais dans quel séjour les regrets
" peuvent-ils porter à l'ame une im-
" pression plus douce et plus noble
" que dans ces lieux!

" Ailleurs les vivans trouvent à peine
" assez de place pour leurs rapides
" courses et leurs ardens désirs; ici

" les ruines, les déserts, les palais in-
" habités, laissent aux ombres un
" vaste espace. Rome maintenant
" n'est-elle pas la patrie des tom-
" beaux!

" Le Colisée, les obélisques, toutes
" les merveilles qui du fond de l'Egypte
" et de la Grèce, de l'extrémité des
" siècles, depuis Romulus jusqu'à
" Léon X., se sont réunies ici, comme
" la grandeur attirait la grandeur, et
" qu'un même lieu dût renfermer tout
" ce que l'homme a pu mettre à l'abri
" du temps, toutes ces merveilles sont
" consacrées aux monumens funèbres.
" Notre indolente vie est à peine aper-
" çue, le silence des vivans est un hom-
" mage pour les morts, ils durent et
" nous passons.

" Eux seuls sont honorés, eux seuls
" sont encore célèbres; nos destinées
" obscures relèvent l'éclat de nos an-
" cêtres, notre existence actuelle ne

" laisse debout que le passé, il ne se
" fait aucun bruit autour des souve-
" nirs! Tous nos chefs-d'œuvre sont
" l'ouvrage de ceux qui ne sont plus,
" et le génie lui-même est compté
" parmi les illustres morts.

" Peut-être un des charmes secrets
" de Rome est-il de réconcilier l'ima-
" gination avec le long sommeil. On
" s'y résigne pour soi, l'on en souffre
" moins pour ce qu'on aime. Les peu-
" ple du midi se représentent la fin
" de la vie sous des couleurs moins
" sombres que les habitans du nord.
" Le soleil comme la gloire réhausse
" même la tombe.

" Le froid et l'isolement du sépulcre
" sous ce beau ciel, à côté de tant d'ur-
" nes funéraires, poursuivent moins
" les esprits effrayés. On se croit at-
" tendu par la foule des ombres, et,
" de notre ville solitaire à la ville sou-

“ terraine, la transition semble assez
“ douce.

“ Ainsi la pointe de la douleur est
“ émoussée, non que le cœur soit
“ blasé, non que l'ame soit aride, mais
“ une harmonie plus parfaite, un air
“ plus odoriférant, se mêlent à l'exis-
“ tence. On s'abandonne à la nature
“ avec moins de crainte, à la nature
“ dont le créateur a dit: Les lis ne tra-
“ vaillent ni ne filent, et cependant
“ quels vêtemens de rois pourraient
“ égaler la magnificence dont j'ai re-
“ vêtu ces fleurs!”

Oswald fut tellement ravi par ces dernières strophes, qu'il exprima son admiration par les témoignages les plus vifs; et cette fois les transports des Italiens eux-mêmes n'égalèrent pas les siens. En effet, c'était à lui plus qu'aux Romains que la seconde improvisation de Corinne était destinée.

La plupart des Italiens ont, en lisant les vers, une sorte de chant monotone, appelé *cantilene*, qui détruit toute émotion (3). C'est en vain que les paroles sont diverses, l'impression reste la même, puisque l'accent, qui est encore plus intime que les paroles, ne change presque point. Mais Corinne récitait avec une variété de tons qui ne détruisait pas le charme soutenu de l'harmonie; c'étaient comme des airs différens joués tous par un instrument céleste.

Le son de voix touchant et sensible de Corinne, en faisant entendre cette langue italienne si pompeuse et si sonore, produisit sur Oswald une impression tout à fait nouvelle. La prosodie anglaise est uniforme et voilée; ses beautés naturelles sont toutes mélancoliques; les nuages ont formé ses couleurs, et le bruit des vagues sa modulation; mais quand ces paroles italiennes, brillantes comme un jour de

fête, retentissantes comme les instrumens de victoire que l'on a comparés à l'écarlate parmi les couleurs; quand ces paroles, encore tout empreintes des joies qu'un beau climat répand dans tous les cœurs, sont prononcées par une voie émue, leur éclat adouci, leur force concentrée, fait éprouver un attendrissement aussi vif qu'imprévu. L'intention de la nature semble trompée, ses bienfaits inutiles, ses offres repoussées, et l'expression de la peine, au milieu de tant de jouissances, étonne et touche plus profondément que la douleur chantée dans les langues du nord qui semblent inspirées par elle.

CHAPITRE IV.

Le sénateur prit la couronne de myrte et de laurier qu'il devait placer sur la tête de Corinne. Elle détacha le schall qui entourait son front, et tous ses cheveux, d'un noir d'ébène, tombèrent en boucles sur ses épaules. Elle s'avança la tête nue, le regard animé par un sentiment de plaisir et de reconnaissance qu'elle ne cherchait point à dissimuler. Elle se remit une seconde fois à genoux pour recevoir la couronne, mais elle paraissait moins troublée et moins tremblante que la première fois; elle venait de parler, elle venait de remplir son ame des plus nobles pensées, l'enthousiasme l'emportait sur la timidité. Ce n'était plus une femme craintive, mais une prêtresse inspirée

qui se consacrait avec joie au culte du génie.

Quand la couronne fut placée sur la tête de Corinne, tous les instrumens se firent entendre, et jouèrent ces airs triomphans qui exaltent l'ame d'une manière si puissante et si sublime. Le bruit des timbales et des fanfares émut de nouveau Corinne ; ses yeux se remplirent de larmes, elle s'assit un moment, et couvrit son visage de son mouchoir. Oswald, vivement touché, sortit de la foule, et fit quelques pas pour lui parler, mais un invincible embarras le retint. Corinne le regarda quelque temps, en prenant garde néanmoins qu'il ne remarquât qu'elle faisait attention à lui ; mais lorsque le prince Castel-Forte vint prendre sa main pour l'accompagner du Capitole à son char, elle se laissa conduire avec distraction, et retourna la tête plusieurs fois, sous divers prétextes, pour revoir Oswald.

Il la suivit ; et, dans le moment où

elle descendait l'escalier, accompagnée de son cortège, elle fit un mouvement en arrière pour l'apercevoir encore: ce mouvement fit tomber sa couronne. Oswald se hâta de la relever, et lui dit en la lui rendant quelques mots en italien, qui signifiaient que les humbles mortels mettaient aux pieds des dieux la couronne qu'ils n'osaient placer sur leurs têtes (4. Corinne remercia lord Nelvil, en anglais, avec ce pur accent national, ce pur accent insulaire qui presque jamais ne peut être imité sur le continent. Quel fut l'étonnement d'Oswald en l'entendant! Il resta d'abord immobile à sa place, et se sentant troublé, il s'appuya sur un des lions de basalte qui sont au pied de l'escalier du Capitole. Corinne le considéra de nouveau, vivement frappée de son émotion; mais on l'entraîna vers son char, et toute la foule disparût long-temps avant qu'Oswald eût retrouvé sa force et sa présence d'esprit.

Corinne jusqu'alors l'avait enchanté comme la plus charmante des étrangères, comme l'une des merveilles du pays qu'il voulait parcourir; mais cet accent anglais lui rappelait tous les souvenirs de sa patrie, cet accent naturalisait pour lui tous les charmes de Corinne. Etait-elle Anglaise? avait-elle passé plusieurs années de sa vie en Angleterre? Il ne pouvait le deviner; mais il était impossible que l'étude seule apprît à parler ainsi, il fallait que Corinne et lord Nelvil eussent vécu dans le même pays. Qui sait si leurs familles n'etaient pas en relation ensemble? Peut-être même l'avait-il vue dans son enfance! On a souvent dans le cœur je ne sais quelle image innée de ce qu'on aime, qui pourrait persuader qu'on reconnaît l'objet que l'on voit pour la première fois.

Oswald avait beaucoup de préventions contre les Italiennes; il les croyait passionnées, mais mobiles, mais incapa-

bles d'éprouver des affections profondes et durables. Déjà ce que Corinne avait dit au Capitole lui avait inspiré toute une autre idée; que serait-ce donc s'il pouvait à la fois retrouver les souvenirs de sa patrie, et recevoir par l'imagination une vie nouvelle, renaître pour l'avenir sans rompre avec le passé!

Au milieu de ses rêveries, Oswald se trouva sur le pont Saint-Ange, qui conduit au château du même nom, ou plutôt au tombeau d'Adrien, dont on a fait une forteresse. Le silence du lieu, les pâles ondes du Tibre, les rayons de la lune qui éclairaient les statues placées sur le pont, et faisaient de ces statues comme des ombres blanches regardant fixement couler et les flots et le temps qui ne les concernent plus; tous ces objets le ramenèrent à ses idées habituelles. Il mit la main sur sa poitrine, et sentit le portrait de son père qu'il y portait toujours, il l'en détacha pour le consi-

dérer, et le moment de bonheur qu'il venait d'éprouver, et la cause de ce bonheur ne lui rappelèrent que trop le sentiment qui l'avait rendu jadis si coupable envers son père; cette réflexion renouvela ses remords.

— Eternel souvenir de ma vie, s'écria-t-il, ami trop offensé et pourtant si généreux! Aurais-je pu croire que l'émotion du plaisir pût trouver sitôt accès dans mon ame? Ce n'est pas toi, le meilleur et le plus indulgent des hommes, ce n'est pas toi qui me le reproches; tu veux que je sois heureux, tu le veux encore malgré mes fautes: mais puissé-je du moins ne pas méconnaître ta voix si tu me parles du haut du ciel, comme je l'ai méconnue sur la terre!

LIVRE III.

CORINNE

CHAPITRE PREMIER.

Le comte d'Erfeuil avait assisté à la fête du Capitole, il vint le lendemain chez lord Nelvil et lui dit :—Mon cher Oswald, voulez-vous que je vous mène ce soir chez Corinne? Comment, interrompit vivement Oswald, est-ce que vous la connaissez? Non, répondit le comte d'Erfeuil, mais une personne aussi célèbre est toujours flattée qu'on désire de la voir, et je lui ai écrit ce matin pour lui demander la permission d'aller chez elle ce soir avec vous. J'aurais souhaité, répondit Oswald en rougissant, que vous ne m'eussiez pas ainsi nommé sans mon consentement. Sachez moi

gré, reprit le comte d'Erfeuil, de vous avoir épargné quelques formalités ennuyeuses : au lieu d'aller chez un ambassadeur, qui vous auroit mené chez un cardinal, qui vous aurait conduit chez un femme, qui vous aurait introduit chez Corinne, je vous présente, vous me présentez, et nous serons très-bien reçus tous les deux.

J'ai moins de confiance que vous, et sans doute avec raison, reprit lord Nelvil, je crains que cette demande précipitée n'ait pu déplaire à Corinne. Pas du tout, je vous assure, dit le comte d'Erfeuil, elle a trop d'esprit pour cela et sa réponse est très-polie. Comment, elle vous a répondu, reprit lord Nelvil, et que vous a-t-elle donc dit, mon cher comte ? Ah, mon cher comte, dit en riant M. d'Erfeuil, vous vous adoucissez donc depuis que vous savez que Corinne m'a répondu ; mais enfin *je vous aime et tout est pardonné.* Je vous avouerai donc modeste-

ment que dans mon billet j'avais parlé de moi plus que de vous, et que dans sa réponse il me semble qu'elle vous nomme le premier ; mais je ne suis jamais jaloux de mes amis. Assurément, répondit lord Nelvil, je ne pense pas que ni vous ni moi nous puissions nous flatter de plaire à Corinne, et quant à moi, tout ce que je désire, c'est de jouir quelquefois de la société d'une personne aussi étonnante : à ce soir donc, puisque vous l'avez arrangé ainsi. Vous viendrez avec moi, dit le comte d'Erfeuil. Hé bien oui, répondit lord Nelvil avec un embarras très-visible. Pourquoi donc, continua le comte d'Erfeuil, pourquoi s'être tant plaint de ce que j'ai fait ? vous finissez comme j'ai commencé ; mais il fallait bien vous laisser l'honneur d'être plus réservé que moi, pourvu toutefois que vous n'y perdissiez rien. C'est vraiment une charmante personne que Corinne, elle a de l'esprit et de la grace ;

je n'ai pas bien compris ce qu'elle disait, parce qu'elle parlait italien, mais à la voir je gagerais qu'elle sait très-bien le français ; nous en jugerons ce soir. Elle mène une vie singulière, elle est riche, jeune, libre, sans qu'on puisse savoir avec certitude si elle a des amans ou non. Il paraît certain néanmoins qu'à-présent elle ne préfère personne; au reste, ajouta-t-il, il se peut qu'elle n'ait pas rencontré dans ce pays un homme digne d'elle, cela ne m'étonnerait pas.

Le comte d'Erfeuil continua quelque temps encore à discourir ainsi, sans que lord Nelvil l'interrompît. Il ne disait rien qui fût précisément inconvenable, mais il froissait toujours les sentiments délicats d'Oswald en parlant trop fort ou trop légèrement sur ce qui l'intéressait. Il y a des ménagemens que l'esprit même et l'usage du monde n'apprennent pas, et, sans manquer à la plus parfaite politesse, on blesse souvent le cœur.

Lord Nelvil fut très-agité tout le jour en pensant à la visite du soir ; mais il écarta, tant qu'il le put, les réflexions qui le troublaient, et tâcha de se persuader qu'il pouvait y avoir du plaisir dans un sentiment, sans que ce sentiment décidât du sort de la vie. Fausse sécurité ! car l'ame ne reçoit aucun plaisir de ce qu'elle reconnaît elle-même pour passager.

Lord Nelvil et le comte d'Erfeuil arrivèrent chez Corinne ; sa maison était placée dans le quartier des Transtéverins, un peu au-delà du château Saint-Ange. La vue du Tibre embellissait cette maison, ornée dans l'intérieur avec l'élégance la plus parfaite. Le salon était décoré par les copies, en plâtre, des meilleures statues de l'Italie, la Niobé, le Laocoon, la Vénus de Médicis, le Gladiateur mourant ; et dans le cabinet où se tenait Corinne, l'on voyait des instrumens de musique, des livres, un ameublement simple,

mais commode, et seulement arrangé pour rendre la conversation facile et le cercle resserré. Corinne n'était point encore dans son cabinet lorsqu'Oswald arriva ; en l'attendant, il se promenait avec anxiété dans son appartement ; il y remarquait dans chaque détail, un mêlange heureux de tout ce qu'il y a de plus agréable dans les trois nations française, anglaise et italienne ; le goût de la société, l'amour des lettres, et le sentiment des beaux arts.

Corinne enfin parut ; elle était vêtue sans aucune recherche, mais toujours pittoresquement. Elle avait dans ses cheveux des camées antiques, et portait à son cou un collier de corail. Sa politesse était noble et facile ; en la voyant ainsi familièrement au milieu du cercle de ses amis, on retrouvait en elle la divinité du Capitole, bien qu'elle fût parfaitement simple et naturelle en tout. Elle salua d'abord le comte d'Erfeuil en regardant Oswald, et puis, comme

si elle se fût repentie de cette espèce de fausseté, elle s'avança vers Oswald; et l'on put remarquer qu'en l'appelant lord Nelvil, ce nom semblait produire un effet singulier sur elle, et deux fois elle le répéta d'une voix émue, comme s'il lui retraçait de touchans souvenirs.

Enfin, elle dit en italien à lord Nelvil quelques mots pleins de grace sur l'obligeance qu'il lui avait témoignée la veille en relevant sa couronne. Oswald lui répondit en cherchant à lui exprimer l'admiration qu'elle lui avait inspirée, et se plaignit avec douceur de ce qu'elle ne lui parlait pas en anglais. Vous suis-je, ajouta-t-il, plus étranger qu'hier? Non, assurément, lui répondit Corinne; mais, quand on a comme moi parlé plusieurs années de sa vie deux ou trois langues différentes, l'une ou l'autre est inspirée par les sentimens que l'on doit exprimer. Sûrement, dit Oswald, l'anglais est votre

langue naturelle, celle que vous parlez à vos amis, celle... Je suis Italienne, interrompit Corinne, pardonnez-moi, milord, mais il me semble que je retrouve en vous cet orgueil national qui caractérise souvent vos compatriotes. Dans ce pays, nous sommes plus modestes, nous ne sommes ni contens de nous comme des Français, ni fiers de nous comme des Anglais. Un peu d'indulgence nous suffit de la part des étrangers ; et comme il nous est refusé depuis long-temps d'être une nation, nous avons le grand tort de manquer souvent, comme individus, de la dignité qui ne nous est pas permise comme peuple; mais quand vous connaîtrez les Italiens, vous verrez qu'ils ont dans leur caractère quelques traces de la grandeur antique, quelques traces rares, effacées, mais qui pourraient reparaître dans des temps plus heureux. Je vous parlerai anglais quelquefois, mas pas toujours; l'italien m'est cher:

j'ai beaucoup souffert, dit-elle en soupirant, pour vivre en Italie.

Le comte d'Erfeuil fit des reproches aimables à Corinne de ce qu'elle l'oubliait tout à fait en s'exprimant dans des langues qu'il n'entendait pas. Belle Corinne, lui dit-il, de grace, parlez français, vous en êtes vraiment digne. Corinne sourit à ce compliment, et se mit à parler français très-purement, très-facilement, mais avec l'accent anglais. Lord Nelvil et le comte d'Erfeuil s'en étonnèrent également; mais le comte d'Erfeuil, qui croyait qu'on pouvoit tout dire, pourvu que ce fût avec grace, et qui s'imaginait que l'impolitesse consistait dans la forme, et non dans le fond, demanda directement à Corinne raison de cette singularité. Elle fut d'abord un peu troublée de cette interrogation subite, puis, reprenant ses esprits, elle dit au comte d'Erfeuil : Apparemment, monsieur, que j'ai appris le français d'un Anglais. Il

renouvela ses questions en riant, mais avec instance. Corinne s'embarrassa toujours plus, et lui dit enfin: Depuis quatre ans, monsieur, que je suis fixée à Rome, aucun de mes amis, aucun de ceux qui, j'en suis sûre, s'intéressent beaucoup à moi, ne m'ont interrogée sur ma destinée; ils ont compris d'abord qu'il m'était pénible d'en parler. Ces paroles mirent un terme aux questions du comte d'Erfeuil; mais Corinne eut peur de l'avoir blessé, et comme il avait l'air d'être très-lié avec lord Nelvil, elle craignit encore plus, sans vouloir s'en rendre raison, qu'il ne parlât d'elle désavantageusement à son ami, et elle se remit à prendre assez de soin pour lui plaire.

Le prince Castel-Forte arriva dans ce moment, avec plusieurs Romains de ses amis et de ceux de Corinne. C'étaient des hommes d'un esprit aimable et gai, très-bienveillans dans leurs formes, et si facilement animés par la

conversation des autres, qu'on trouvait un vif plaisir à leur parler, tant ils sentaient vivement ce qui méritait d'être senti. L'indolence des Italiens les porte à ne point montrer en société, ni souvent d'aucune manière, tout l'esprit qu'ils ont. La plupart d'entre eux ne cultivent pas même dans la retraite les facultés intellectuelles que la nature leur a données; mais ils jouissent avec transport de ce qui leur vient sans peine.

Corinne avait beaucoup de gaieté dans l'esprit Elle apercevait le ridicule avec la sagacité d'une Française, et le peignait avec l'imagination d'une Italienne; mais elle mêlait à tout un sentiment de bonté: on ne voyait jamais rien en elle de calculé ni d'hostile; car en toute chose c'est la froideur qui offense, et l'imagination, au contraire, a presque toujours de la bonhomie.

Oswald trouvait Corinne pleine de grace, et d'une grace qui lui était toute

nouvelle. Une grande et terrible circonstance de sa vie était attachée au souvenir d'une femme française très-aimable et très-spirituelle; mais Corinne ne lui ressemblait en rien: sa conversation était un mêlange de tous les genres d'esprit, l'enthousiasme des beaux arts et la connaissance du monde, la finesse desidées et la profondeur des sentimens; enfin, tous les charmes de la vivacité et de la rapidité s'y faisaient remarquer, sans que pour cela ses pensées fussent jamais incomplètes, ni ses réflexions légères. Oswald était tout à la fois surpris et charmé, inquiet et entraîné; il ne comprenait pas comment une seule personne pouvait réunir tout ce que possédait Corinne; il se demandait si le lien de tant de qualités presque opposées était l'inconséquence ou la supériorité; si c'était à force de tout sentir, ou parce qu'elle oubliait tout successivement, qu'elle passait ainsi, presque dans un même ins-

tant, de la mélancolie à la gaieté, de la profondeur à la grace, de la conversation la plus étonnante. et par les connaissances et par les idées, à la coquetterie d'une femme qui cherche à plaire et veut captiver; mais il y avait dans cette coquetterie une noblesse si parfaite, qu'elle imposait autant de respect que la réserve la plus sévère.

Le prince Castel-Forte était très-occupé de Corinne, et tous les Italiens qui composaient sa société lui montraient un sentiment qui s'exprimait par les soins et les hommages les plus délicats et les plus assidus: le culte habituel dont ils l'entouraient répandait comme un air de fête sur tous les jours de sa vie. Corinne était heureuse dêtre aimée; mais heureuse comme on l'est de vivre dans un climat doux, d'entendre des sons harmonieux, de ne recevoir enfin que des impressions agréables. Le sentiment profond et sérieux de l'amour ne se peignait point sur son visage, où

tout était exprimé par la physionomie la plus vive et la plus mobile. Oswald la regardait en silence; sa présence animait Corinne et lui inspirait le désir d'être aimable. Cependant elle s'arrêtait quelquefois dans les momens où sa conversation était la plus brillante, étonnée du calme extérieur d'Oswald, ne sachant pas si elle avait réussi auprès de lui, ou s'il la blâmait secrètement, et si ses idées anglaises lui permettaient d'applaudir à de tels succès dans une femme.

Oswald était trop captivé par les charmes de Corinne pour se rappeler alors ses anciennes opinions sur l'obscurité qui convenait aux femmes; mais il se demandait si l'on pouvait être aimé d'elle; s'il était possible de concentrer en soi seul tant de rayons; enfin, il était à la fois ébloui et troublé: et bien qu'à son départ elle l'eût invité très-poliment à revenir la voir, il laissa passer tout un jour sans aller chez elle,

éprouvant une sorte de terreur du sentiment qui l'entraînait.

Quelquefois il comparait ce sentiment nouveau avec l'erreur fatale des premiers momens de sa jeunesse, et repoussait vivement ensuite cette comparaison; car c'était l'art, et un art perfide, qui l'avait snbjugué, tandis qu'on ne pouvait douter de la vérité de Corinne. Son charme tenait-il de la magie ou de l'inspiration poétique? était-ce Armide ou Sapho? pouvait-on espérer de captiver jamais un génie doué de si brillantes ailes? Il était impossible de le décider; mais au moins on sentait que ce n'était pas la société, que c'était plutôt le ciel même qui avait formé cet être extraordinaire, et que son esprit était aussi incapable d'imiter, que son caractère de feindre. Oh! mon père, disait Oswald, si vous aviez connu Corinne, qu'auriez-vous pensé d'elle?

CHAPITRE II.

Le comte d'Erfeuil vint, selon sa coutume, le matin chez lord Nelvil ; et en lui reprochant de n'avoir pas été la veille chez Corinne, il lui dit :—Vous auriez été bien heureux si vous y étiez venu. Hé pourquoi, reprit Oswald ? Parce que j'ai acquis hier la certitude que vous l'intéressez vivement. Encore de la légèreté, interrompit lord Nelvil ! ne savez-vous donc pas que je ne puis ni ne veux en avoir ? Vous appelez légèreté, dit le comte d'Erfeuil, la promptitude de mes observations ? Ai-je moins de raison, parce que j'ai raison plus vite ? Vous étiez tous faits pour vivre dans cet heureux temps des patriarches, où l'homme avait cinq siècles de vie ; on

nous en a retranché au moins quatre, je vous en avertis, Soit, répondit Oswald; et ces observations si rapides que vous ont-elles fait découvrir? Que Corinne vous aime. Hier je suis arrivé chez elle: sans doute elle m'a très-bien reçu; mais ses yeux étaient attachés sur la porte pour regarder si vous me suiviez. Elle a essayé un moment de parler d'autre chose; mais comme c'est une personne très-vive et très-naturelle, elle m'a enfin demandé tout simplement pourquoi vous n'étiez pas venu avec moi. Je vous ai blâmé; vous ne m'en voudrez pas: j'ai dit que vous étiez une créature sombre et bizarre: mais je vous épargne d'ailleurs tous les éloges que j'ai faits de vous.

Il est triste, m'a dit Corinne; il a perdu sans doute une personne qui lui était chère. De qui porte-t-il le deuil? De son père, madame, lui ai-je dit, quoiqu'il y ait plus d'un an qu'il l'a perdu; et comme la loi de la

nature nous oblige tous à survivre à nos parens, j'imagine que quelqu'autre motif secret est la cause de sa longue et profonde mélancolie. Oh! reprit Corinne, je suis bien loin de penser que des douleurs, en apparence semblables soient les même pour tous les hommes. Le père de votre ami et votre ami lui-même ne sont peut-être pas dans la règle commune, et je suis bien tentée de le croire. Sa voix était très-douce, mon cher Oswald, en prononçant ces derniers mots. Est-ce là, reprit Oswald, toutes les preuves d'intérêt que vous m'annoncez? En vérité, reprit le come d'Erfeuil, c'est bien assez, selon moi, pour être sûr d'être aimé; mais puisque vous voulez mieux, vous aurez mieux: j'ai réservé le plus fort pour la fin. Le prince Castel-Forte est arrivé, et il a raconté toute votre histoire d'Ancone, sans savoir que c'était de vous dont il parlait: il l'a racontée avec beaucoup de feu et d'imagina-

tion, autant que j'en puis juger. grâce aux deux leçons d'italien que j'ai prises; mais il y a tant de mots français dans les langues étrangères, que nous les comprenons presque toutes, même sans les savoir. D'ailleurs la physionomie de Corinne m'aurait expliqué ce que je n'entendais pas. On y lisait si visiblement l'agitation de son cœur! elle ne respirait pas, de peur de perdre un seul mot; et quand elle demanda si l'on savait le nom de cet Anglais, son anxiété était telle, qu'il était bien facile de juger combien elle craignait qu'un autre nom que le vôtre ne fût prononcé.

Le prince Castel-Forte dit qu'il ignorait quel était cet Anglais; et Corinne, se retournant avec vivacité vers moi, s'écria: N'est-il pas vrai monsieur, que c'est lord Nelvil? Oui, madame, lui répondis-je, c'est lui; et Corinne alors fondit en larmes. Elle n'avait pas pleuré pendant l'histoire; qu'y avait-il donc dans le nom du héros de plus

attendrissant que le récit même? Elle a pleuré! s'écria lord Nelvil; ah! que n'étais-je là? Puis s'arrêtant tout à coup, il baissa les yeux, et son visage mâle exprima la timidité la plus délicate; il se hâta de reprendre la parole, de peur que le comte d'Erfeuil ne troublât sa joie secrète en la remarquant. Si l'aventure d'Ancone mérite d'être racontée, dit Oswald, c'est à vous aussi, mon cher comte, que l'honneur en appartient. On a bien parlé, répondit le comte d'Erfeuil en riant, d'un Français très-aimable qui était là, milord, avec vous; mais personne que moi n'a fait attention à cette parenthèse du récit. La belle Corinne vous préfère, elle vous croit sans doute le plus fidèle de nous deux; vous ne le serez peut-être pas davantage, peut-être même lui ferez-vous plus de chagrin que je ne lui en aurais fait; mais les femmes aiment la peine, pourvu qu'elle soit bien ro-

manesque ; ainsi vous lui convenez. Lord Nelvil souffrait à chaque mot du comte d'Erfeuil ; mais que lui dire ? Il ne disputait jamais ; il n'écoutait jamais assez attentivement pour changer d'avis : ses paroles une fois lancées, il ne s'y intéressait plus ; et le mieux était encore de les oublier, si on le pouvait, aussi vite que lui-même.

CHAPITRE III.

Oswald arriva le soir chez Corinne avec un sentiment tout nouveau ; il pensa qu'il était peut-être attendu. Quel enchantement que cette première lueur d'intelligence avec ce qu'on aime ! Avant que le souvenir entre en partage avec l'espérance, avant que les paroles aient exprimé les sentimens, avant que l'éloquence ait su peindre ce que l'on éprouve, il y a dans ces premiers instans je ne sais quel vague, je ne sais quel mystère d'imagination, plus passager que le bonheur même, mais plus céleste encore que lui.

Oswald, en entrant dans la chambre de Corinne, se sentit plus timide que jamais. Il vit qu'elle était seule, et il en éprouva presque de la peine ; il au-

rait voulu l'observer long-temps au milieu du monde; il aurait souhaité d'être assuré, de quelque manière, de sa préférence, au lieu de se trouver tout à coup engagé dans un entretien qui pouvait refroidir Corinne à son égard, si, comme il en était certain, il se montrait embarrassé et froid par embarras.

Soit que Corinne s'aperçût de cette disposition d'Oswald, ou qu'une disposition semblable produisît en elle le désir d'animer la conversation pour faire cesser la gêne, elle se hâta de demander à lord Nelvil s'il avait vu quelques-uns des monumens de Rome. Non, répondit Oswald. Qu'avez-vous donc fait hier? reprit Corinne en souriant. J'ai passé la journée chez moi, dit Oswald: depuis que je suis à Rome, je n'ai vu que vous, madame, ou je suis resté seul. Corinne voulut lui parler de sa conduite à Ancone; elle commença par ces mots: Hier

j'ai appris....puis elle s'arrêta, et dit: Je vois parlerai de cela quand il viendra du monde. Lord Nelvil avait une dignité dans les manières qui intimidait Corinne; et d'ailleurs elle craignait, en lui rappelant sa noble conduite, de montrer trop d'émotion; il lui semblait qu'elle en aurait moins quand ils ne seraient plus seuls. Oswald fut profondément touché de la réserve de Corinne, et de la franchise avec laquelle elle trahissait sans y penser, les motifs de cette réserve; mais plus il était troublé, moins il pouvait exprimer ce qu'il éprouvait.

Il se leva donc tout à coup, et s'avança vers la fenêtre puis il sentit que Corinne ne pourrait expliquer ce mouvement; et, plus déconcerté que jamais, il revint à sa place sans rien dire, Corinne avait en conversation plus d'assurance qu'Oswald; néanmoins l'embarras qu'il témoignait était partagé par elle; et dans sa distraction,

cherchant une contenance, elle posa ses doigts sur la harpe qui était placée à côté d'elle, et fit quelques accords sans suite et sans dessein. Ces sons harmonieux, en accroissant l'émotion d'Oswald, semblaient lui inspirer un peu plus de hardiesse. Déjà il avait osé regarder Corinne : eh! qui pouvait la regarder sans être frappé de l'inspiration divine qui se peignait dans ses yeux? Et rassuré, au même instant, par l'expression de bonté qui voilait l'éclat de ses regards, peut-être Oswald allait-il parler, lorsque le prince Castel-Forte entra.

Il ne vit pas sans peine lord Nelvil tête à tête avec Corinne; mais il avait l'habitude de dissimuler ses impressions; cette habitude, qui se trouve souvent réunie chez les Italiens avec une grande véhémence de sentimens, était plutôt en lui le résultat de l'indolence et de la douceur naturelle. Il était résigné à n'être pas le premier ob-

jet dess affections de Corinne; il n'était plus jeune: il avait beaucoup d'esprit, un grand goût pour les arts, une imagination aussi animée qu'il le fallait pour diversifier la vie sans l'agiter, et un tel besoin de passer toutes ses soirées avec Corinne, que, si elle se fût mariée, il aurait conjuré son époux de le laisser venir tous les jours chez elle, comme de coutume; et à cette condition il n'eût pas été très-malheureux de la voir liée à un autre. Les chagrins du cœur en Italie ne sont point compliqués par les peines de la vanité, de manière que l'on y rencontre, ou des hommes assez passionnés pour poignarder leur rival par jalousie, ou des hommes assez modestes pour prendre volontiers le second rang auprès d'une femme dont l'entretien leur est agréable; mais l'on n'en trouverait guère qui, par la crainte de passer pour dédaignés, se refusassent à conserver une relation quelconque qui leur plairait: l'empire de la

société sur l'amour-propre est presque nul dans ce pyss.

Le comte d'Erfeuil et la société qui se rassemblait tous les soirs chez Corinne étant réunis, la conversation se dirigea sur le talent d'improviser que Corinne avait si glorieusement montré au Capitole, et l'on en vint à lui demander à elle-même ce qu'elle en pensait. C'est une chose si rare, dit le prince Castel-Forte, que de trouver une personne à la fois susceptible d'enthousiasme et d'analise, douée comme un artiste et capable de s'observer elle-même, qu'il faut la conjurer de nous révéler, autant qu'elle le pourra, les secrets de son génie. Ce talent d'improviser, reprit Corinne, n'est pas plus extraordinaire dans les langues du midi, que l'éloquence de la tribune, ou la vivacité brillante de la conversation dans les autres langues. Je dirai même que malheureusement il est chez nous plus facile de faire des vers à l'im-

proviste que de bien parler en prose. Le langage de la poésie diffère tellement de celui de la prose, que, dès les premiers vers, l'attention est commandée par les expressions mêmes qui placent pour ainsi dire le poète à distance des auditeurs. Ce n'est pas uniquement à la douceur de l'italien, mais bien plutôt à la vibration forte et prononcée de ses syllabes sonores, qu'il faut attribuer l'empire de la poésie parmi nous. L'italien a un charme musical qui fait trouver du plaisir dans le son des mots presque indépendamment des idées ; ces mots d'ailleurs ont presque tous quelque chose de pittoresque, ils peignent ce qu'ils expriment. Vous sentez que c'est au milieu des arts et sous un beau ciel que ce langage mélodieux et coloré s'est formé. Il est donc plus aisé en Italie que partout ailleurs de séduire avec des paroles sans profondeur dans les pensées, et sans nouveauté dans les images. La poésie,

comme tous les beaux arts, captive autant les sensations qne l'intelligence. J'ose dire cependant que je n'ai jamais improvisé sans qu'une émotion vraie ou une idée que je croyais nouvelle ne m'ait animée, j'espère donc que je me suis un peu moins fiée que les autres à notre langue enchanteresse. Elle peut, pour ainsi dire préluder au hasard, et donner encore un vif plaisir seulement par le charme du rhythme et de l'harmonie.

Vous croyez donc, interrompit un des amis de Corinne, que le talent d'improviser fait du tort à notre littérature; je le croyais aussi avant de vous avoir entendue, mais vous m'avez fait entièrement revenir de cette opinion. J'ai dit, reprit Corinne, qu'il résultait de cette facilité, de cette abondance littéraire, une très-grande quantité de poésies communes; mais je suis bien aise que cette fécondité existe en Italie, comme il me plaît de voir nos

campagnes couvertes de mille productions superflues. Cette libéralité de la nature m'enorgueillit. J'aime surtout l'improvisation dans les gens du peuple, elle nous fait voir leur imagination, qui est cachée partout ailleurs et ne se développe que parmi nous. Elle donne quelque chose de poétique aux derniers rangs de la société et nous épargne le mépris qu'on ne peut s'empêcher de sentir pour ce qui est vulgaire en tout genre. Quand nos Siciliens, en conduisant les voyageurs dans leurs barques, leur adressent dans leur gracieux dialecte d'aimables félicitations, et leur disent en vers un doux et long adieu, on dirait que le souffle pur du ciel et de la mer agit sur l'imagination des hommes comme le vent sur les harpes éoliennes, et que la poésie comme les accords est l'écho de la nature. Une chose me fait encore attacher du prix à notre talent d'improviser, c'est que ce talent serait presque

impossible dans une société disposée à la moquerie ; il faut, passez-moi cette expression, il faut la bonhomie du midi, ou plutôt des pays où l'on aime à s'amuser sans trouver du plaisir à critiquer ce qui amuse, pour que les poètes se risquent à cette périlleuse entreprise. Un sourire railleur suffirait pour ôter la présence d'esprit nécessaire à une composition subite et non interrompue, il faut que les auditeurs s'animent avec vous, et que leurs applaudissemens vous inspirent.

Mais vous, madame, mais vous, dit enfin Oswald, qui jusqu'alors avait gardé le silence sans avoir un moment cessé de regarder Corinne, à laquelle de vos poésies donnez-vous la préférence ? Est-ce à celles qui sont l'ouvrage de la réflexion ou de l'inspiration instantanée ? Mylord, répondit Corinne, avec un regard qui exprimait et beaucoup d'intérêt et le sentiment plus délicat encore d'une

considération respectueuse, ce serait vous que j'en ferais juge ; mais si vous me demandez d'examiner moi-même ce que je pense à cet égard, je dirai que  l'improvisation est pour moi comme une conversation animée. Je ne me laisse point astreindre à tel ou tel sujet, je m'abandonne à l'impression que produit sur moi l'intérêt de ceux qui m'écoutent, et c'est à mes amis que je dois surtout en ce genre la plus grande partie de mon talent. Quelquefois l'intérêt passionné que m'inspire un entretien où l'on a parlé des grandes et nobles questions qui concernent l'existence morale de l'homme, sa destinée, son but, ses devoirs, ses affections ; quelquefois cet intérêt m'élève au-dessus de mes forces, me fait découvrir dans la nature, dans mon propre cœur, des vérités audacieuses, des expressions pleines de vie que la réflexion solitaire n'aurait pas fait naître. Je crois éprouver alors un enthousiasme

surnaturel, et je sens bien que ce qui parle en moi vaut mieux que moi-même; souvent il m'arrive de quitter le rhythme de la poésie et d'exprimer ma pensée en prose, quelquefois je cite les plus beaux vers des diverses langues qui me sont connues. Ils sont à moi, ces vers divins, dont mon ame s'est pénétrée. Quelquefois aussi j'achève sur ma lyre, par des accords, par des airs simples et nationaux, les sentimens et les pensées qui échappent à mes paroles. Enfin je me sens poète, non pas seulement quand un heureux choix de rimes ou de syllabes harmonieuses, quand une heureuse réunion d'images éblouit les auditeurs, mais quand mon ame s'élève, quand elle dédaigne de plus haut l'égoisme et la bassesse, enfin quand une belle action me serait plus facile: c'est alors que mes vers sont meilleurs. Je suis poète lorsque j'admire, lorsque je méprise, lorsque je hais, non par des sentimens person-

nels, non pour ma propre cause, mais pour la dignité de l'espèce humaine et la gloire du monde.

Corinne s'aperçut alors que la conversation l'avait entraînée, elle en rougit un peu ; et se tournant vers lord Nelvil, elle lui dit : Vous le voyez, je ne puis approcher d'aucun des sujets qui me touchent sans éprouver cette sorte d'ébranlement qui est la source de la beauté idéale dans les arts, de la religion dans les ames solitaires, de la générosité dans les héros, du désintéressement parmi les hommes ; pardonnez-le-moi, mylord, bien qu'une telle femme ne ressemble guères à celles que l'on approuve dans votre pays. Qui pourrait vous ressembler, reprit lord Nelvil ? et peut-on faire des lois pour une personne unique ?

Le comte d'Erfeuil était dans un véritable enchantement, bien qu'il n'eût pas entendu tout ce que disait Corinne ; mais ses gestes, le son de sa

voix, sa manière de prononcer le charmait, et c'était la première fois qu'une grâce, qui n'était pas française, avait agi sur lui. Mais, à la vérité, le grand succès deCorinne à Rome le mettait un peu sur la voie de ce qu'il devait penser d'elle, et il ne perdait pas en l'admirant la bonne habitude de se laisser guider par l'opinion des autres.

Il sortit avec lord Nelvil, et lui dit en s'en allant : Convenez, mon cher Oswald, que j'ai pourtant quelque mérite en ne faisant pas ma cour à une aussi charmante personne. Mais, répondit lord Nelvil, il me semble qu'on dit généralement qu'il n'est pas facile de lui plaire. On le dit, reprit le comte d'Erfeuil, mais j'ai de la peine à le croire. Une femme seule, indépendante, et qui mène à peu près la vie d'un artiste, ne doit pas être difficile à captiver. Lord Nelvil fut blessé de cette réflexion. Le comte d'Erfeuil, soit qu'il ne s'en aperçût

pas, soit qu'il vonlût suivre le cours de ses propres idées, continua ainsi.

Ce n'est pas cependant, dit-il, que, si je voulais croire à la vertu d'une femme, je ne crusse aussi volontiers à celle de Corinne qu'à toute autre. Elle a certainement mille fois plus d'expression dans le regard, de vivacité dans les démonstrations, qu'il n'en faudrait chez vous et même chez nous pour faire douter de la sévérité d'une femme; mais c'est une personne d'un esprit si supérieur, d'une instruction si profonde, d'un tact si fin, que les règles ordinaires pour juger les femmes ne peuvent s'appliquer à elle. Enfin, croiriez-vous que je la trouve imposante, malgré son naturel et le *laisser-aller* de sa conversation. J'ai voulu hier, tout en respectant son intérêt pour vous, dire quelques mots au hasard pour mon compte; c'était de ces mots qui deviennent ce qu'ils peuvent; si on les écoute, à la bonne heure; si on ne

les écoute pas, à la bonne heure encore; et Corinne m'a regardé froidement d'une manière qui m'a tout à fait troublé. C'est pourtant singulier d'être timide avec une Italienne. un artiste, un poète, enfin tout ce qui doit mettre à l'aise. Son nom est inconnu, reprit lord Nelvil; mais ses manières doivent le faire croire illustre. Ah! c'est dans les romans, dit le comte d'Erfeuil, qu'il est d'usage de cacher le plus beau; mais dans le monde réel on dit tout ce qui nous fait honneur, et même un peu plus que tout. — Oui, interrompit Oswald, dans quelques sociétés où l'on ne songe qu'à l'effet que l'on produit les uns sur les autres; mais là où l'existence est intérieure il peut y avoir des mystères dans les circonstances, comme il y a des secrets dans les sentimens; et celui-là seulement qui voudrait épouser Corinne pourrait savoir..... Epouser Corinne, interrompit le comte d'Erfeuil, en riant aux éclats,

oh, cette idée-là ne me serait jamais venue! Croyez-moi, mon cher Nelvil, si vous voulez faire des sottises, faites-en qui soient réparables; mais pour le mariage il ne faut jamais consulter que les convenances. Je vous parais frivole; hé bien, néanmoins je parie que dans la conduite de la vie je serai plus raisonnable que vous. Je le crois aussi, répondit lord Nelvil; et il n'ajouta pas un mot de plus.

En effet, pouvait-il dire au comte d'Erfeuil qu'il y a souvent beaucoup d'égoisme dans la frivolité, et que cet égoisme ne peut jamais conduire aux fautes de sentiment, à ces fautes dans lesquelles on se sacrifie presque toujours aux autres? Les hommes frivoles sont très-capables de devenir habiles dans la direction de leurs propres intérêts, car, dans tout ce qui s'appelle la science diplomatique de la vie privée comme de la vie publique, l'on réussit encore plus souvent par les qua-

lités qu'on n'a pas, que par celles qu'on possède. Absence d'enthousiasme, absence d'opinion, absence de sensibilité, un peu d'esprit combiné avec ce trésor négatif, et la vie sociale proprement dite, c'est-à-dire la fortune et le rang, s'acquièrent ou se maintiennent assez bien. Les plaisanteries du comte d'Erfeuil cependant avaient fait de la peine à lord Nelvil. Il les blâmait, mais il se les rappelait d'une manière importune.

LIVRE IV.

ROME.

CHAPITRE PREMIER.

Quinze jours se passèrent pendant lesquels lord Nelvil se consacra tout entier à la société de Corinne. Il ne sortait de chez lui que pour se rendre chez elle, il ne voyait rien, il ne cherchait rien qu'elle, et sans lui parler jamais de son sentiment, il l'en faisait jouir à tous les momens du jour. Elle était accoutumée aux hommages vifs et flatteurs des Italiens, mais la dignité des manières d'Oswald, son apparente froideur, et sa sensibilité qui se trahissait malgré lui, exerçaient sur l'imagination une bien plus grande puissance. Jamais il ne racontait une action géné-

reuse, jamais il ne parlait d'un malheur sans que ses yeux se remplissent de larmes, et toujours il cherchait à cacher son émotion. Il inspirait à Corinne un sentiment de respect qu'elle n'avait pas éprouvé depuis long-temps. Aucun esprit, quelque distingué qu'il fût, ne pouvait l'étonner; mais l'élévation et la dignité du caractère agissaient profondément sur elle. Lord Nelvil joignait à ces qualités une noblesse dans les expressions, une élégance dans les moindres actions de la vie, qui faisaient contraste avec la négligence et la familiarité de la plupart des grands seigneurs romains.

Bien que les goûts d'Oswald fussent à quelques égards différens de ceux de Corinne, ils se comprenaient mutuellement d'une façon merveilleuse. Lord Nelvil devinait les impressions de Corinne avec une sagacité parfaite, et Corinne découvrait, à la plus légère altération du visage de lord Nelvil, ce

qui se passait en lui. Habituée aux démonstrations orageuses de la passion des Italiens, cet attachement timide et fier, ce sentiment prouvé sans cesse et jamais avoué, répandait sur sa vie un intérêt tout à fait nouveau. Elle se sentait comme environnée d'une atmosphère plus douce et plus pure, et chaque instant de la journée lui causait un sentiment de bonheur quelle aimait à goûter, sans vouloir s'en rendre compte.

Un matin, le prince Castel-Forte vint chez elle ; il était triste, elle lui en demanda la cause. Cet Ecossais, lui dit-il, va nous enlever votre affection, et qui sait même s'il ne vous emmenera pa s loin de nous ! Corinne garda quelques instans le silence, puis répondit : je vous atteste qu'il ne m'a point dit qu'il m'aimait. Vous le croyez, néanmoins, répondit le prince Castel-Forte ; il vous parle par sa vie, et son silence même est un habile moyen de vous intéresser. Que peut-on

vous dire en effet que vous n'ayez pas entendu! quelle est la louange qu'on ne vous ait pas offerte! quel est l'hommage auquel vous ne soyez pas accoutumée! Mais il y a quelque chose de contenu, de voilé dans le caractère de lord Nelvil, qui ne vous permettra jamais de le juger entièrement comme vous nous jugez. Vous êtes la personne du monde la plus facile à connaître; mais c'est précisément parce que vous vous montrez volontiers telle que vous êtes, que la réserve et le mystère vous plaisent et vous dominent. L'inconnu, quel qu'il soit, a plus d'ascendant sur vous que tous les sentimens qu'on vous témoigne. Corinne sourit. Vous croyez donc, cher prince, lui dit-elle, que mon cœur est ingrat et mon imagination capricieuse. Il me semble cependant que lord Nelvil possède et laisse voir des qualités assez remarquables pour que je ne puisse pas me flatter de les avoir découvertes. C'est, j'en

conviens, répondit le prince Castel-Forté, un homme fier, généreux, spirituel, sensible même, et surtout mélancolique ; mais je me trompe fort, ou ses goûts n'ont pas le moindre rapport avec les vôtres. Vous ne vous en apercevrez pas tant qu'il sera sous le charme de votre présence, mais votre empire sur lui ne tiendrait pas, s'il était loin de vous. Les obstacles le fatigueraient, son ame a contracté, par les chagrins qu'il a éprouvés, une sorte de découragement qui doit nuire à l'énergie de ses résolutions ; et vous savez d'ailleurs combien les Anglais en général sont asservis aux mœurs et aux habitudes de leur pays.

A ces mots, Corinne se tut et soupira. Des réflexions pénibles sur les premiers événemens de sa vie se retracèrent à sa pensée ; mais le soir elle revit Oswald plus occupé d'elle que jamais ; et tout ce qui resta dans son esprit de la conversation du prince Castel-Forte, ce

fut le désir de fixer lord Nelvil en Italie, en lui faisant aimer les beautés de tout genre dont ce pays est doué. C'est dans cette intention qu'elle lui écrivit la lettre suivante. La liberté du genre de vie qu'on mène à Rome excusait cette démarche, et Corinne en particulier, bien qu'on pût lui reprocher trop de franchise et d'entraînement dans le caractère, savait conserver beaucoup de dignité dans l'indépendance et de modestie dans la vivacité.

Corinne à lord Nelvil.

Ce 15 décembre 1794.

« Je ne sais, Mylord, si vous me « trouverez trop de confiance en moi-« même, ou si vous rendrez justice « aux motifs qui peuvent excuser cette « confiance. Hier je vous ai entendu « dire que vous n'aviez point encore

« voyagé dans Rome, que vous ne
« connaissiez ni les chefs-d'œuvre de
« nos beaux arts, ni les ruines antiques
« qui nous apprennent l'histoire par
« l'imagination et le sentiment; et j'ai
« conçu l'idée d'oser me proposer pour
« guide dans ces courses à travers les
« siècles.

« Sans doute Rome présenterait ai-
« sément un grand nombre de savans
« dont l'érudition profonde pourrait
« vous être bien plus utile; mais si je
« puis réussir à vous faire aimer ce
« séjour, vers lequel je me suis tou-
« jours sentie si impérieusement atti-
« rée, vos propres études achèveront ce
« que mon imparfaite esquisse aura
« commencé.

« Beaucoup d'étrangers viennent à
« Rome comme ils iraient à Londres,
« comme ils iraient à Paris, pour cher-
« cher les distractions d'une grande
« ville; et si l'on osait avouer qu'on
« s'est ennuyé à Rome, je crois que

« la plupart l'avoueraient ; mais il est « également vrai qu'on peut y décou- « vrir un charme dont on ne se lasse « jamais. Me pardonnerez-vous, My- « lord, de souhaiter que ce charme « vous soit connu ?

« Sans doute il faut oublier ici tous « les intérêts politiques du monde ; « mais lorsque ces intérêts ne sont pas « unis à des devoirs ou à des sentimens « sacrés, ils refroidissent le cœur. Il « faut aussi renoncer à ce qu'on appel- « lerait ailleurs les plaisirs de la so- « ciété ; mais ces plaisirs, presque tou- « jours, flétrissent l'imagination. L'on « jouit à Rome d'une existence tout à « la fois solitaire et animée, qui dé- « veloppe librement en nous-mêmes « tout ce que le ciel y a mis. Je le ré- « pète, Mylord pardonnez-moi cet « amour pour ma patrie, qui me fait « désirer de la faire aimer d'un homme « tel que vous ; et ne jugez point avec « la sévérité anglaise les témoignages

“ de bienveillance qu'une Italienne
“ croit pouvoir donner, sans rien per-
“ dre à ses yeux, ni aux vôtres.

“ CORINNE.”

En vain Oswald aurait voulu se le cacher, il fut vivement heureux en recevant cette lettre ; il entrevit un avenir confus de jouissances et de bonheur; l'imagination, l'amour, l'enthousiasme, tout ce qu'il y a de divin dans l'ame de l'homme, lui parut réuni dans le projet enchanteur de voir Rome avec Corinne. Cette fois il ne réfléchit pas, cette fois il sortit à l'instant même pour aller voir Corinne, et, dans la route, il regarda le ciel, il sentit le beau temps, il porta la vie légèrement. Ses regrets et ses craintes se perdirent dans les nuages de l'espérance ; son cœur, depuis long-temps opprimé par la tristesse, battait et tressaillait de joie; il craignait bien qu'une si heu-

reuse disposition ne pût durer; mais l'idée même qu'elle était passagère donnait à cette fièvre de bonheur plus de force et d'activité.

Vous voilà? dit Corinne en voyant entrer lord Nelvil, ah! merci. Et elle lui tendit la main. Oswald la prit, y imprima ses lèvres avec une vive tendresse, et ne sentit pas dans ce moment cette timidité souffrante qui se mêlait souvent à ses impressions les plus agréables, et lui donnait quelquefois, avec les personnes qu'il aimait le mieux, des sentimens amers et pénibles. L'intimité avait commencé entre Oswald et Corinne depuis qu'ils s'étaient quittés, c'était la lettre de Corinne qui l'avait établie; ils étaient contens tous les deux, et ressentaient l'un pour l'autre une tendre reconnaissance.

C'est donc ce matin, dit Corinne, que je vous montrerai le Panthéon et Saint-Pierre: j'avais bien quelque espoir, ajouta-t-elle en souriant, que

vous accepteriez le voyage de Rome avec moi ; aussi mes chevaux sont prêts. Je vous ai attendu ; vous êtes arrivé ; tout est bien ; partons. Etonnante personne, dit Oswald, qui donc êtes-vous ? où avez-vous pris tant de charmes divers qui sembleraient devoir s'exclure ; sensibilité, gaieté, profondeur, grâce, abandon, modestie ? êtes-vous une illusion ? êtes-vous un bonheur surnaturel pour la vie de celui qui vous rencontre ? Ah ! si j'ai le pouvoir de vous faire quelque bien, reprit Corinne, vous ne devez pas croire que jamais j'y renonce. Prenez garde, reprit Oswald en saisissant la main de Corinne avec émotion, prenez garde à ce bien que vous voulez me faire. Depuis près de deux ans une main de fer serre mon cœur ; si votre douce présence m'a donné quelque relâche, si je respire près de vous, que deviendrai-je quand il faudra rentrer dans mon sort ; que deviendrai-je ?....



Laissons au temps, laissons au hasard, interrompit Corinne, à décider si cette impression d'un jour que j'ai produite sur vous durera plus qu'un jour. Si nos ames s'entendent, notre affection mutuelle ne sera point passagère. Quoi qu'il en soit, allons admirer ensemble tout ce qui peut élever notre esprit et nos sentimens; nous goûterons toujours ainsi quelques momens de bonheur. En achevant ces mots, Corinne descendit, et lord Nelvil la suivit, étonné de sa réponse. Il lui sembla qu'elle admettait la possibilité d'un demi-sentiment, d'un attrait momentané. Enfin, il crut entrevoir de la légèreté dans la manière dont elle s'était exprimée, et il en fut blessé.

Il se plaça sans rien dire dans la voiture de Corinne, qui, devinant sa pensée, lui dit: Je ne crois pas que le cœur soit ainsi fait, que l'on éprouve toujours ou point d'amour, ou la passion la plus invincible. Il y a des commen-

cemens de sentiment qu'un examen plus approfondi peut dissiper. On se flatte, on se détrompe, et l'enthousiasme même dont on est susceptible, s'il rend l'enchantement plus rapide, peut faire aussi que le refroidissement soit plus prompt. Vous avez beaucoup réfléchi sur le sentiment, madame, dit Oswald avec amertume. Corinne rougit à ce mot, et se tut quelques instans ; puis reprenant la parole avec un mêlange assez frappant de franchise et de dignité : Je ne crois pas, dit-elle, qu'une femme sensible soit jamais arrivée jusqu'à vingt-six ans sans avoir connu l'illusion de l'amour ; mais si n'avoir jamais été heureuse, si n'avoir jamais rencontré l'objet qui pouvait mériter toutes les affections de son cœur, est un titre à l'intérêt, j'ai droit au vôtre. Ces paroles, et l'accent avec lequel Corinne les prononça, dissipèrent un peu le nuage qui s'était élevé dans l'ame de

lord Nelvil ; néanmoins il se dit en lui-même : C'est la plus séduisante des femmes, mais c'est une Italienne ; et ce n'est pas ce cœur timide, innocent, à lui-même inconnu, que possède sans doute la jeune Anglaise à laquelle mon père me destinait.

Cette jeune Anglaise se nommait Lucile Edgermond, la fille du meilleur ami du père de lord Nelvil ; mais elle était trop enfant encore lorsqu'Oswald quitta l'Angleterre pour qu'il pût l'épouser, ni même prévoir avec certitude ce qu'elle serait un jour.

CHAPITRE II.

Oswald et Corinne allèrent d'abord au Panthéon, qu'on appelle aujourd'hui *Ste.-Marie de la Rotonde.* Partout en Italie le catholicisme a hérité du paganisme ; mais le Panthéon est le seul temple antique à Rome qui soit conservé tout entier, le seul où l'on puisse remarquer dans son ensemble la beauté de l'architecture des anciens, et le caractère particulier de leur culte. Oswald et Corinne s'arrêtèrent sur la place du Panthéon, pour admirer le portique de ce temple, et les colonnes qui le soutiennent.

Corinne fit observer à lord Nelvil que le Panthéon était construit de manière qu'il paraissait beaucoup plus grand qu'il ne l'est. L'église St. Pierre,

dit-elle, produira sur vous un effet tout différent; vous la croirez d'abord moins immense qu'elle ne l'est en réalité. L'illusion si favorable au Panthéon vient, à ce qu'on assure, de ce qu'il y a plus d'espace entre les colonnes, et que l'air joue librement autour; mais surtout de ce que l'on n'y aperçoit presque point d'ornemens de détails, tandis que Saint-Pierre en est surchargé. C'est ainsi que la poésie antique ne dessinait que les grandes masses, et laissait à la pensée de l'auditeur à remplir les intervalles, à suppléer les développemens; en tout genre, nous autres modernes, nous disons trop.

Ce temple, continua Corinne, fut consacré par Agrippa, le favori d'Auguste, à son ami, ou plutôt à son maître. Cependant ce maître eut la modestie de refuser la dédicace du temple, et Agrippa se vit obligé de le dédier à tous les Dieux de l'Olympe pour remplacer le Dieu de la terre, la puissance.

Il y avait un char de bronze au sommet du Panthéon, sur lequel étaient placées les statues d'Auguste et d'Agrippa. De chaque côté du portique ces mêmes statues se retrouvaient sous une autre forme; et sur le frontispice du temple on lit encore: *Agrippa l'a consacré.* Auguste donna son nom à son siècle, parce qu'il a fait de ce siècle une époque de l'esprit humain. Les chefs-d'œuvre en divers genres de ses contemporains formèrent, pour ainsi dire, les rayons de son auréole. Il sut honorer habilement les hommes de génie qui cultivaient les lettres, et dans la postérité sa gloire s'en est bien trouvée.

Entrons dans le temple, dit Corinne; vous le voyez, il reste découvert presque comme il l'était autrefois. On dit que cette lumière qui venait d'en haut était l'emblême de la divinité supérieure à toutes les divinités. Les payens ont toujours aimé les images symboliques. Il semble en effet que ce

langage convient mieux à la religion que la parole. La pluie tombe souvent sur ces parvis de marbre; mais aussi les rayons du soleil viennent éclairer les prières. Quelle sérénité! quel air de fête on remarque dans cet édifice! Les payens ont divinisé la vie, et les chrétiens ont divinisé la mort; tel est l'esprit des deux cultes: mais notre catholicisme romain est moins sombre cependant que ne l'était celui du nord. Vous l'observerez quand nous serons à Saint-Pierre. Dans l'intérieur du sanctuaire du Panthéon sont les bustes de nos artistes les plus célèbres. Ils décorent les niches où l'on avait placé les Dieux des anciens. Comme depuis la destruction de l'empire des Césars nous n'avons presque jamais eu d'indépendance politique en Italie, on ne trouve point ici des hommes d'état ni de grands capitaines. C'est le génie de l'imagination qui fait notre seule gloire: mais ne trouvez-vous pas, mylord, qu'un peuple

qui honore ainsi les talents qu'il possède mériterait une plus noble destinée ? Je suis sévère pour les nations, répondit Oswald, je crois toujours qu'elles méritent leur sort, quel qu'il soit. Cela est dur, reprit Corinne, peut-être en vivant en Italie éprouverez-vous un sentiment d'attendrissement sur ce beau pays, que la nature semble avoir paré comme une victime ; mais du-moins souvenez-vous que notre plus chère espérance, à nous autres artistes, à vous autres amans de la gloire, c'est d'obtenir une place ici. J'ai déjà marqué la mienne, dit-elle, en montrant une niche encore vide. Oswald, qui sait si vous ne reviendrez pas dans cette même enceinte quand mon buste y sera placé ? Alors...... Oswald l'interrompit vivement et lui dit : Resplendissante de jeunesse et de beauté, pouvez-vous parler ainsi à celui que le malheur et la souffrance font déjà pencher vers la tombe ? Ah ! reprit

Corinne, l'orage peut briser en un moment les fleurs qui tiennent encore la tête levée. Oswald, cher Oswald, ajouta-t-elle, pourquoi ne seriez-vous pas heureux, pourquoi......Ne m'interrogez jamais, reprit lord Nelvil, vous avez vos secrets, j'ai les miens, respectons mutuellement notre silence. Non, vous ne savez pas quelle émotion j'éprouverais s'il fallait raconter mes malheurs! Corrinne se tut, et ses pas, en sortant du temple, étaient plus lents, et ses regards plus rêveurs.

Elle s'arrêta sous le portique. Là, dit-elle à lord Nelvil, était une urne de porphyre de la plus grande beauté, transportée maintenant à Saint-Jean de Latran; elle contenait les cendres d'Agrippa, qui furent placées au pied de la statue qu'il s'était élevée à lui-même. Les anciens mettaient tant de soin à adoucir l'idée de la destruction, qu'ils savaient en écarter ce qu'elle peut avoir de lugubre et d'effrayant.

Il y avait d'ailleurs tant de magnificence dans leurs tombeaux, que le contraste du néant de la mort et des splendeurs de la vie s'y faisait moins sentir. Il est vrai aussi que l'espérance d'un autre monde étant chez eux beaucoup moins vive que chez les chrétiens, les payens s'efforçaient de disputer à la mort le souvenir que nous déposons sans crainte dans le sein de l'Eternel.

Oswald soupira et garda le silence. Les idées mélancoliques ont beaucoup de charmes tant qu'on n'a pas été soi-même profondément malheureux ; mais quand la douleur dans toute son âpreté s'est emparée de l'ame, on n'entend plus sans tressaillir de certains mots qui jadis n'excitaient en nous que des rêveries plus ou moins douces.

CHAPITRE III.

On passe, en allant à St.-Pierre, sur le pont St.-Ange, et Corinne et lord Nelvil le traversèrent à pied. C'est sur ce pont dit Oswald, qu'en revenant du Capitole j'ai pour la première fois pensé long-temps à vous. Je ne me flattais pas, reprit Corinne, que ce couronnement du Capitole me vaudrait un ami, mais cependant en cherchant la gloire, j'ai toujours espéré qu'elle me ferait aimer. A quoi servirait-elle, du moins aux femmes, sans cet espoir! Restons encore ici quelques instans, dit Oswald. Quel souvenir, entre tous les siècles, peut valoir pour mon cœur ce lieu qui me rappelle le jour où je vous ai vue. Je ne sais si je me trompe, reprit Corinne, mais il me semble qu'on

se devient plus cher l'un à l'autre, en admirant ensemble les monumens qui parlent à l'ame par une véritable grandeur. Les édifices de Rome ne sont ni froids, ni muets ; le génie les a conçus, des événemens mémorables les consacrent ; peut-être même faut-il aimer, Oswald, aimer surtout un caractère tel que le vôtre, pour se complaire à sentir avec lui tout ce qu'il y a de noble et de beau dans l'univers. Oui, reprit lord Nelvil, mais en vous regardant, mais en vous écoutant, je n'ai pas besoin d'autres merveilles. Corinne le remercia par un sourire plein de charmes.

En allant à St. Pierre, ils s'arrêtèrent devant le château St.-Ange :— Voilà, dit Corinne, l'un des édifices dont l'extérieur a le plus d'originalité ; ce tombeau d'Adrien, changé en forteresse par les Goths, porte le double caractère de sa première et de sa seconde destination. Bâti pour la mort,

une impénétrable enceinte l'environne, et cependant les vivans y ont ajouté quelque chose d'hostile par les fortifications extérieures qui contrastent avec le silence et la noble inutilité d'un monument funéraire. On voit sur le sommet un ange de bronze avec son épée nue (5), et dans l'intérieur sont pratiquées des prisons fort cruelles. Tous les événemens de l'histoire de Rome depuis Adrien jusqu'à nos jours sont liés à ce monument. Bélisaire s'y défendit contre les Goths, et presqu'aussi barbare que ceux qui l'attaquaient, il lança contre ses ennemis les belles statues qui décoraient l'intérieur de l'édifice. Crescentius, Arnault de Brescia, Nicolas Rienzi (6), ces amis de la liberté romaine, qui ont pris si souvent les souvenirs pour des espérances, se sont défendus long-temps dans le tombeau d'un empereur. J'aime ces pierres qui s'unissent à tant de faits illustres. J'aime ce luxe du maître du monde un magni-

fique tombeau. Il y a quelque chose de grand dans l'homme qui, possesseur de toutes les jouissances et de toutes les pompes terrestres, ne craint pas de s'occuper long-temps d'avance de sa mort. Des idées morales, des sentimens désintéressés remplissent l'ame, dès qu'elle sort de quelque manière des bornes de la vie.

C'est d'ici, continua Corinne, que l'on devrait apercevoir St.-Pierre, et c'est jusques ici que les colonnes qui le précèdent devaient s'étendre; tel était le superbe plan de Michel-Ange, il espérait du moins qu'on l'achèverait après lui; mais les hommes de notre temps ne pensent plus à la postérité. Quand une fois on a tourné l'enthousiasme en ridicule, on a tout défait, excepté l'argent et le pouvoir. C'est vous qui ferez renaître ce sentiment, s'écria lord Nelvil. Qui jamais éprouva le bonheur que je goûte? Rome montrée par vous, Rome interprétée par l'imagina-

tion et le génie, *Rome, qui est un monde, animé par le sentiment, sans lequel le monde lui-même est un désert*(7. Ah, Corinne, que succèdera-t-il à ces jours plus heureux que mon sort et mon cœur ne le permettent! Corinne lui répondit avec douceur :— Toutes les affections sincères viennent du ciel, Oswald, pourquoi ne protégerait-il pas ce qu'il inspire? C'est à lui qu'il appartient de disposer de nous.

Alors St.-Pierre leur apparut, cet édifice, le plns grand que les hommes aient jamais élevé, car les pyramides d'Egypte elles-mêmes lui sont inférieures en hauteur. J'aurais peut-être dû vous faire voir le plus beau de nos édifices, dit Corinne, le dernier, mais ce n'est pas mon système. Il me semble que pour se rendre sensible aux beaux arts, il faut commencer par voir les objets qui inspirent une admiration vive et profonde. Ce sentiment, une fois éprouvé, révèle pour ainsi dire une

nouvelle sphère d'idées, et rend ensuite plus capable d'aimer et de juger tout ce qui, dans un ordre même inférieur, retrace cependant la première impression qu'on a reçue. Toutes ces gradations, ces manières prudentes et nuancées pour préparer les grands effets, ne sont point de mon goût, On n'arrive point au sublime par degrés, des distances infinies le séparent même de ce qui n'est que beau. Oswald sentit une émotion tout à fait extraordinaire en arrivant en face de St.-Pierre. C'était la première fois que l'ouvrage des hommes produisait sur lui l'effet d'une merveille de la nature. C'est le seul travail de l'art, sur notre terre actuelle, qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création. Corinne jouissait de l'étonnement d'Oswald. J'ai choisi, lui dit-elle, un jour où le soleil est dans tout son éclat pour vous faire voir ce monument. Je vous réserve un plaisir plus intime, plus

religieux, c'est de le contempler au clair de la lune ; mais il fallait d'abord vous faire assister à la plus brillante des fêtes, le génie de l'homme décoré par la magnificence de la nature.

La place de Saint-Pierre est entourée par des colonnes légères de loin, et massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de 80 pieds de haut, qui paraît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule a quelque chose qui plaît à l'imagination ; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Egypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de Saint-Pierre, ce contemporain de tant de siècles qui

n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect ; l'homme se sent si passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. A quelque distance des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle; mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre ame des idées parfaitement claires et positives ; mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé, et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et

sans but qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convientà toutes ces impressions vagues et profondes ; il est uniforme comme l'édifice est régulier.

L'éternel mouvement et l'éternel repos *(a)*

sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir ; car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes, qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbes de ces fontaines sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à lord Nelvil comme il était déjà sous le portique de l'église, arrêtez-vous avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple ; votre cœur ne bat-il pas à l'approche de ce

---

(a) Vers de M. de Fortanes.

sanctuaire? et ne ressentez-vous pas, au moment d'entrer, tout ce que fait éprouver l'attente d'un événement solennel? Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour laisser passer lord Nelvil; elle avait tant de grâce dans cette attitude, que le premier regard d'Oswald fut pour la considérer ainsi: il se plut même pendant quelques instans à ne rien observer qu'elle. Cependant il s'avança dans le temple, et l'impression qu'il reçut sous ces voûtes immenses fut si profonde et si religieuse, que le sentiment même de l'amour ne suffisait plus pour remplir en entier son ame. Il marchait lentement à côté de Corinne; l'un et l'autre se taisaient. Là tout commande le silence; le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle! La prière seule l'accent du malheur, de quelque faible voix qu'il parte, émeut profondément dans

ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard dont les pas trembans se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l'on sent que l'homme est imposant par cette infirmité même de sa nature qui soumet son ame divine à tant de souffrances, et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Corinne interrompit la rêverie d'Oswald, et lui dit : Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne, vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux. Le nôtre parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon : " Je " la placerai dans les airs. " Et en effet, Saint-Pierre est un temple posé sur

une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je vais m'y promener souvent pour rendre à mon ame la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez; et certainement il faut mettre au nombre des titres de notre nation à la gloire, la patience, le courage et le désintéressement des chefs de l'église, qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux à l'achèvement d'un édifice, dont ceux qui l'élevaient ne pouvaient se flatter dejouir (8.C'est un service rendu même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses. Oui, répondit Oswald, ici les arts ont de la grandeur; l'imagi-

Imprimé par R. Juigné.

nation et l'invention sont pleines de génie : mais la dignité de l'homme même comment y est-elle défendue? Quelles institutions, quelle faiblesse dans la plupart des gouvernemens d'Italie ! Et néanmoins quel asservissement dans les esprits !—D'autres peuples, interrompit Corinne, ont supporté le joug comme nous, et ils ont de moins l'imagination qui fait rêver une autre destinée :

Servi siam sì, ma servi ognor frementi.

Nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissans, dit Alfiéri, le plus fier de nos écrivains modernes. Il y a tant d'ame dans nos beaux arts que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie.

Regardez, continua Corinne, ces statues placées sur les tombeaux ; ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais

Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornemens superflus ! Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur. Il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple; les papes et plusieurs souverains des pays étrangers y sont ensevelis, Christine, après son abdication, les Stuart, depuis que leur dynastie est renversée. Rome, depuis long-temps, est l'asile des exilés du monde, Rome elle-même n'est-elle pas détrônée! son aspect console les rois dépouillés comme elle.

Cadono le città, cadono i regni,
E l'uom, d'esser mortal, par che si sdegni.

Les cités tombent, les empires disparaissent, et l'homme s'indigne d'être mortel!

Placez-vous ici, dit Corinne à lord Nelvil, près de l'autel au milieu de la coupole, vous appercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds, et en relevant les yeux vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur. On croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au-delà d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons est aussi inexplicable que l'inconnu; mais nous avons pour ainsi dire pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent et mettent le trouble dans nos facultés.

Toute cette église est ornée de marbres antiques, et ces pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un St.-Pierre en lui mettant une

auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes; un fond de tristesse dans les idées, mais dans l'application la mollesse et la vivacité du midi; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces; la théologie chrétienne et les images du paganisme; enfin la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la divinité.

Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux arts ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout à fait comme les anciens, qui sculptaient sur les sarcophages des danses et des jeux, mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme

dans le nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépulchres.— Sans doute, dit Oswald, nous voulons que la tristesse environne la mort, et même avant que nous fussions éclairés par les lumières du christianisme, notre mythologie ancienne, notre Ossian ne place à côté de la tombe que les regrets et les chants funèbres. Ici vous voulez oublier et jouir, je ne sais si je désirerais que votre beau ciel me fît ce genre de bien.—Ne croyez pas, cependant, reprit Corinne, que notre caractère soit léger et notre esprit frivole. Il n'y a que la vanité qui rende frivole; l'indolence peut mettre quelques intervalles de sommeil ou d'oubli dans la vie, mais elle n'use ni ne flétrit le cœur; et malheureusement pour nous on peut sortir de cet état par des passions plus profondes et plus terribles que celles des ames habituellement actives.

En achevant ces mots, Corinne et

lord Nelvil s'approchaient de la porte de l'église.—Encore un dernier coup d'œil vers ce sanctuaire immense, dit-elle à lord Nelvil. Voyez comme l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblême matériel! voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne se survivent que par le génie! Ce temple est une image de l'infini; il n'y a point de terme aux sentimens qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir; et quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps.—

Corinne fit remarquer à lord Nelvil, lorsqu'ils furent hors de l'église, que sur ses portes étaient représentées en

bas-reliefs les métamorphoses d'Ovide. —On ne se scandalise point à Rome, lui dit-elle, des images du paganisme, quand les beaux arts les ont consacrées. Les merveilles du génie portent toujours à l'ame une impression religieuse, et nous faisons hommage au culte chrétien de tous les chefs-d'œuvre que les autres cultes ont inspirés.— Oswald sourit à cette explication.— Croyez-moi, milord, continua Corinne, il y a beaucoup de bonne foi dans les sentimens des nations dont l'imagination est très-vive. Mais à demain, si vous le voulez, je vous mènerai au Capitole. J'ai, je l'espère, plusieurs courses à vous proposer encore: quand elles seront finies, est-ce que vous partirez? est-ce que.......Elle s'arrêta, craignant d'en avoir déjà trop dit.—Non, Corinne, reprit Oswald, non, je ne renoncerai point à cet éclair de bonheur, que peut-être un ange tutélaire fait luire sur moi du haut du ciel.—

CHAPITRE IV.

Le lendemain Oswald et Corinne partirent avec plus de confiance et de sérénité. Ils étaient des amis qui voyageaient ensemble; ils commençaient à dire *nous*. Ah! qu'il est touchant ce *nous* prononcé par l'amour! Quelle déclaration il contient timidement et cependant vivement exprimée!—Nous allons donc au Capitole, dit Corinne. —Oui, nous y allons, reprit Oswald; et sa voix disait tout avec des mots si simples, tant son accent avait de tendresse et de douceur!—C'est du haut du Capitole, tel qu'il est maintenant, dit Corinne, que nous pouvons facilement apercevoir les sept collines. Nous les parcourrons toutes ensuite l'une

après l'autre; il n'en est pas un qui ne conserve des traces de l'histoire.—

Corinne et lord Nelvil suivirent d'abord ce qu'on appelait autrefois la voie sacrée ou la voie triomphale.—Votre char a passé par là, dit Oswald à Corinne ?—Oui, répondit-elle; cette poussière antique devait s'étonner de porter un tel char; mais depuis la république romaine, tant de traces criminelles se sont empreintes sur cette route, que le sentiment de respect qu'elle inspirait est bien affaibli.—Corinne se fit conduire ensuite au pied de l'escalier du Capitole actuel. L'entrée du Capitole ancien était par le Forum.—Je voudrais bien, dit Corinne, que cet escalier fût le même que monta Scipion, lorsque, repoussant la calomnie par la gloire, il alla dans le temple pour rendre grâce aux Dieux des victoires qu'il avait remportées. Mais ce nouvel escalier, mais ce nouveau Capitole a été bâti sur les ruines

de l'ancien, pour recevoir le paisible magistrat qui porte à lui tout seul ce nom immense de sénateur romain, jadis l'objet des respects de l'univers. Ici nous n'avons plus que des noms; mais leur harmonie, mais leur antique dignité cause toujours une sorte d'ébranlement, une sensation assez douce, mêlée de plaisir et de regret. Je demandais l'autre jour à une pauvre femme que je rencontrai, où elle demeurait! *A la Roche Tarpéienne*, me répondit-elle; et ce mot, bien que dépouillé des idées qui jadis y étaient attachées, agit encore sur l'imagination.—

Oswald et Corinne s'arrêtèrent pour considérer les deux lions de basalte qu'on voit au pied de l'escalier du Capitole.(9) Ils viennent d'Egypte, les sculpteurs égyptiens saisissaient avec bien plus de génie la figure des animaux que celle des hommes. Ces lions du Capitole sont noblement paisibles, et leur genre de physionomie est la

véritable image de la tranquillité dans la force.

> A guisa di leon, quando si posa.
>
> DANTE.

A la manière du lion quand il se repose.

Non loin de ces lions on voit une statue de Rome mutilée, que les Romains modernes ont placée là, sans songer qu'ils donnaient ainsi le plus parfait emblême de leur Rome actuelle. Cette statue n'a ni tête, ni pieds, mais le corps et la draperie qui restent ont encore des beautés antiques. Au haut de l'escalier sont deux colosses qui représentent, à ce qu'on croit, Castor et Pollux, puis les trophées de Marius, puis deux colonnes milliaires qui servaient à mesurer l'univers romain, et la statue équestre de Marc-Aurèle, belle et calme au milieu de ces divers souvenirs. Ainsi tout est là, les temps héroïques représentés par les Dioscures, la république

par les lions, les guerres civiles par Marius, et les beaux temps des empereurs par Marc-Aurèle.

En avançant vers le Capitole moderne on voit à droite et à gauche deux églises bâties sur les ruines du temple de Jupiter Férétrien et de Jupiter Capitolin. En avant du vestibule est une fontaine présidée par deux fleuves, le Nil et le Tibre, avec la louve de Romulus. On ne prononce pas le nom du Tibre comme celui des fleuves sans gloire ; c'est un des plaisirs de Rome que de dire : *Conduisez-moi sur les bords du Tibre ; traversons le Tibre.* Il semble qu'en prononçant ces paroles on évoque l'histoire et qu'on ranime les morts. En allant au Capitole, du côté du Forum, on trouve à droite les prisons Mamertines. Ces prisons furent d'abord construites par Ancus Martius, et servaient alors aux criminels ordinaires. Mais Servius Tullius en fit creuser sous terre de beaucoup plus cruelles pour

les criminels d'état, comme si ces criminels n'étaient pas ceux qui méritent le plus d'égards, puisqu'il peut y avoir de la bonne foi dans leurs erreurs. Jugurtha et les complices de Catilina périrent dans ces prisons. On dit aussi que Saint Pierre et Saint Paul y ont été renfermés. De l'autre côté du Capitole est la roche Tarpéienne ; au pied de cette roche l'on trouve aujourd'hui un hôpital appelé *l'Hôpital de la Consolation.* Il semble que l'esprit sévère de l'antiquité et la douceur du christianisme soient ainsi rapprochés dans Rome à travers les siècles, et se montrent aux regards comme à la réflexion.

Quand Oswald et Corinne furent arrivés au haut de la tour du Capitole, Corinne lui montra les sept collines, la ville de Rome bornée d'abord au mont Palatin, ensuite aux murs de Servius Tullius qui renfermaient les sept collines, enfin, aux murs d'Aurélien qui servent encore aujourd'hui d'enceinte

à la plus grande partie de Rome. Corinne rappela les vers de Tibulle et de Properce, qui se glorifient des faibles commencemens dont est sortie la maîtresse du monde. (10) Le mont Palatin fut à lui seul tout Rome pendant quelque temps; mais dans la suite le palais des empereurs remplit l'espace qui avait suffi pour une nation. Un poëte du temps de Néron fit à cette occasion cette épigramme (a) : *Rome ne sera bientôt plus qu'un palais. Allez à Veyes, Romains, si toutefois ce palais n'occupe pas déjà Veyes même.*

Les sept collines sont infiniments moins élevées qu'elles ne l'étaient autrefois lorsqu'elles méritaient le nom de *monts escarpés*. Rome moderne est élevée de quarante pieds au-dessus de Rome ancienne. Les vallées qui séparaient les collines se sont presque comblées par

---

(a) Roma domus fiet: Veios migrate, Quirites;
Si non et Veios occupat ista domus.

le temps et par les ruines des édifices; mais ce qui est plus singulier encore, un amas de vases brisés a élevé deux collines nouvelles (*a*), et c'est presque une image des temps modernes, que ces progrès ou plutôt ces débris de la civilisation, mettant de niveau les montagnes avec les vallées, effaçant au moral comme au physique toutes les belles inégalités produites par la nature, et qui décorent son aspect.

Trois autres collines (*b*), non comprises dans les sept fameuses, donnent à la ville de Rome quelque chose de si pittoresque, que c'est peut-être la seule ville qui, par elle-même, et dans sa propre enceinte, offre les plus magnifiques points de vue. On y trouve un mélange si remarquable de ruines et d'édifices, de campagnes et de déserts,

---

(*a*) Le monte Citorio et Testacio.

(*b*) Le Janicule, le monte Vaticano et le monte Mario.

qu'on peut contempler Rome de tous les côtés, et voir toujours un tableau frappant dans la perspective opposée.

Oswald ne pouvait se lasser de considérer les traces de l'antique Rome du point élévé du Capitole où Corinne l'avait conduit. La lecture de l'histoire, les réflexions qu'elle excite, agissent bien moins sur notre ame que ces pierres en désordre, que ces ruines mêlées aux habitations nouvelles. Les yeux sont tout-puissans sur l'ame; après avoir vu les ruines romaines on croit aux antiques Romains, comme si l'on avait vécu de leur temps. Les souvenirs de l'esprit sont acquis par l'étude. Les souvenirs de l'imagination naissent d'une impression plus immédiate et plus intime qui donne de la vie à la pensée, et nous rend, pour ainsi dire, témoins de ce que nous avons appris. Sans doute on est importuné de tous ces bâtimens modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un porti-

que debout à côté d'un humble toit ; mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'église sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel. Tout est commun, tout est prosaïque dans l'extérieur de la plupart de nos villes européennes, et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dégradation ; mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon indestructible des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même et de la ranimer dans les autres.

Ce Forum, dont l'enceinte est si resserrée et qui a vu tant de choses éton-

nantes, est une preuve frappante de la grandeur morale de l'homme. Quand l'univers, dans les derniers temps de Rome, était soumis à des maîtres sans gloire, on trouve des siècles entiers dont l'histoire peut à peine conserver quelques faits; et ce Forum, petit espace, centre d'une ville alors très-circonscrite, et dont les habitans combattaient autour d'elle pour son territoire, ce Forum n'a-t-il pas occupé, par les souvenirs qu'il retrace, les plus beaux génies de tous les temps? Honneur donc, éternel honneur aux peuples courageux et libres, puisqu'ils captivent ainsi les regards de la postérité !

Corinne fit remarquer à lord Nelvil qu'on ne trouvait à Rome que très-peu de débris des temps républicains. Les aqueducs, les canaux construits sous terre pour l'écoulement des eaux, étaient le seul luxe de la république et des rois qui l'ont précédée. Il ne nous reste d'elle que des édifices utiles, des

tombeaux élevés à la mémoire de ses grands hommes, et quelques temples de brique qui subsistent encore. C'est seulement après la conquête de la Sicile que les Romains firent usage, pour la première fois, du marbre pour leurs monumens ; mais il suffit de voir les lieux où de grandes actions se sont passées pour éprouver une émotion indéfinissable. C'est à cette disposition de l'ame qu'on doit attribuer la puissance religieuse des pélerinages. Les pays célèbres en tout genre, alors même qu'ils sont dépouillés de leurs grands hommes et de leurs monumens, exercent beaucoup de pouvoir sur l'imagination. Ce qui frappait les regards n'existe plus, mais le charme du souvenir y est resté.

On ne voit plus sur le Forum aucune trace de cette fameuse tribune d'où le peuple romain était gouverné par l'éloquence ; on y trouve encore trois colonnes d'un temple élevé par

Auguste en l'honneur de Jupiter Tonnant, lorsque la foudre tomba près de lui sans le frapper ; un arc à Septime Sévère que le sénat lui éleva pour récompense de ses exploits. Les noms de ses deux fils, Caracalla et Géta, étaient inscrits sur le fronton de l'arc ; mais lorsque Caracalla eut assassiné Géta, il fit ôter son nom, et l'on voit encore la trace des lettres enlevées. Plus loin est un temple à Faustine, monument de la faiblesse aveugle de Marc-Aurèle; un temple à Vénus, qui, du temps de la république, était consacré à Pallas; un peu plus loin les ruines du temple dédié au soleil et à la lune, bâti par l'empereur Adrien, qui était jaloux d'Apollodore, fameux architecte grec, et le fit périr pour avoir blâmé les proportions de son édifice.

De l'autre côté de la place l'on voit les ruines de quelques monumens consacrés à de plus nobles buts, à des souvenirs plus purs. Les colonnes d'un

temple qu'on croit être celui de Jupiter Stator, Jupiter qui empêchait les Romains de jamais fuir devant leurs ennemis. Une colonne, débris d'un temple de Jupiter Gardien, placé, dit-on, non loin de l'abîme où s'est précipité Curtius. Des colonnes d'un temple élevé, les uns disent à la Concorde, les autres à la Victoire. Peut-être les peuples conquérans confondent-ils ces deux idées, et pensent-ils qu'il ne peut exister de véritable paix que quand ils ont soumis l'univers! A l'extrémité du mont Palatin s'élève un bel arc de triomphe dédié à Titus pour la conquête de Jérusalem. On prétend que les Juifs qui sont à Rome ne passent jamais sous cet arc, et l'on montre un petit chemin qu'ils prennent, dit-on, pour l'éviter. Il est à souhaiter, pour l'honneur des Juifs, que cette anecdote soit vraie; les longs ressouvenirs conviennent aux longs malheurs.

Non loin de là est l'arc de Constan-

tin, embelli de quelques bas-reliefs enlevés au Forum de Trajan par les Chrétiens, qui voulaient décorer le monument consacré au *fondateur du repos*; c'est ainsi que Constantin fut appelé. Les arts, à cette époque, étaient déjà dans la décadence, et l'on dépouillait le passé pour honorer de nouveaux exploits. Ces portes triomphales qu'on voit encore à Rome perpétuaient, autant que les hommes le peuvent, les honneurs rendus à la gloire. Il y avait sur leurs sommets une place destinée aux joueurs de flute et de trompette, pour que le vainqueur, en passant, fût enivré tout à la fois par la musique et par la louange, et goûtât dans un même moment toutes les émotions les plus exaltées.

En face de ces arcs de triomphe sont les ruines du temple de la Paix bâti par Vespasien ; il était tellement orné de bronze et d'or dans l'intérieur, que lorsqu'un incendie le consuma, des

laves de métaux brûlans en découlèrent jusques dans le Forum. Enfin, le Colisée, la plus belle ruine de Rome, termine la noble enceinte où comparaît toute l'histoire. Ce superbe édifice, dont les pierres seules dépouillées de l'or et des marbres subsistent encore, servit d'arène aux gladiateurs combattant contre les bêtes féroces. C'est ainsi qu'on amusait et trompait le peuple romain par des émotions fortes, alors que les sentimens naturels ne pouvaient plus avoir d'essor. L'on entrait par deux portes dans le Colisée, l'une qui était consacrée aux vainqueurs, l'autre par laquelle on emportait les morts. (*a*) Singulier mépris pour l'espèce humaine, que de destiner d'avance la mort ou la vie de l'homme au simple passe-temps d'un spectacle ! Titus, le meilleur des empereurs, dédia ce Colisée au peuple romain ; et ces admirables ruines por-

(*a*) San avivaria, san dapilaria.

tent avec elles un beau caractère de magnificence et de génie, qu'on est tenté de se faire illusion sur la véritable grandeur, et d'accorder aux chefs-d'œuvre de l'art l'admiration qui n'est due qu'aux monumens consacrés à des institutions généreuses.

Oswald ne se laissait point aller à l'admiration qu'éprouvait Corinne; en contemplant ces quatre galeries, ces quatre édifices, s'élevant les uns sur les autres, ce mélange de pompe et de vétusté, qui tout à la fois inspire le respect et l'attendrissement, il ne voyait dans ces lieux que le luxe du maître et le sang des esclaves, et se sentait prévenu contre les beaux arts, qui ne s'inquiètent point du but, et prodiguent leurs dons à quelqu'objet qu'on les destine. Corinne essayait de combattre cette disposition.—Ne portez point, dit-elle à lord Nelvil, la rigueur de vos principes de morale et de justice dans la contemplation des monumens d'Ita-

lie ; ils rappellent pour la plupart, je vous l'ai dit, plutôt la splendeur, l'élégance et le goût des formes antiques, que l'époque glorieuse de la vertu romaine. Mais ne trouvez-vous pas quelques traces de la grandeur morale des premiers temps dans le luxe gigantesque des monumens qui leur ont succédé? La dégradation même de ce peuple romain est imposante encore ; son deuil de la liberté couvre le monde de merveilles, et le génie des beautés idéales cherche à consoler l'homme de la dignité réelle et vraie qu'il a perdue. Voyez ces bains immenses ouverts à tous ceux qui voulaient en goûter les voluptés orientales ; ces cirques destinés aux éléphans qui venaient combattre avec les tigres ; ces aquéducs qui faisaient tout à coup un lac de ces arènes, où des galères luttaient à leur tour ; ces crocodiles qui paraissaient à la place, où des lions naguères s'étaient montrés ; voilà quel fut le luxe des Romains, quand ils pla-

cèrent dans le luxe leur orgueil! Ces obélisques amenés d'Égypte, et dérobés aux ombres africaines, pour venir décorer les sépulcres des Romains; cette population de statues qui existait autrefois dans Rome, ne peut être considérée comme l'inutile et fastueuse pompe des despotes de l'Asie; c'est le génie romain, vainqueur du monde, que les arts ont revêtu d'une forme extérieure. Il y a de la féerie dans cette magnificence, et sa splendeur poétique fait oublier et son origine et son but.—

L'éloquence de Corinne excitait l'admiration d'Oswald, sans le convaincre; il cherchait partout un sentiment moral, et toute la magie des arts ne pouvait jamais lui suffire. Alors Corinne se rappela que, dans cette même arène, les Chrétiens persécutés étaient morts victimes de leur persévérance; et montrant à lord Nelvil les autels élevés en l'honneur de leurs cendres, et cette route de la croix que suivent les pénitens au pied des plus magnifiques débris

de la grandeur mondaine, elle lui demanda si cette poussière des martyrs ne disait rien à son cœur. — Oui, s'écria-t-il, j'admire profondément cette puissance de l'ame et de la volonté contre les douleurs et la mort : un sacrifice, quel qu'il soit, est plus beau, plus difficile, que tous les élans de l'ame et de la pensée. L'imagination exaltée peut produire les miracles du génie ; mais ce n'est qu'en se dévouant à son opinion, ou à ses sentimens, qu'on est vraiment vertueux : c'est alors seulement qu'une puissance céleste subjugue en nous l'homme mortel. — Ces paroles nobles et pures troublèrent cependant Corinne ; elle regarda lord Nelvil, puis elle baissa les yeux ; et bien qu'en ce moment il prît sa main et la serrât contre son cœur, elle frémit de l'idée qu'un tel homme pouvait immoler les autres et lui-même, au culte d'opinions, de principes ou de devoirs dont il aurait fait choix.

CHAPITRE V.

Après la course du Capitole et du Forum, Corinne et lord Nelvil employèrent deux jours à parcourir les sept collines. Les Romains d'autrefois faisaient une fête en l'honneur des sept collines: c'est une des beautés originales de Rome, que ces monts enfermés dans son enceinte; et l'on conçoit sans peine comment l'amour de la patrie se plaisait à célébrer cette singularité.

Oswald et Corinne, ayant vu la veille le mont Capitolin, recommencèrent leurs courses par le mont Palatin. Le palais des Césars, appelé *le palais d'or*, l'occupait tout entier. Ce mont n'offre à présent que les débris de ce palais. Auguste, Tibère, Caligula et Néron, en ont bâti les quatre côtés, et des pier-

res, recouvertes par des plantes fécondes, sont tout ce qu'il en reste aujourd'hui : la nature y a repris son empire sur les travaux des hommes, et la beauté des fleurs console de la ruine des palais. Le luxe, du temps des rois et de la république, consistait seulement dans les édifices publics; les maisons des particuliers étaient très-petites et très-simples. Cicéron, Hortensius, les Gracques, habitaient sur ce mont Palatin, qui suffit à peine, lors de la décadence de Rome, à la demeure d'un seul homme. Dans les derniers siècles, la nation ne fut plus qu'une foule anonyme, désignée seulement par l'ère de son maître : on cherche en vain dans ces lieux les deux lauriers plantés devant la porte d'Auguste, le laurier de la guerre, et celui des beaux arts cultivés par la paix; tous les deux ont disparu.

Il reste encore sur le mont Palatin quelques chambres des bains de Livie; l'on y montre la place des pierres pré-

cieuses qu'on prodiguait alors aux plafonds, comme un ornement ordinaire; et l'on y voit des peintures dont les couleurs sont encore parfaitement intactes; la fragilité même des couleurs ajoute à l'étonnement de les voir conservées, et rapproche de nous les temps passés. S'il est vrai que Livie abrégea les jours d'Auguste, c'est dans l'une de ces chambres que fut conçu cet attentat; et les regards du souverain du monde, trahi dans ses affections les plus intimes, se sont peut-être arrêtés sur l'un de ces tableaux dont les élégantes fleurs subsistent encore. Que pensa-t-il, dans sa vieillesse, de la vie et de ses pompes? Se rappela-t-il ses proscriptions ou sa gloire? craignit-il, espéra-t-il un monde à venir? et la dernière pensée qui révèle tout à l'homme, la dernière pensée d'un maître de l'univers erre-t-elle encore sous ces voûtes? (12)

Le mont Aventin offre plus qu'aucun autre les traces des premiers temps

de l'histoire romaine. Précisément en face du palais construit par Tibère on voit les débris du temple de la Liberté, bâti par le père des Gracques. Au pied du mont Aventin était le temple dédié à la Fortune virile par Servius Tullius, pour remercier les dieux de ce qu'étant né esclave, il était devenu roi. Hors des murs de Rome on trouve aussi les débris d'un temple qui fut consacré à la Fortune des femmes, lorsque Véturie arrêta Coriolan. Vis-à-vis du mont Aventin est le mont Janicule, sur lequel Porsenna plaça son armée. C'est en face de ce mont qu'Horatius Coclès fit couper derrière lui le pont qui conduisait à Rome. Les fondemens de ce pont subsistent encore ; il y a sur les bords du fleuve un arc de triomphe bâti en briques, aussi simple que l'action qu'il rappelle était grande. Cet arc fut élevé, dit-on, en l'honneur d'Horatius Coclès. Au milieu du Tibre on aperçoit une île formée des gerbes

de blé recueillies dans les champs de Tarquin, et qui furent pendant longtemps exposées sur le fleuve, parce que le peuple romain ne voulait point les prendre, croyant qu'un mauvais sort y était attaché. On aurait de la peine, de nos jours, à faire tomber sur des richesses quelconques des malédictions assez efficaces pour que personne ne consentît à s'en emparer.

C'est sur le mont Aventin que furent placés les temples de la Pudeur Patricienne et de la Pudeur Plébéienne. Au pied de ce mont on voit le temple de Vesta, qui subsiste encore presque en entier, quoique les inondations du Tibre l'aient souvent menacé (*a*). Non loin de là sont les débris d'une prison pour dettes, où se passa, dit-on, le beau trait de piété filiale généralement connu. C'est aussi dans ce même lieu

---

(*a*) Vidimus flavum Tiberim, etc.

que Clélie et ses compagnes, prisonnières de Porsenna, traversèrent le Tibre pour venir rejoindre les Romains. Ce mont Aventin repose l'ame de tous les souvenirs pénibles que rappellent les autres collines, et son aspect est beau comme les souvenirs qu'il retrace. On avait donné le nom de belle rive (*pulchrum littus*) au bord du fleuve qui est au pied de cette colline. C'est là que se promenaient les orateurs de Rome en sortant du Forum ; c'est là que César et Pompée se rencontraient comme de simples citoyens, et qu'ils cherchaient à captiver Cicéron, dont l'indépendante éloquence leur importait plus alors que la puissance même de leurs armées.

La poésie vient encore embellir ce séjour. Virgile a placé sur le mont Aventin la caverne de Cacus ; et les Romains, si grands par leur histoire, le sont encore par les fictions héroïques dont les poëtes ont orné leur origine

fabuleuse. Enfin, en revenant du mont Aventin, on aperçoit la maison de Nicolas Rienzi, qui essaya vainement de faire revivre les temps anciens dans les temps modernes ; et ce souvenir, tout faible qu'il est à côté des autres, fait encore penser long-temps. Le mont Cœlius est remarquable parce qu'on y voit les débris du camp des prétoriens et de celui des soldats étrangers. On a trouvé cette inscription dans les ruines de l'édifice construit pour recevoir ces soldats : *Au génie saint des camps étrangers.* Saint, en effet, pour ceux dont il maintenait la puissance ! Ce qui reste de ces antiques casernes fait juger qu'elles étaient bâties à la manière des cloîtres, ou plutôt que les cloîtres ont été bâtis sur leur modèle.

Le mont Esquilin était appelé le mont *des Poëtes*, parce que Mécène ayant son palais sur cette colline, Horace, Properce et Tibulle y avaient aussi leur habitation. Non loin de là

sont les ruines des Thermes de Titus et de Trajan. On croit que Raphaël prit le modèle de ses arabesques dans les peintures à fresque des Thermes de Titus. C'est aussi là qu'on a découvert le groupe de Laocoon. La fraîcheur de l'eau donne un tel sentiment de plaisir dans les pays chauds, qu'on se plaisait à réunir toutes les pompes du luxe et toutes les jouissances de l'imagination dans les lieux où l'on se baignait. Les Romains y faisaient exposer les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. C'était à la clarté des lampes qu'ils les considéraient ; car il paraît, par la construction de ces bâtimens, que le jour n'y pénétrait jamais, et qu'on voulait ainsi se préserver de ces rayons du soleil si poignans dans le midi : c'est sans doute à cause de la sensation qu'ils produisent, que les anciens les ont appelés les dards d'Apollon. On pourrait croire, en observant les précautions extrêmes

prises par les anciens contre la chaleur, que le climat était alors plus brûlant encore que de nos jours. C'est dans les Thermes de Caracalla qu'étaient placés l'Hercule de Farnèse, la Flore et le groupe de Dircé. Près d'Ostie, l'on a trouvé dans les bains de Néron l'Apollon du Belvédère. Peut-on concevoir qu'en regardant cette noble figure Néron n'ait pas senti quelques mouvemens généreux !

Les Thermes et les Cirques sont les seuls genres d'édifices consacrés aux amusemens publics dont il reste des traces à Rome. Il n'y a point d'autre théâtre que celui de Marcellus dont les ruines subsistent encore. Pline raconte que l'on a vu trois cent soixante colonnes de marbre et trois mille statues dans un théâtre qui ne devait durer que peu de jours. Tantôt les Romains élevaient des bâtimens si solides, qu'ils résistaient aux tremblemens de terre; tantôt ils se plaisaient à consa-

crer des travaux immenses à des édifices qu'ils détruisaient eux-mêmes quand les fêtes étaient finies : ils se jouaient ainsi du temps sous toutes les formes. Les Romains, d'ailleurs, n'avaient pas, comme les Grecs, la passion des représentations dramatiques; les beaux arts ne fleurirent à Rome que par les ouvrages et les artistes de la Grèce, et la grandeur romaine s'exprimait plutôt par la magnificence colossale de l'architecture, que par les chefs-d'œuvre de l'imagination. Ce luxe gigantesque, ces merveilles de la richesse ont un grand caractère de dignité : ce n'était plus de la liberté, mais c'était toujours de la puissance. Les monumens consacrés aux bains publics s'appelaient des provinces; on y réunissait les diverses productions, et les divers établissemens qui peuvent se trouver dans un pays tout entier. Le Cirque (appelé *Circus maximus*), dont on voit encore les débris, touchait de si près

au palais des Césars, que Néron, des fenêtres de son palais, pouvait donner le signal des jeux. Le Cirque était assez grand pour contenir trois cent mille personnes. La nation presque tout entière était amusée dans le même moment; ces fêtes immenses pouvaient être considérées comme une sorte d'institution populaire qui réunissait tous les hommes pour le plaisir, comme autrefois ils se réunissaient pour la gloire.

Le mont Quirinal et le mont Viminal se tiennent de si près, qu'il est difficile de les distinguer : c'était là qu'existait la maison de Salluste et de Pompée ; c'est aussi là que le pape a maintenant fixé son séjour. On ne peut faire un pas dans Rome sans rapprocher le présent avec le passé, et les différens passés entre eux. Mais on apprend à se calmer sur les événemens de son temps, en voyant l'éternelle mobilité de l'histoire des hommes; et l'on a comme une sorte

de honte de s'agiter, en présence de tant de siècles, qui tous ont renversé l'ouvrage de leurs prédécesseurs.

A côté des sept collines, ou sur leur penchant ou sur leur sommet, on voit s'élever une multitude de clochers, des obélisques, la colonne Trajane, la colonne Antonine, la tour de Conti, d'où l'on prétend que Néron contempla l'incendie de Rome, et la coupole de Saint-Pierre, qui domine encore sur tout ce qui domine. Il semble que l'air est peuplé par tous ces monumens qui se prolongent vers le ciel, et qu'une ville aérienne plane avec majesté sur la ville de la terre.

En rentrant dans Rome, Corinne fit passer Oswald sous le portique d'Octavie, de cette femme qui a si bien aimé et tant souffert; puis ils traversèrent *la Route Scélérate*, par laquelle l'infâme Tullie a passé, foulant le corps de son père sous les pieds de ses chevaux; on voit de loin le temple élevé par

Agrippine en l'honneur de Claude, qu'elle a fait empoisonner ; et l'on passe enfin devant le tombeau d'Auguste, dont l'enceinte intérieure sert aujourd'hui d'arène aux combats des animaux.

— Je vous ai fait parcourir bien rapidement, dit Corinne à lord Nelvil, quelques traces de l'histoire antique ; mais vous comprendrez le plaisir qu'on peut trouver dans ces recherches, à la fois savantes et poétiques, qui parlent à l'imagination comme à la pensée. Il y a dans Rome beaucoup d'hommes distingués dont la seule occupation est de découvrir un nouveau rapport entre l'histoire et les ruines.—Je ne sais point d'étude qui captivât davantage mon intérêt, reprit lord Nelvil, si je me sentais assez de calme pour m'y livrer : ce genre d'érudition est bien plus animé que celle qui s'acquiert par les livres : on dirait que l'on fait revivre ce qu'on découvre, et que le passé reparaît sous la poussière qui l'a enseveli.—Sans

doute, dit Corinne, et ce n'est pas un vain préjugé que cette passion pour les temps antiques. Nous vivons dans un siècle où l'intérêt personnel semble le seul principe de toutes les actions des hommes; et quelle sympathie, quelle émotion, quel enthousiasme pourrait jamais résulter de l'intérêt personnel! Il est plus doux de rêver à ces jours de dévouement, de sacrifice et d'héroïsme qui pourtant ont existé, et dont la terre porte encore les honorables traces.—

CHAPITRE III.

Corinne se flattait en secret d'avoir captivé le cœur d'Oswald : mais comme elle connaissait sa réserve et sa sévérité, elle n'avait point osé lui montrer tout l'intérêt qu'il lui inspirait, quoiqu'elle fût disposée, par caractère, à ne point cacher ce qu'elle éprouvait. Peut-être aussi croyait-elle que, même en se parlant sur des sujets étrangers à leur sentiment, leur voix avait un accent qui trahissait leur affection mutuelle, et qu'un aveu secret d'amour était peint dans leurs regards et dans ce langage mélancolique et voilé qui pénètre si profondément dans l'ame.

Un matin, lorsque Corinne se préparait à continuer ses courses avec Oswald, elle reçut un billet de lui, pres-

que cérémonieux, qui lui annonçait que le mauvais état de sa santé le retenait chez lui pour quelques jours. Une inquiétude douloureuse serra le cœur de Corinne: d'abord elle craignit qu'il ne fût dangereusement malade; mais le comte d'Erfeuil, qu'elle vit le soir, lui dit que c'était un de ces accès de mélancolie auxquels il était très-sujet, et pendant lesquels il ne voulait parler à personne. —Moi-même, dit alors le comte d'Erfeuil, quand il est comme cela, je ne le vois pas.—Ce *moi-même* déplaisait assez à Corinne, mais elle se garda bien de le témoigner au seul homme qui pût lui donner des nouvelles de lord Nelvil. Elle l'interrogea, se flattant qu'un homme aussi léger, du moins en apparence, lui dirait tout ce qu'il savait. Mais tout à coup, soit qu'il voulût cacher par un air de mystère qu'Oswald ne lui avait rien confié, soit qu'il crût plus honorable de refuser ce qu'on lui demandait que de l'accor-

der, il opposa un silence imperturbable à l'ardente curiosité de Corinne. Elle, qui avait toujours eu de l'ascendant sur tous ceux à qui elle avait parlé, ne pouvait comprendre pourquoi ses moyens de persuasion étaient sans effet sur le comte d'Erfeuil ; ne savait-elle pas que l'amour-propre est ce qu'il y a au monde de plus inflexible ?

Quelle ressource restait-il donc à Corinne pour savoir ce qui se passait dans le cœur d'Oswald ! lui écrire ? Tant de mesure est nécessaire en écrivant ! et Corinne était surtout aimable par l'abandon et le naturel. Trois jours s'écoulèrent, pendant lesquels elle ne vit point lord Nelvil, et fut tourmentée par une agitation mortelle. — Qu'ai-je donc fait, se disait-elle, pour le détacher de moi ? je ne lui ai point dit que je l'aimais, je n'ai point eu ce tort si terrible en Angleterre, et si pardonnable en Italie. L'a-t-il deviné ? Mais pourquoi m'en estimerait-il moins ? — Oswald

ne s'était éloigné de Corinne que parce qu'il se sentait trop vivement entraîné par son charme. Bien qu'il n'eût pas donné sa parole d'épouser Lucile Edgermond, il savait que l'intention de son père avait été de la lui donner pour femme, et il désirait de s'y conformer. Enfin Corinne n'était point connue sous son véritable nom, et menait, depuis plusieurs années, une vie beaucoup trop indépendante; un tel mariage n'eût point obtenu (lord Nelvil le croyait) l'approbation de son père, et il sentait bien que ce n'était pas ainsi qu'il pouvait expier ses torts envers lui. Voilà quels étaient ses motifs pour s'éloigner de Corinne. Il avait formé le projet de lui écrire en quittant Rome, ce qui le condamnait à cette résolution; mais comme il ne s'en sentait pas la force, il se bornait à ne pas aller chez elle, et ce sacrifice, toutefois, lui parut dès le second jour trop pénible.

Corinne était frappée de l'idée qu'elle

ne reverrait plus Oswald, qu'il s'en irait sans lui dire adieu. Elle s'attendait à chaque instant à recevoir la nouvelle de son départ; et cette crainte exaltait tellement son sentiment, qu'elle se sentit saisie tout à coup par la passion, par cette griffe de vautour sous laquelle le bonheur et l'indépendance succombent. Ne pouvant rester dans sa maison, où lord Nelvil ne venait pas, elle errait quelquefois dans les jardins de Rome, espérant le rencontrer. Elle supportait mieux les heures pendant lesquelles se promenant au hasard, elle avait une chance quelconque de l'apercevoir. L'imagination ardente de Corinne était la source de son talent; mais, pour son malheur, cette imagination se mêlait à sa sensibilité naturelle, et la lui rendait souvent très-douloureuse.

Le soir du quatrième jour de cette cruelle absence il faisait un beau clair de lune, et Rome est bien belle pendant

le silence de la nuit : il semble alors qu'elle n'est habitée que par ses illustres ombres. Corinne, en revenant de chez une femme de ses amies, oppressée par la douleur, descendit de sa voiture et se reposa quelques instans près de la fontaine de Trevi, devant cette source abondante qui tombe en cascade au milieu de Rome, et semble comme la vie de ce tranquille séjour. Lorsque pendant quelques jours cette cascade s'arrête, on dirait que Rome est frappée de stupeur. C'est le bruit des voitures que l'on a besoin d'entendre dans les autres villes, à Rome c'est le murmure de cette fontaine immense qui semble comme l'accompagnement nécessaire à l'existence rêveuse qu'on y mène : l'image de Corinne se peignit dans cette onde si pure, qu'elle porte depuis plusieurs siècles le nom de l'*eau virginale.* Oswald, qui s'était arrêté dans le même lieu peu de momens après, aperçut le charmant visage de

son amie qui se répétait dans l'eau. Il fut saisi d'une émotion tellement vive qu'il ne savait pas d'abord si c'était son imagination qui lui faisait apparaître l'ombre de Corinne, comme tant de fois elle lui avait montré celle de son père ; il se pencha vers la fontaine pour mieux voir, et ses propres traits vinrent alors se réfléchir à côté de ceux de Corinne. Elle le reconnut, fit un cri, s'élança vers lui rapidement et lui saisit le bras, comme si elle eût craint qu'il ne s'échappât de nouveau ; mais à peine se fut-elle livrée à ce mouvement trop impétueux, qu'elle rougit, en se ressouvenant du caractère de lord Nelvil, d'avoir montré si vivement ce qu'elle éprouvait ; et laissant tomber la main qui retenait Oswald, elle se couvrit le visage avec l'autre pour cacher ses pleurs.

— Corinne, dit Oswald, chère Corinne, mon absence vous a donc rendue malheureuse ! — Oh, oui, répondit-elle,

et vous en étiez sûr ! Pourquoi donc me faire du mal ? ai-je mérité de souffrir par vous ! — Non, s'écria lord Nelvil, non, sans doute. Mais si je ne me crois pas libre, si je sens que je n'ai dans le cœur que des orages et des regrets, pourquoi vous associerais-je à cette tourmente de sentimens et de craintes ? Pourquoi ..... — Il n'est plus temps, interrompit Corinne, il n'est plus temps; la douleur est déjà dans mon sein, ménagez-moi. — Vous, de la douleur ? reprit Oswald ; est-ce au milieu d'une carrière si brillante, de tant de succès, avec une imagination si vive ? — Arrêtez, dit Corinne, vous ne me connaissez pas ; de toutes mes facultés la plus puissante c'est la faculté de souffrir. Je suis née pour le bonheur, mon caractère est confiant, mon imagination est animée ; mais la peine excite en moi je ne sais quelle impétuosité qui peut troubler ma raison ou me donner la mort. Je vous le répète en-

core, ménagez-moi ; la gaieté, la mobilité ne me servent qu'en apparence; mais il y a dans mon ame des abîmes de tristesse dont je ne pouvais me défendre qu'en me préservant de l'amour.

Corinne prononça ces mots avec une expression qui émut vivement Oswald. —Je reviendrai vous voir demain matin, reprit-il, n'en doutez pas, Corinne. —Me le jurez-vous? dit-elle avec une inquiétude qu'elle s'efforçait en vain de cacher.—Oui, je le jure, s'écria lord Nelvil; et il disparut.

LIVRE V.

LES TOMBEAUX, LES EGLISES ET LES PALAIS.

CHAPITRE PREMIER.

Le lendemain, Oswald et Corinne furent embarrassés l'un et l'autre en se revoyant. Corinne n'avait plus de confiance dans l'amour qu'elle inspirait. Oswald était mécontent de lui-même : il se connaissait dans le caractère un genre de faiblesse qui l'irritait quelquefois contre ses propres sentimens comme contre une tyrannie ; et tous les deux cherchèrent à ne pas se parler de leur affection mutuelle.—Je vous propose aujourd'hui, dit Corinne, une course assez solennelle, mais qui sûrement vous intéressera : allons voir les tombeaux ; allons voir le dernier asile

de ceux qui vécurent parmi les monumens dont nous avons contemplé les ruines.—Oui, répondit Oswald, vous avez deviné ce qui convient à la disposition actuelle de mon ame; et il prononça ces mots avec un accent si douloureux, que Corinne se tut quelques momens, n'osant pas essayer de lui parler. Mais reprenant courage par le désir de soulager Oswald de ses peines, en l'intéressant vivement à tout ce qu'ils voyaient ensemble, elle lui dit:—Vous le savez, mylord, loin que chez les anciens l'aspect des tombeaux décourageât les vivans, on croyait inspirer une émulation nouvelle en plaçant ces tombeaux sur les routes publiques, afin que retraçant aux jeunes gens le souvenir des hommes illustres, ils invitassent silencieusement à les imiter.—Ah! que j'envie, dit Oswald en soupirant, tous ceux dont les regrets ne sont pas mêlés à des remords!
—Vous, des remords, s'écria Corinne,

vous ! Ah ! je suis certaine qu'ils ne sont en vous qu'une vertu de plus, un scrupule du cœur, une délicatesse exaltée. —Corinne, Corinne, n'approchez pas de ce sujet, interrompit Oswald : dans votre heureuse contrée les sombres pensées disparaissent à la clarté des cieux ; mais la douleur qui a creusé jusqu'au fond de notre ame ébranle à jamais toute notre existence.—Vous me jugez mal, répondit Corinne ; je vous l'ai déjà dit, bien que mon caractère soit fait pour jouir vivement du bonheur, je souffrirais plus que vous, si.... Elle n'acheva pas, et changea de discours.—Mon seul désir, mylord, continua-t-elle, c'est de vous distraire un moment ; je n'espère rien de plus. —La douceur de cette réponse toucha lord Nelvil ; et voyant une expression de mélancolie dans les regards de Corinne naturellement si pleins d'intérêt et de flamme, il se reprocha d'attrister une personne née pour les impressions

vives et douces, et s'efforça de l'y ramener. Mais l'inquiétude qu'éprouvait Corinne sur les projets d'Oswald, sur la possibilité de son départ, troublait entièrement sa sérénité accoutumée.

Elle conduisit lord Nelvil hors des portes de la ville, sur les anciennes traces de la voie Appienne. Ces traces sont marquées, au milieu de la campagne de Rome, par des tombeaux à droite et à gauche dont les ruines se voient à perte de vue à plusieurs milles en-delà des murs. Les Romains ne souffraient pas qu'on ensevelît les morts dans l'intérieur de la ville ; les tombeaux seuls des empereurs y étaient admis. Cependant un simple citoyen, nommé Publius Bibulus, obtint cette faveur, en récompense de ses vertus obscures. Les contemporains, en effet, honorent plus volontiers celles-là que toutes les autres.

On passe, pour aller à la voie Appienne, par la porte St.-Sébastien, au-

trefois appelée *Capene.* Cicéron dit qu'en sortant par cette porte, les tombeaux qu'on aperçoit les premiers sont ceux des Métellus, des Scipions et des Servilius. Le tombeau de la famille des Scipions a été trouvé dans ces lieux mêmes, et transporté depuis au Vatican. C'est presqu'un sacrilège de déplacer les cendres, d'altérer les ruines: l'imagination tient de plus près qu'on ne croit à la morale; il ne faut pas l'offenser. Parmi tant de tombeaux qui frappent les regards, on place des noms au hasard, sans pouvoir être assuré de ce qu'on suppose; mais cette incertitude même inspire une émotion qui ne permet de voir avec indifférence aucun de ces monumens. Il en est dans lesquels des maisons de paysans sont pratiquées; car les Romains consacraient un grand espace et des édifices assez vastes à l'urne funéraire de leurs amis ou de leurs concitoyens illustres. Ils n'avaient pas cet aride principe

d'utilité qui fertilise quelques coins de terre de plus, en frappant de stérilité le vaste domaine du sentiment et de la pensée.

On voit, à quelque distance de la voie Appienne, un temple élevé par la république à l'Honneur et à la Vertu; un autre au Dieu qui a fait retourner Annibal sur ses pas; la fontaine d'Egerie, où Numa allait consulter la divinité des hommes de bien, la conscience interrogée dans la solitude. Il semble qu'autour de ces tombeaux les traces seules des vertus subsistent encore. Aucun monument des siècles du crime ne se trouve à côté des lieux où reposent ces illustres morts; ils se sont entourés d'une honorable espace, où les plus nobles souvenirs peuvent régner sans être troublés.

L'aspect de la campagne autour de Rome a quelque chose de singulièrement remarquable; sans doute c'est un désert, car il n'y a point d'arbres ni

d'habitations; mais la terre est couverte de plantes naturelles que l'énergie de la végétation renouvelle sans cesse. Ces plantes parasites se glissent dans les tombeaux, décorent les ruines, et semblent là seulement pour honorer les morts. On dirait que l'orgueilleuse nature a repoussé tous les travaux de l'homme, depuis que les Cincinnatus ne conduisent plus la charrue qui sillonnait son sein; elle produit des plantes au hasard, sans permettre que les vivans se servent de sa richesse. Ces plaines incultes doivent déplaire aux agriculteurs, aux administrateurs, à tous ceux qui spéculent sur la terre et veulent l'exploiter pour les besoins de l'homme; mais les ames rêveuses, que la mort occupe autant que la vie, se plaisent à contempler cette campagne de Rome où le temps présent n'a imprimé aucune trace; cette terre qui chérit ses morts, et les couvre avec amour des inutiles fleurs, des inutiles

plantes qui se traînent sur le sol, et ne s'élèvent jamais assez pour se séparer des cendres qu'elles ont l'air de caresser.

Oswald convint que dans ce lieu l'on devait goûter plus de calme que partout ailleurs. L'ame n'y souffre pas autant par les images que la douleur lui représente; il semble que l'on partage encore avec ceux qui ne sont plus les charmes de cet air, de ce soleil et de cette verdure. Corinne observa l'impression que recevait lord Nelvil, et elle en conçut quelque espérance : elle ne se flattait point de consoler Oswald; elle n'eût pas même souhaité d'effacer de son cœur les justes regrets qu'il devait à la perte de son père; mais il y a dans le sentiment même des regrets quelque chose de doux et d'harmonieux qu'il faut tâcher de faire connaître à ceux qui n'en ont encore éprouvé que les amertumes, c'est le seul bien qu'on puisse leur faire.

— Arrêtons-nous ici, dit Corinne, en face de ce tombeau, le seul qui reste encore presqu'en entier ; ce n'est point le tombeau d'un Romain célèbre, c'est celui de Cécilia Métella, jeune fille à qui son père a fait élever ce monument.—Heureux, dit Oswald, heureux les enfans qui meurent dans les bras de leur père, et reçoivent la mort dans le sein qui leur donna la vie, la mort elle-même alors perd son aiguillon pour eux.—Oui, dit Corinne avec émotion, heureux ceux qui ne sont pas orphelins. Voyez, on a sculpté des armes sur ce tombeau, bien que ce soit celui d'une femme ; mais les filles des héros peuvent avoir sur leurs tombes les trophées de leur père : c'est une belle union que celle de l'innocence et de la valeur. Il y a une élégie de Properce qui peint mieux qu'aucun autre écrit de l'antiquité, cette dignité des femmes chez les Romains, plus imposante et plus pure que l'éclat même

dont elles jouissaient pendant le temps de la chevalerie. Cornélie, morte dans sa jeunesse, adresse à son époux les adieux et les consolations les plus touchantes, et l'on y sent presqu'à chaque mot tout ce qu'il y a de respectable et de sacré dans les liens de famille. Le noble orgueil d'une vie sans tache se peint dans cette poésie majestueuse des Latins, dans cette poésie noble et sévère comme les maîtres du monde. *Oui*, dit Cornélie, *aucune tache n'a souillé ma vie depuis l'hymen jusqu'au bûcher ; j'ai vécu pure entre les deux flambeaux* (13). Quelle admirable expression, s'écria Corinne ! quelle image sublime ! et qu'il est digne d'envie le sort de la femme qui peut avoir ainsi conservé la plus parfaite unité dans sa destinée, et n'emporte au tombeau qu'un souvenir ! c'est assez pour une vie.—

En achevant ces mots, les yeux de Corinne se remplirent de larmes ; un

sentiment cruel, un soupçon pénible s'empara du cœur d'Oswald.---Corinne, s'écria-t-il, Corinne, votre ame délicate n'a-t-elle rien à se reprocher ? si je pouvais disposer de moi, si je pouvais m'offrir à vous, n'aurais-je point de rivaux dans le passé ? pourrais-je être fier de mon choix ? une jalousie cruelle ne troublerait-elle pas mon bonheur ? — Je suis libre, et je vous aime comme je n'ai jamais aimé, répondit Corinne, que voulez-vous de plus ? Faut-il me condamner à vous avouer qu'avant de vous avoir connu, mon imagination a pu me tromper sur l'intérêt qu'on m'inspirait ! Et n'y a-t-il pas, dans le cœur de l'homme, une pitié divine pour les erreurs que le sentiment, ou du moins l'illusion du sentiment, aurait fait commettre !—En achevant ces mots, une rougeur modeste couvrit son visage. Oswald tressaillit, mais il se tut. Il y avait dans le regard de Corinne une expression de repentir et de timidité,

qui ne lui permit pas de la juger avec rigueur, et il lui sembla qu'un rayon du ciel descendait sur elle pour l'absoudre. Il prit sa main, la serra contre son cœur, et se mit à genoux devant elle sans rien prononcer, sans rien promettre, mais en la contemplant avec un regard d'amour qui laissait tout espérer.

—Croyez-moi, dit Corinne à lord Nelvil, ne formons point de plan pour les années qui suivront. Les plus heureux momens de la vie sont encore ceux qu'un hasard bienfaisant nous accorde. Est-ce donc ici, est-ce donc au milieu des tombeaux qu'il faut tant croire à l'avenir ?—Non, s'écria lord Nelvil, non, je ne crois point à l'avenir qui nous séparerait ! Ces quatre jours d'absence m'ont trop bien appris que je n'existais plus maintenant que par vous.—Corinne ne répondit rien à ces douces paroles, mais elle les recueillit religieusement dans son cœur; elle

craignait toujours, en prolongeant l'entretien sur le sentiment qui seul l'occupait, d'exciter Oswald à déclarer ses projets avant qu'une plus longue habitude lui rendît la séparation impossible. Souvent même elle dirigeait à dessein son attention vers les objets extérieurs ; comme cette sultane des contes arabes qui cherchait à captiver, par mille récits divers, l'intérêt de celui qu'elle aimait, afin d'éloigner la décision de son sort jusqu'au moment où les charmes de son esprit remportèrent la victoire.

CHAPITRE II.

Non loin de la voie Appienne, Oswald et Corinne se firent montrer les *Columbarium* où les esclaves sont réunis à leurs maîtres, où l'on voit dans un même tombeau tout ce qui vécut par la protection d'un seul homme ou d'une seule femme. Les femmes de Livie, par exemple, celles qui, consacrées jadis aux soins de sa beauté, luttaient pour elle contre le temps, et disputaient aux années quelques-uns de ses charmes, sont placées à côté d'elle dans de petites urnes. On croit voir une collection de morts obscurs autour d'un mort illustre, non moins silencieux que son cortège. A peu de distance de là, l'on aperçoit un champ où les vestales infidèles à leurs vœux étaient enterrées vivantes; singulier exemple de fanatisme

dans une religion naturellement tolérante.

—Je ne vous menerai point aux Catacombes, dit Corinne à lord Nelvil, quoique, par un hasard singulier, elles soient au-dessous de cette voie Appienne, et que les tombeaux habitent ainsi sous les tombeaux. Mais cet asile des Chrétiens persécutés a quelque chose de si sombre et de si terrible, que je ne puis me résoudre à y retourner ; ce n'est pas cette mélancolie touchante que l'on respire dans les lieux ouverts, c'est le cachot près du sépulcre, c'est le supplice de la vie à côté des horreurs de la mort. Sans doute on se sent pénétré d'admiration pour les hommes qui, par la seule puissance de l'enthousiasme, ont pu supporter cette vie souterraine, et se sont ainsi séparés entièrement du soleil et de la nature ; mais l'ame est si mal à l'aise dans ce lieu, qu'il n'en peut résulter aucun bien pour elle. L'homme est une partie de la créa-

tion, il faut qu'il trouve son harmonie morale dans l'ensemble de l'univers, dans l'ordre habituel de la destinée ; et de certaines exceptions violentes et redoutables peuvent étonner la pensée, mais effraient tellement l'imagination, que la disposition habituelle de l'ame ne saurait y gagner. Allons plutôt, continua Corinne, voir la pyramide de Cestius ; les protestans qui meurent ici sont tous ensevelis autour de cette pyramide, et c'est un doux asile, tolérant et libéral.—Oui, répondit Oswald, c'est là que plusieurs de mes compatriotes ont trouvé leur dernier séjour. Allons-y; peut-être est-ce ainsi du moins que je ne vous quitterai jamais.—Corinne frémit à ces mots, et sa main tremblait en s'appuyant sur le bras de lord Nelvil.—Je suis mieux, reprit-il, bien mieux depuis que je vous connais.—Et le visage de Corinne fut éclairé de nouveau par cette joie douce et tendre, son expression habituelle.

Cestius présidait aux jeux des Romains; son nom ne se trouve point dans l'histoire, mais il s'est illustré par son tombeau. La pyramide massive qui le renferme défend sa mort de l'oubli qui a tout-à-fait effacé sa vie. Aurélien, craignant qu'on ne se servît de cette pyramide comme d'une forteresse pour attaquer Rome, l'a fait enclaver dans les murs qui subsistent encore, non pas comme d'inutiles ruines, mais comme l'enceinte actuelle de Rome moderne. On dit que les pyramides imitent, par leur forme, la flamme qui s'élève sur un bûcher. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette forme mystérieuse attire les regards et donne un caractère pittoresque à tous les points de vue dont elle fait partie. En face de cette pyramide est le mont Testacée, sous lequel il y a des grottes extrêmement fraîches où l'on donne des festins pendant l'été. Les festins, à Rome, ne sont point troublés par la vue des tombeaux. Les pins

et les cyprès qu'on aperçoit de distance en distance dans la riante campagne d'Italie retracent aussi ces souvenirs solennels; et ce contraste produit le même effet que les vers d'Horace,

.... moriture Delli,
....
Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor (*a*),

au milieu des poésies consacrées à toutes les jouissances de la terre. Les anciens ont toujours senti que l'idée de la mort a sa volupté; l'amour et les fêtes la rappellent, et l'émotion d'une joie vive semble s'accroître par l'idée même de la brièveté de la vie.

Corinne et lord Nelvil revinrent de la course des tombeaux en côtoyant

---

(*a*) Dellius, il faut mourir..........
Il faut quitter la terre, et ta demeure, et ton épouse chérie.

les bords du Tibre. Jadis il était couvert de vaisseaux et bordé de palais; jadis ses inondations mêmes étaient regardées comme des présages: c'était le fleuve prophète, la divinité tutélaire de Rome (14). Maintenant on dirait qu'il coule parmi les ombres, tant il est solitaire, tant la couleur de ses eaux paraît livide! Les plus beaux monumens des arts, les plus admirables statues ont été jetés dans le Tibre, et sont cachés sous ses flots. Qui sait si, pour les chercher, on ne le détournera pas un jour de son lit? Mais quand on songe que les chefs-d'œuvre du génie humain sont peut-être là devant nous, et qu'un œil plus perçant les verrait à travers les ondes, l'on éprouve je ne sais quelle émotion qui renaît à Rome sans cesse sous diverses formes, et fait trouver une société pour la pensée dans les objets physiques, muets partout ailleurs.

CHAPITRE III.

Raphael a dit que Rome moderne était presqu'en entier bâtie avec les débris de Rome ancienne ; et il est certain qu'on n'y peut faire un pas sans être frappé de quelques restes de l'antiquité. L'on aperçoit les *murs éternels*, selon l'expression de Pline, à travers l'ouvrage des derniers siècles ; les édifices de Rome portent presque tous une empreinte historique ; on y peut remarquer, pour ainsi dire, la physionomie des âges. Depuis les Etrusques jusqu'à nos jours, depuis ces peuples plus anciens que les Romains même, et qui ressemblent aux Egyptiens par la solidité de leurs travaux et la bizarrerie de leurs dessins, depuis ces peuples jusqu'au chevalier Bernin, cet artiste

maniéré, comme les poëtes italiens du dix-septième siècle, on peut observer l'esprit humain à Rome dans les différens caractères des arts, des édifices et des ruines. Le moyen âge et le siècle brillant des Médicis reparaissent à nos yeux par leurs œuvres, et cette étude du passé dans les objets présens à nos regards nous fait pénétrer le génie des temps. On croit que Rome avait autrefois un nom mystérieux, qui n'était connu que de quelques adeptes; il semble qu'il est encore nécessaire d'être initié dans le secret de cette ville. Ce n'est pas simplement un assemblage d'habitations, c'est l'histoire du monde, figurée par divers emblêmes, et représentée sous diverses formes.

Corinne convint avec lord Nelvil qu'ils iraient voir ensemble d'abord les édifices de Rome moderne, et qu'ils réserveraient pour un autre temps les admirables collections de tableaux et de statues qu'elle renferme. Peut-être

sans s'en rendre raison, Corinne désirait-elle de renvoyer le plus qu'il était possible ce qu'on ne peut se dispenser de connaître à Rome; car qui l'a jamais quittée sans avoir contemplé l'Apollon du Belvédère et les tableaux de Raphaël! Cette garantie, toute faible qu'elle était, qu'Oswald ne partirait pas encore, plaisait à son imagination. Y a-t-il de la fierté, dira-t-on, à vouloir retenir ce qu'on aime par un autre motif que celui du sentiment? Je ne sais, mais plus on aime, moins on se fie au sentiment que l'on inspire; et quelle que soit la cause qui nous assure la présence de l'objet qui nous est cher, on l'accepte toujours avec joie. Il y a souvent bien de la vanité dans un certain genre de fierté; et si des charmes généralement admirés, tels que ceux de Corinne, ont un véritable avantage, c'est qu'ils permettent de placer son orgueil dans le sentiment qu'on éprouve, plus encore que dans celui qu'on inspire.

Corinne et lord Nelvil recommencèrent leurs courses par les églises les plus remarquables entre les nombreuses églises de Rome; elles sont toutes décorées par les magnificences antiques; mais quelque chose de sombre et de bizarre se mêle à ces beaux marbres, à ces ornemens de fête enlevés aux temples païens. Les colonnes de porphyre et de granit étaient en si grand nombre à Rome, qu'on les a prodiguées presque sans y attacher aucun prix. A Saint-Jean de Latran, dans cette église fameuse par les conciles qui y ont été tenus, on trouve une telle quantité de colonnes de marbre, qu'il en est plusieurs qu'on a recouvertes d'un mastic de plâtre pour en faire des pilastres, tant la multitude de ces richesses y avait rendu indifférent!

Quelques-unes de ces colonnes étaient dans le tombeau d'Adrien, d'autres au Capitole; celles-ci portent encore sur leur chapiteau la figure des oies qui ont

saúvé le peuple romain; ces colonnes soutiennent des ornemens gothiques, et quelques-unes, des oruemens à la manière des Arabes. L'urne d'Agrippa recèle les cendres d'un pape, car les morts eux-mêmes ont cédé la place à d'autres morts, et les tombeaux ont presque aussi souvent changé de maîtres que la demeure des vivans.

Près de Saint-Jean de Latran est l'escalier saint, transporté, dit-on, de Jérusalem à Rome. On ne peut le monter qu'à genoux. César lui-même et Claude montèrent aussi à genoux l'escalier qui conduisait au temple de Jupiter Capitolin. A côté de Saint-Jean de Latran est le baptistère où l'on dit que Constantin fut baptisé. Au milieu de la place l'on voit un obélisque qui est peut-être le plus ancien monument qui soit dans le monde. Un obélisque contemporain de la guerre de Troye! un obélisque que le barbare Cambyse respecta cependant assez pour faire

arrêter en son honneur l'incendie d'une ville ! un obélisque pour lequel un roi mit en gage la vie de son fils unique ! Les Romains l'ont fait arriver miraculeusement du fond de l'Egypte jusqu'en Italie ; ils détournèrent le Nil de son cours pour qu'il allât le chercher et le transportât jusqu'à la mer ; cet obélisque est encore couvert des hiéroglyphes qui gardent leur secret depuis tant de siècles, et défient jusqu'à ce jour les plus savantes recherches. Les Indiens, les Egyptiens, l'antiquité de l'antiquité nous seraient peut-être révélés par ces signes. Le charme merveilleux de Rome, ce n'est pas seulement la beauté réelle de ses monumens, mais l'intérêt qu'ils inspirent en excitant à penser ; et ce genre d'intérêt s'accroît chaque jour par chaque étude nouvelle.

Une des églises les plus singulières de Rome, c'est St.-Paul : son extérieur est celui d'une grange mal bâtie, et l'intérieur est orné par quatre-vingts

colonnes d'un marbre si beau, d'une forme si parfaite, qu'on croit qu'elles appartiennent à un temple d'Athènes décrit par Pausanias. Cicéron dit : *Nous sommes entourés des vestiges de l'histoire.* S'il le disait alors, que dirons-nous maintenant !

Les colonnes, les statues, les bas-reliefs de l'ancienne Rome sont tellement prodigués dans les églises de la ville moderne, qu'il en est une (Ste.-Agnès) où des bas-reliefs retournés servent de marches à un escalier, sans qu'on se soit donné la peine de savoir ce qu'ils représentent. Quel étonnant aspect offrirait maintenant Rome antique, si l'on avait laissé les colonnes, les marbres, les statues à la place même où ils ont été trouvés ! la ville ancienne presqu'en entier serait encore debout, mais les hommes de nos jours oseraient-ils s'y promener ?

Les palais des grands seigneurs sont extrêmement vastes, d'une architecture

souvent très-belle et toujours imposante; mais les ornemens de l'intérieur sont rarement de bon goût, et l'on n'y a point l'idée de ces appartemens élégans que les jouissances perfectionnées de la vie sociale ont fait inventer ailleurs. Ces vastes demeures des princes romains sont désertes et silencieuses; les paresseux habitans de ces superbes palais se retirent chez eux dans quelques petites chambres inaperçues, et laissent les étrangers parcourir leurs magnifiques galeries, où les plus beaux tableaux du siècle de Leon X sont réunis. Ces grands seigneurs romains sont aussi étrangers maintenant au luxe pompeux de leurs ancêtres, que ces ancêtres l'étaient eux-mêmes aux vertus austères des Romains de la république. Les maisons de campagne donnent encore plus l'idée de cette solitude, de cette indifférence des possesseurs au milieu des plus admirables séjours du monde. On se promène dans ces im-

menses jardins sans se douter qu'ils aient un maître. L'herbe croît au milieu des allées, et, dans ces mêmes allées abandonnées, les arbres sont taillés artistement selon l'ancien goût qui régnait en France; singulière bizarrerie que cette négligence du nécessaire et cette affectation de l'inutile! Mais on est souvent surpris à Rome, et dans la plupart des autres villes d'Italie, du goût qu'ont les Italiens pour les ornemens maniérés, eux qui ont sans cesse sous les yeux la noble simplicité de l'antique. Ils aiment ce qui est brillant plutôt que ce qui est élégant et commode. Ils ont en tout genre les avantages et les inconvéniens de ne point vivre habituellement en société. Leur luxe est pour l'imagination plutôt que pour la jouissance; isolés qu'ils sont entre eux, ils ne peuvent redouter l'esprit de moquerie qui pénètre rarement à Rome dans les secrets de la maison: et l'on dirait souvent, à voir

le contraste du dedans et du dehors des palais, que la plupart des grands seigneurs d'Italie arrangent leurs demeures pour éblouir les passans, mais non pour y recevoir des amis.

Après avoir parcouru les églises et les palais, Corinne conduisit Oswald dans la Villa Mellini, jardin solitaire et sans autre ornement que des arbres magnifiques. On voit de là, dans l'éloignement, la chaîne des Appenins; la transparence de l'air colore ces montagnes, les rapproche et les dessine d'une manière singulièrement pittoresque. Oswald et Corinne restèrent dans ce lieu quelque temps pour goûter le charme du ciel et la tranquillité de la nature. On ne peut avoir l'idée de cette tranquillité singulière quand on n'a pas vécu dans les contrées méridionales. L'on ne sent pas, dans un jour chaud, le plus léger souffle de vent. Les plus faibles brins de gazon sont d'une immobilité parfaite; les animaux

eux-mêmes partagent l'indolence inspirée par le beau temps; à midi, vous n'entendez point le bourdonnement des mouches, ni le bruit des cigales, ni le chant des oiseaux; nul ne se fatigue en agitations inutiles et passagères, tout dort jusqu'au moment où les orages, où les passions réveillent la nature véhémente qui sort avec impétuosité de son profond repos.

Il y a dans les jardins de Rome un grand nombre d'arbres toujours verts qui ajoutent encore à l'illusion que fait déjà la douceur du climat pendant l'hiver. Des pins d'une élégance particulière, larges et touffus vers le sommet, et rapprochés l'un de l'autre, forment comme une espèce de plaine dans les airs, dont l'effet est charmant quand on monte assez haut pour l'apercevoir. Les arbres inférieurs sont placés à l'abri de cette voûte de verdure. Deux palmiers seulement se trouvent

dans Rome, et sont tous les deux dans des jardins de moines: l'un d'eux placé sur une hauteur sert de point de vue à distance, et l'on a toujours un sentiment de plaisir en apercevant, en retrouvant dans les diverses perspectives de Rome, ce député de l'Afrique, cette image d'un midi plus brûlant encore que celui de l'Italie, et qui réveille tant d'idées et de sensations nouvelles.

—Ne trouvez-vous pas, dit Corinne en contemplant avec Oswald la campagne dont ils étaient environnés, que la nature en Italie fait plus rêver que partout ailleurs? On dirait, qu'elle est ici plus en relation avec l'homme, et que le créateur s'en sert comme d'un langage entre la créature et lui.—Sans doute, reprit Oswald, je le crois ainsi; mais qui sait si ce n'est pas l'attendrissement profond que vous excitez dans mon cœur qui me rend sensible à tout ce que je vois? Vous me révélez les pensées et les émotions que les objets

extérieurs peuvent faire naître. Je ne vivais que dans mon cœur, vous avez réveillé mon imagination. Mais cette magie de l'univers que vous m'apprenez à connaître ne m'offrira jamais rien de plus beau que votre regard, de plus touchant que votre voix.—Puisse ce sentiment que je vous inspire aujourd'hui durer autant que ma vie, dit Corinne, ou du moins puisse ma vie ne pas durer plus que lui !—

Oswald et Corinne terminèrent leur voyage de Rome par la Villa Borghèse, celui de tous les jardins et de tous les palais romains où les splendeurs de la nature et des arts sont rassemblées avec le plus de goût et d'éclat. On y voit des arbres de toutes les espèces et des eaux magnifiques. Une réunion incroyable de statues, de vases, de sarcophages antiques, se mêlent avec la fraîcheur de la jeune nature du sud. La mythologie des anciens y semble ranimée. Les naïades sont placées sur le bord des

ondes, les nymphes dans des bois dignes d'elles, les tombeaux sous des ombrages élyséens, la statue d'Esculape est au milieu d'une île, celle de Vénus semble sortir des ondes; Ovide et Virgile pourraient se promener dans ce beau lieu, et se croire encore au siècle d'Auguste. Les chefs-d'œuvre de sculpture que renferme le palais lui donnent une magnificence à jamais nouvelle. On aperçoit de loin, à travers les arbres, la ville de Rome et St.-Pierre, et la campagne et les longues arcades, débris des aquéducs qui transportaient les sources des montagnes dans l'ancienne Rome. Tout est là pour la pensée, pour l'imagination, pour la rêverie. Les sensations les plus pures se confondent avec les plaisirs de l'ame, et donnent l'idée d'un bonheur parfait; mais quand l'on demande, pourquoi ce séjour ravissant n'est-il pas habité? l'on vous répond que le mauvais air (*la cattiva aria*) ne permet pas d'y vivre pendant l'été,

Ce mauvais air fait pour ainsi dire le siège de Rome ; il avance chaque année quelques pas de plus, et l'on est forcé d'abandonner les plus charmantes habitations à son empire : sans doute l'absence d'arbres dans la campagne autour de la ville en est une des causes; et c'est peut-être pour cela que les anciens Romains avaient consacré les bois aux déesses, afin de les faire respecter par le peuple. Maintenant des forêts sans nombre ont été abattues ; pourrait-il en effet exister de nos jours des lieux assez sanctifiés pour que l'avidité s'abstînt de les dévaster ? Le mauvais air est le fléau des habitans de Rome, et menace la ville d'une entière dépopulation ; mais il ajoute peut-être encore à l'effet que produisent les superbes jardins qu'on voit dans l'enceinte de Rome. L'influence maligne ne se fait sentir par aucun signe extérieur ; vous respirez un air qui semble pur et qui est très-agréable ; la terre est riante et fertile ; une fraîcheur délicieuse

vous repose le soir des chaleurs brûlantes du jour; et tout cela, c'est la mort!

—J'aime, disait Oswald à Corinne, ce danger mystérieux, invisible, ce danger sous la forme des impressions les plus douces. Si la mort n'est, comme je le crois, qu'un appel à une existence plus heureuse, pourquoi le parfum des fleurs, l'ombrage des beaux arbres, le souffle rafraîchissant du soir ne seraient-ils pas chargés de nous en apporter la nouvelle? Sans doute le gouvernement doit veiller de toutes les manières à la conservation de la vie humaine, mais la nature a des secrets que l'imagination seule peut pénétrer; et je conçois facilement que les habitans et les étrangers ne se dégoûtent point de Rome par le genre de péril que l'on y court pendant les plus belles saisons de l'année.—

LIVRE VI.

LES MŒURS ET LE CARACTERE DES ITALIENS.

CHAPITRE PREMIER.

L'IRRÉSOLUTION du caractère d'Oswald, augmentée par ses malheurs, le portait à craindre tous les partis irrévocables. Il n'avait pas même osé, dans son incertitude, demander à Corinne le secret de son nom et de sa destinée, et cependant son amour pour elle acquérait chaque jour de nouvelles forces; il ne la regardait jamais sans émotion; il pouvait à peine, au milieu de la société, s'éloigner, même pour un instant, de la place où elle était assise; elle ne disait pas un mot qu'il ne sentît; elle n'avait pas un instant de tristesse ou de gaieté dont le reflet ne sa peignît sur sa

propre physionomie. Mais tout en admirant, tout en aimant Corinne, il se rappelait combien une telle femme s'accordait peu avec la manière de vivre des Anglais, combien elle différait de l'idée que son père s'était formée de celle qu'il lui convenait d'épouser; et ce qu'il disait à Corinne se ressentait du trouble et de la contrainte que ces réflexions faisaient naître en lui.

Corinne ne s'en apercevait que trop bien; mais il lui en aurait tant coûté de rompre avec lord Nelvil, qu'elle se prêtait elle-même à ce qu'il n'y eût point entre eux d'explication décisive; et comme elle avait dans le caractère assez d'imprévoyance, elle était heureuse du présent tel qu'il était, quoiqu'il lui fût impossible de savoir ce qui devait en arriver.

Elle s'était entièrement séparée du monde pour se consacrer à son sentiment pour Oswald. Mais à la fin, blessée

de son silence sur leur avenir, elle résolut d'accepter une invitation pour un bal où elle était vivement désirée. Rien n'est plus indifférent à Rome, que de quitter la société et d'y reparaître tour à tour, selon que cela convient : c'est le pays où l'on s'occupe le moins de ce qu'on appelle ailleurs le *commérage;* chacun fait ce qu'il veut sans que personne s'en informe, à moins qu'on ne rencontre dans les autres un obstacle à son amour ou à son ambition. Les Romains ne s'inquiètent pas plus de la conduite de leurs compatriotes, que de celle des étrangers qui passent et repassent dans leur ville, rendez-vous des Européens. Quand lord Nelvil sut que Corinne allait au bal, il en éprouva de l'humeur. Il avait cru voir en elle depuis quelque temps une disposition mélancolique qui sympathisait avec la sienne; tout à coup elle lui parut vivement occupée de la danse, de ce talent dans

lequel elle excellait, et son imagination semblait animée par la perspective d'une fête. Corinne n'était pas une personne frivole; mais elle se sentait chaque jour plus subjuguée par son amour pour Oswald, et elle voulait essayer d'en affaiblir la force. Elle savait par expérience que la réflexion et les sacrifices ont moins de pouvoir sur les caractères passionnés que la distraction, et elle pensait que la raison ne consiste pas à triompher de soi selon les règles, mais comme on le peut.

— Il faut, disait-elle à lord Nelvil, qui lui reprochait cette intention, il faut pourtant que je sache s'il n'y a plus que vous au monde qui puissiez remplir ma vie; si ce qui me plaisait autrefois ne peut pas encore m'amuser, et si le sentiment que vous m'inspirez doit absorber tout autre intérêt et toute autre idée.—Vous voulez donc cesser de m'aimer, reprit Oswald?—Non, répondit Corinne; mais ce n'est que

dans la vie domestique qu'il peut être doux de se sentir ainsi dominée par une seule affection. Moi qui ai besoin de mes talens, de mon esprit, de mon imagination pour soutenir l'éclat de la vie que j'ai adoptée, cela me fait mal, et beaucoup de mal, d'aimer comme je vous aime.—Vous ne me sacrifieriez donc pas, lui dit Oswald, ces hommages, cette gloire....—Que vous importe, dit Corinne, de savoir si je vous les sacrifierais! Il ne faut pas, puisque nous ne sommes point destinés l'un à l'autre, flétrir à jamais pour moi le genre de bonheur dont je dois me contenter.—Lord Nelvil ne répondit point, parce qu'il fallait, en exprimant son sentiment, dire aussi quel dessein ce sentiment lui inspirait, et son cœur l'ignorait encore. Il se tut donc en soupirant, et suivit Corinne au bal, quoiqu'il lui en coutât beaucoup d'y aller.

C'était la première fois, depuis son

malheur, qu'il revoyait une grande assemblée; et le tumulte d'une fête lui causa une telle impression de tristesse, qu'il resta long-temps dans une salle à côté de celle du bal, la tête appuyée sur sa main, et ne cherchant pas même à voir danser Corinne. Il écoutait cette musique de danse, qui comme toutes les musiques, fait rêver, bien qu'elle ne semble destinée qu'à la joie. Le comte d'Erfeuil arriva, tout enchanté d'un bal, d'une assemblée, d'une société nombreuse enfin qui lui rappelait un peu la France.—J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il à lord Nelvil, pour trouver quelque intérêt à ces ruines dont on parle tant à Rome. Je ne vois rien de beau dans cela ; c'est un préjugé, que l'admiration de ces débris couverts de ronces. J'en dirai mon avis quand je reviendrai à Paris ; car il est temps que ce prestige de l'Italie finisse. Il n'y a pas un monument en Europe, subsistant aujourd'hui dans son en-

tier, qui ne vaille mieux que ces tronçons de colonne, que ces bas-reliefs noircis par le temps, qu'on ne peut admirer qu'à force d'érudition. Un plaisir qu'il faut acheter par tant d'études ne me paraît pas bien vif en lui-même; car, pour être ravi par l'Opéra de Paris, personne n'a besoin de pâlir sur les livres.—Lord Nelvil ne répondit rien. Le comte d'Erfeuil l'interrogea de nouveau sur l'impression que Rome avait produite sur lui.—Au milieu d'un bal, dit Oswald, ce n'est pas trop le moment d'en parler d'une manière sérieuse; et vous savez que je ne sais pas parler autrement.—A la bonne heure, reprit le comte d'Erfeuil: je suis plus gai que vous, j'en conviens; mais qui sait si je ne suis pas plus sage? Il y a beaucoup de philosophie, croyez-moi, dans mon apparente légèreté; la vie doit être prise comme cela. — Vous avez peut-être raison, reprit Oswald; mais c'est par

nature, et non par réflexion que vous êtes ainsi, et voilà pourquoi votre manière d'être ne convient qu'à vous.—

Le comte d'Erfeuil entendit nommer Corinne dans la salle du bal, et il y entra pour savoir ce dont il s'agissait. Lord Nelvil s'avança jusqu'à la porte, et vit le prince d'Amalfi, Napolitain de la plus belle figure, qui priait Corinne de danser avec lui la *Tarantelle*, une danse de Naples, pleine de grâce et d'originalité. Les amis de Corinne le lui demandaient aussi. Elle accepta sans se faire prier; ce qui étonna assez le comte d'Erfeuil, accoutumé qu'il était aux refus par lesquels il est d'usage de faire précéder le consentement. Mais en Italie, on ne connaît pas ce genre de grâces, et chacun croit tout simplement plaire davantage à la société, en s'empressant de faire ce qu'elle désire. Corinne aurait inventé cette manière naturelle, si déjà elle n'avait pas été en usage. L'habit qu'elle avait mis

pour le bal était élégant et léger; ses cheveux étaient rassemblés dans un filet de soie à l'italienne, et ses yeux exprimaient un plaisir vif qui la rendait plus séduisante que jamais. Oswald en fut troublé; il combattait contre lui-même; il s'indignait d'être captivé par des charmes dont il devait se plaindre, puisque, loin de songer à lui plaire, c'était presque pour échapper à son empire que Corinne se montrait si ravissante. Mais qui peut résister aux séductions de la grâce? Fût-elle même dédaigneuse, elle serait encore toute-puissante; et ce n'était assurément pas la disposition de Corinne. Elle aperçut lord Nelvil, rougit, et ses yeux avaient, en le regardant, une douceur enchanteresse.

Le prince d'Amalfi s'accompagnait, en dansant, avec des castagnettes. Corinne, avant de commencer, fit avec les deux mains un salut plein de grâce à l'assemblée, et, tournant légèrement

sur elle-même, elle prit le tambour de basque que le prince d'Amalfi lui présentait. Elle se mit à danser, en frappant l'air de ce tambour de basque, et tous ses mouvemens avaient une souplesse, une grâce, un mélange de pudeur et de volupté qui pouvait donner l'idée de la puissance que les Bayadères exercent sur l'imagination des Indiens, quand elles sont pour ainsi dire poëtes avec leur danse, quand elles expriment tant de sentimens divers par les pas caractérisés et les tableaux enchanteurs qu'elles offrent aux regards. Corinne connaissait si bien toutes les attitudes que représentent les peintres et les sculpteurs antiques, que, par un léger mouvement de ses bras, en plaçant son tambour de basque tantôt au-dessus de sa tête, tantôt en avant avec une de ses mains, tandis que l'autre parcourait les grelots avec une incroyable dextérité, elle rappelait les danseuses d'Herculanum, et faisait naître

successivement une foule d'idées nouvelles pour le dessein et la peinture [15].

Ce n'était point la danse française, si remarquable par l'élégance et la difficulté des pas; c'était un talent qui tenait de beaucoup plus près à l'imagination et au sentiment. Le caractère de la musique était exprimé tour à tour par la précision et la mollesse des mouvemens. Corinne, en dansant, faisait passer dans l'ame des spectateurs ce qu'elle éprouvait, comme si elle avait improvisé, comme si elle avait joué de la lyre ou dessiné quelques figures; tout était langage pour elle: les musiciens, en la regardant, s'animaient à mieux faire sentir le génie de leur art; et je ne sais quelle joie passionnée, quelle sensibilité d'imagination électrisait à la fois tous les témoins de cette danse magique, et les transportait dans une existence idéale où l'on rêve un bonheur qui n'est pas de ce monde.

Il y a un moment dans cette danse napolitaine où la femme se met à genoux, tandis que l'homme tourne autour d'elle, non en maître, mais en vainqueur. Quel était dans ce moment le charme et la dignité de Corinne ! comme à genoux elle était souveraine ! Et quand elle se releva, en faisant retentir le son de son instrument, de sa cymbale aérienne, elle semblait animée par un enthousiasme de vie, de jeunesse et de beauté, qui devait persuader qu'elle n'avait besoin de personne pour être heureuse. Hélas ! il n'en était pas ainsi ; mais Oswald le craignait, et soupirait en admirant Corinne, comme si chacun de ses succès l'eût séparée de lui ! A la fin de la danse, l'homme se jette à genoux à son tour, et c'est la femme qui danse autour de lui. Corinne en cet instant se surpassa, s'il était possible encore ; sa course était si légère en parcourant deux ou trois fois le même cercle, que

ses pieds chaussés en brodequins volaient sur le plancher avec la rapidité de l'éclair; et quand elle éleva l'une de ses mains en agitant son tambour de basque, et que de l'autre elle fit signe au prince d'Amalfi de se relever, tous les hommes étaient tentés de se mettre à genoux comme lui, tous, excepté lord Nelvil qui se retira de quelques pas en arrière, et le comte d'Erfeuil qui fit quelques pas en avant, pour complimenter Corinne. Quant aux Italiens qui étaient là, ils ne pensaient point à faire effet par leur enthousiasme; ils s'y livraient, parce qu'ils l'éprouvaient. Ce ne sont pas des hommes assez habitués à la société, et à l'amour-propre qu'elle excite, pour s'occuper de l'effet qu'ils produisent; ils ne se laissent jamais détourner de leur plaisir par la vanité, ni de leur but par la route.

Corinne était charmée de son succès, et remerciait tout le monde avec une grâce pleine de simplicité. Elle était

contente d'avoir réussi, et le laissait voir en bonne enfant, si l'on peut s'exprimer ainsi ; mais ce qui l'occupait surtout, c'était le désir de traverser la foule pour arriver jusqu'à la porte contre laquelle Oswald était appuyé. Elle y arriva enfin, et s'arrêta un moment pour attendre un mot de lui.— Corinne, lui dit-il, en s'efforçant de cacher son trouble, son enchantement et sa peine ; Corinne, voilà bien des hommages, voilà bien des succès ! Mais au milieu de ces adorateurs si enthousiastes, y a-t-il un ami courageux et sûr ? y a-t-il un protecteur pour la vie ? et le vain tumulte des applaudissemens devrait-il suffire à une ame telle que la vôtre ?—

CHAPITRE II.

La foule empêcha Corinne de répondre à lord Nelvil. On allait souper, et chaque *cavaliere servente* se hâtait de s'asseoir à côté de sa dame. Une étrangère arriva; et, ne trouvant plus de place, aucun homme, excepté lord Nelvil et le comte d'Erfeuil, ne lui offrit la sienne: ce n'était ni par impolitesse, ni par égoïsme, qu'aucun Romain ne s'était levé; mais l'idée que les grands seigneurs de Rome ont de l'honneur et du devoir, c'est de ne pas quitter d'un pas ni d'un instant leur dame. Quelques-uns n'ayant pas pu s'asseoir se tenaient derrière la chaise de leurs belles, prêts à les servir au moindre signe. Les dames ne parlaient qu'à leurs cavaliers; les étrangers

erraient en vain autour de ce cercle, où personne n'avait rien à leur dire. Car les femmes ne savent pas en Italie ce que c'est que la coquetterie, ce que c'est en amour qu'un succès d'amour-propre ; elles n'ont envie de plaire qu'à celui qu'elles aiment ; il n'y a point de séduction d'esprit avant celle du cœur ou des yeux ; les commencemens les plus rapides sont suivis quelquefois par un sincère dévouement, et même une très-longue constance. L'infidélité est en Italie blâmée plus sévèrement dans un homme que dans une femme. Trois ou quatre hommes, sous des titres différens, suivent la même femme, qui les mène avec elle, sans se donner quelquefois même la peine de dire leur nom au maître de la maison qui les reçoit ; l'un est le préféré, l'autre celui qui aspire à l'être, un troisième s'appelle le souffrant *(il patito)*; celui-là est tout-à-fait dédaigné, mais on lui permet

cependant de faire le service d'adorateur; et tous ces rivaux vivent paisiblement ensemble. Les gens du peuple seuls ont encore conservé la coutume des coups de poignard. Il y a dans ce pays un bizarre mélange de simplicité et de corruption, de dissimulation et de vérité, de bonhomie et de vengeance, de faiblesse et de force, qui s'explique par une observation constante; c'est que les bonnes qualités viennent de ce qu'on n'y fait rien pour la vanité, et les mauvaises, de ce qu'on y fait beaucoup pour l'intérêt, soit que cet intérêt tienne à l'amour, à l'ambition ou à la fortune.

Les distinctions de rang font en général peu d'effet en Italie; ce n'est point par philosophie, mais par facilité de caractère et familiarité de mœurs, qu'on y est peu susceptible des préjugés aristocratiques; et comme la société ne s'y constitue juge de rien, elle admet tout.

Après le souper, chacun se mit au jeu, quelques femmes aux jeux de hasard, d'autres au whist le plus silencieux; et pas un mot n'était prononcé dans cette chambre naguères si bruyante. Les peuples du midi passent souvent de la plus grande agitation au plus profond repos; c'est encore un des contrastes de leur caractère, que la paresse, unie à l'activité la plus infatigable; ce sont en tout des hommes qu'il faut se garder de juger au premier coup-d'œil: car les qualités, comme les défauts les plus opposés, se trouvent en eux; si vous les voyez prudens dans tel instant, il se peut que, dans un autre, ils se montrent les plus audacieux des hommes; s'ils sont indolens, c'est peut-être qu'ils se reposent d'avoir agi, ou se préparent pour agir encore; enfin, ils ne perdent aucune force de l'ame dans la société, et toutes s'amassent en eux pour les circonstances décisives.

Dans cette assemblée de Rome, où se trouvaient Oswald et Corinne, il y avait des hommes qui perdaient des sommes énormes au jeu, sans qu'on pût l'apercevoir le moins du monde sur leur physionomie: ces mêmes hommes auraient eu l'expression la plus vive et les gestes les plus animés, s'ils avaient raconté quelques faits de peu d'importance. Mais quand les passions arrivent à un certain degré de violence, elles craignent les témoins, et se voilent presque toujours par le silence et l'immobilité.

Lord Nelvil avait conservé un ressentiment amer de la scène du bal; il croyait que les Italiens et leur manière animée d'exprimer l'enthousiasme, avaient détourné de lui, du moins pour un moment, l'intérêt de Corinne. Il en était très-malheureux; mais sa fierté lui conseillait de le cacher, ou de le témoigner seulement en montrant du dédain pour les suffrages qui

flattaient sa brillante amie. On lui proposa de jouer, il le refusa ; Corinne aussi ; et elle lui fit signe de venir s'asseoir à côté d'elle. Oswald était inquiet de compromettre Corinne, en passant ainsi la soirée seule avec elle en présence de tout le monde. --Soyez tranquille, lui dit-elle, personne ne s'occupera de nous ; c'est l'usage ici de ne faire en société que ce qui plaît ; il n'y a pas une convenance établie, pas un égard exigé, une politesse bienveillante suffit ; personne ne veut que l'on se gêne les uns pour les autres. Ce n'est sûrement pas un pays où la liberté subsiste telle que vous l'entendez en Angleterre ; mais on y jouit d'une parfaite indépendance sociale. — C'est-à-dire, reprit Oswald, qu'on n'y montre aucun respect pour les mœurs.—Au moins, interrompit Corinne, aucune hypocrisie. M. de La Rochefoucault a dit : *Le moindre des défauts d'une femme galante est de l'être.* En effet,

quels que soient les torts des femmes en Italie, elles n'ont pas recours au mensonge; et si le mariage n'y est pas assez respecté, c'est du consentement des deux époux.

—Ce n'est point la sincérité qui est la cause de ce genre de franchise, répondit Oswald, mais l'indifférence pour l'opinion publique. En arrivant ici, j'avais une lettre de recommandation pour une princesse; je la donnai à mon domestique de place pour la porter; il me dit: *Monsieur, dans ce moment cette lettre ne nous servirait à rien, car la princesse ne voit personne, elle est* INAMORATA; et cet état d'être INAMORATA se proclamait comme toute autre situation de la vie, et cette publicité n'est point excusée par une passion extraordinaire; plusieurs attachemens se succèdent ainsi, et sont également connus. Les femmes mettent si peu de mystère à cet égard, qu'elles avouent leurs liaisons avec moins d'em-

barras que nos femmes n'en auraient en parlant de leur époux. Aucun sentiment profond ni délicat ne se mêle, on le croit aisément, à cette mobilité sans pudeur. Aussi, dans cette nation où l'on ne pense qu'à l'amour, il n'y a pas un seul roman, parce que l'amour y est si rapide, si public, qu'il ne prête à aucun genre de développemens, et que, pour peindre véritablement les mœurs générales à cet égard, il faudrait commencer et finir dans la première page. Pardon, Corinne, s'écria lord Nelvil, en remarquant la peine qu'il lui faisait éprouver, vous êtes Italiennes, cette idée devrait me désarmer. Mais l'une des causes de votre grâce incomparable, c'est la réunion de tous les charmes qui caractérisent les différentes nations. Je ne sais dans quel pays vous avez été élevée; mais certainement vous n'avez pas passé toute votre vie en Italie: peut-être est-ce en Angleterre même.....Ah! Corinne, si cela était vrai, comment

auriez-vous pu quitter ce sanctuaire de la pudeur et de la délicatesse pour venir ici, où non-seulement la vertu, mais l'amour même est si mal connu? On le respire dans l'air; mais pénètre-t-il dans le cœur? Les poésies, dans lesquelles l'amour joue un si grand rôle, ont beaucoup de grâce, beaucoup d'imagination; elles sont ornées par des tableaux brillans dont les couleurs sont vives et voluptueuses. Mais où trouverez-vous ce sentiment mélancolique et tendre qui anime notre poésie? Que pourriez-vous comparer à la scène de Belvidera et de son époux, dans Otway; à Roméo, dans Shakespeare; enfin surtout aux admirables vers de Thomson, dans son chant du printemps, lorsqu'il peint avec des traits si nobles et si touchans le bonheur de l'amour dans le mariage. Y a-t-il un tel mariage en Italie? Et là où il n'y a pas de bonheur domestique, peut-il exister de l'amour? N'est-ce pas ce bonheur qui

est le but de la passion du cœur, comme la possession est celui de la passion des sens? Toutes les femmes jeunes et belles ne se ressemblent-elles pas, si les qualités de l'ame et de l'esprit ne fixent pas la préférence? et ces qualités, que font-elles désirer? le mariage, c'est-à-dire l'association de tous les sentimens et de toutes les pensées. L'amour illégitime, quand malheureusement il existe chez nous, est encore, si j'ose m'exprimer ainsi, un reflet du mariage. On y cherche ce bonheur intime qu'on n'a pu goûter chez soi, et l'infidélité même est plus morale en Angleterre, que le mariage en Italie.—

Ces paroles étaient dures, elles blessèrent profondément Corinne, et se levant aussitôt, les yeux remplis de larmes, elle sortit de la chambre et retourna subitement chez elle. Oswald fut au désespoir d'avoir offensé Corinne; mais il avait une sorte d'irritation de ses succès du bal qui s'était trahie par

les paroles qui venaient de lui échapper. Il la suivit chez elle, mais elle refusa de lui parler. Il y retourna le lendemain matin encore inutilement, sa porte était fermée. Ce refus prolongé de recevoir lord Nelvil n'était pas dans le caractère de Corinne, mais elle était douloureusement affligée de l'opinion qu'il avait témoignée sur les Italiennes, et cette opinion même lui faisait une loi de cacher à l'avenir, si elle le pouvait, le sentiment qui l'entraînait.

Oswald de son côté trouvait que Corinne ne se conduisait pas dans cette circonstance avec la simplicité qui lui était naturelle, et il se confirmait toujours plus dans le mécontentement que le bal lui avait causé, il excitait en lui cette disposition qui pouvait lutter contre le sentiment dont il redoutait l'empire. Ses principes étaient sévères, et le mystère qui enveloppait la vie passée de celle qu'il aimait lui causait une grande douleur. Les manières de Co-

rinne lui paraissaient pleines de charmes, mais quelquefois un peu trop animées par le désir universel de plaire. Il lui trouvait beaucoup de noblesse et de réserve dans ses discours et dans son maintien, mais trop d'indulgence dans les opinions. Enfin Oswald était un homme séduit, entraîné, mais conservant au-dedans de lui-même un opposant qui combattait ce qu'il éprouvait. Cette situation porte souvent à l'amertume. On est mécontent de soi-même et des autres. L'on souffre, et l'on a comme une sorte de besoin de souffrir encore davantage, ou du moins d'amener une explication violente qui fasse triompher complètement l'un des deux sentimens qui déchirent le cœur.

C'est dans cette disposition que lord Nelvil écrivit à Corinne. Sa lettre était amère et inconvenable : il le sentait, mais des mouvemens confus le portaient à l'envoyer : il était si malheureux par ses combats, qu'il voulait à

tout prix une circonstance quelconque qui pût les terminer.

Un bruit auquel il ne croyait pas, mais que le comte d'Erfeuil était venu lui raconter, contribua peut-être encore à rendre ses expressions plus âpres. On répandait dans Rome que Corinne épouserait le prince d'Amalfi. Oswald savait bien qu'elle ne l'aimait pas, et devait penser que le bal était la seule cause de cette nouvelle ; mais il se persuada qu'elle l'avait reçu chez elle le matin du jour où il n'avait pu lui-même être admis ; et trop fier pour exprimer un sentiment de jalousie, il satisfit son mécontentement secret en dénigrant la nation pour laquelle il voyait avec tant de peine la prédilection de Corinne.

CHAPITRE III.

Lettre d'Oswald à Corinne.

Ce 24 Janvier 1795.

" Vous refusez de me voir; vous êtes " offensée de notre conversation d'a- " vant hier; vous vous proposez sans " doute de ne plus admettre à l'avenir " chez vous que vos compatriotes: vous " voulez expier apparemment le tort " que vous avez eu de recevoir un " homme d'une autre nation. Cepen- " dant, loin de me repentir d'avoir parlé " avec sincérité sur les Italiennes, à " vous que dans mes chimères je vou- " lais considérer comme une Anglaise, " j'oserai dire avec bien plus de force " encore que vous ne trouverez ni bon- " heur, ni dignité, si vous voulez faire

“ choix d'un époux au milieu de la so-
“ ciété qui vous environne. Je ne con-
“ nais pas un homme parmi les Italiens
“ qui puisse vous mériter ; il n'en est
“ pas un qui vous honorât par son al-
“ liance, de quelque titre qu'il vous
“ revêtît. Les hommes en Italie, valent
“ beaucoup moins que les femmes ; car
“ ils ont les défauts des femmes, et les
“ leurs propres en sus. Me persua-
“ derez-vous qu'ils sont capables d'a-
“ mour, ces habitans du midi qui fuient
“ avec tant de soin la peine, et sont
“ si décidés au bonheur? N'avez-vous
“ pas vu, je le tiens de vous, le mois
“ dernier, au spectacle, un homme qui
“ avait perdu huit jours auparavant sa
“ femme, et une femme qu'il disait ai-
“ mer. On veut ici se débarrasser, le
“ plus tôt possible, et des morts, et de
“ l'idée de la mort. Les cérémonies des
“ funérailles sont accomplies par les
“ prêtres, comme les soins de l'amour
“ sont observés par les *cavaliers ser-*

" *vans.* Les rites et l'habitude ont tout
" prescrit d'avance, les regrets et l'en-
" thousiasme n'y sont pour rien. Enfin,
" et c'est là surtout ce qui détruit l'a-
" mour, les hommes n'inspirent aucun
" genre de respect aux femmes; elles
" ne leur savent aucun gré de leur sou-
" mission, parce qu'ils n'ont aucune
" fermeté de caractère, aucune occu-
" pation sérieuse dans la vie. Il faut,
" pour que la nature et l'ordre social se
" montrent dans toute leur beauté,
" que l'homme soit le protecteur et la
" femme protégée, mais que ce protec-
" teur adore la faiblesse qu'il défend,
" et respecte la divinité sans pouvoir,
" qui, comme ses dieux Pénates, porte
" bonheur à sa maison. Ici l'on dirait
" presque que les femmes sont le sul-
" tan et les hommes le sérail.

" Les hommes ont la douceur et la
" souplesse du caractère des femmes.
" Un proverbe italien dit: *Qui ne sait*
" *pas feindre ne sait pas vivre.* N'est-ce

« pas là un proverbe de femme? Et en « effet, dans un pays où il n'y a ni « carrière militaire, ni institution libre, « comment un homme pourrait-il se « former à la dignité et à la force? Aussi « tournent-ils tout leur esprit vers « l'habileté; ils jouent la vie comme « une partie d'échecs, dans laquelle le « succès est tout. Ce qu'il leur reste de « souvenirs de l'antiquité, c'est quelque « chose de gigantesque dans les expres- « sions et dans la magnificence exté- « rieure; mais à côté de cette grandeur « sans base, vous voyez souvent tout « ce qu'il y a de plus vulgaire dans les « goûts et de plus misérablement négli- « gé dans la vie domestique. Est-ce là, « Corinne, la nation que vous devez « préférer à toute autre? Est-ce elle, « dont les bruyans applaudissemens « vous sont si nécessaires, que toute « autre destinée vous paraîtrait silen- « cieuse à côté de ces *bravo* retentis- « sans? Qui pourrait se flatter de vous

" rendre heureuse en vous arrachant à
" ce tumulte? Vous êtes une personne
" inconcevable, profonde dans vos
" sentimens et légère dans vos goûts;
" indépendante par la fierté de votre
" ame, et cependant asservie par le
" besoin des distractions; capable
" d'aimer un seul, mais ayant besoin
" de tous. Vous êtes une magicienne
" qui inquiétez et rassurez alternative-
" ment; qui vous montrez sublime et
" disparaissez tout à coup de cette ré-
" gion où vous êtes seule, pour vous
" confondre dans la foule. Corinne,
" Corinne, on ne peut s'empêcher de
" vous redouter en vous aimant!"

OSWALD.

Corinne, en lisant cette lettre fut offensée des préjugés haineux qu'Oswald exprimait contre sa nation. Mais elle eut cependant le bonheur de deviner qu'il était irrité de la fête et de ce qu'elle s'était refusée à le recevoir

depuis la conversation du souper; cette réflexion adoucit un peu l'impression pénible que lui faisait sa lettre. Elle hésita quelque temps, ou du moins crut hésiter sur la conduite qu'elle devait tenir envers lui. Son sentiment l'entraînait à le revoir, mais il lui était extrêmement pénible qu'il pût s'imaginer qu'elle désirait de l'épouser, bien que leur fortune fût au moins égale et qu'elle pût, en révélant son nom, montrer qu'il n'était en rien inférieur à celui de lord Nelvil. Néanmoins, ce qu'il y avait de singulier et d'indépendant dans le genre de vie qu'elle avait adopté devait lui inspirer de l'éloignement pour le mariage; et sûrement elle en aurait repoussé l'idée, si son sentiment ne l'eût pas aveuglée sur toutes les peines qu'elle aurait à souffrir en épousant un Anglais et en renonçant à l'Italie.

On peut abdiquer la fierté dans tout ce qui tient au cœur, mais dès que les

convenances ou les intérêts du monde se présentent de quelque manière pour obstacle, dès qu'on peut supposer que la personne qu'on aime ferait un sacrifice quelconque en s'unissant à vous, il n'est plus possible de lui montrer à cet égard aucun abandon de sentiment. Corinne néanmoins, ne pouvant se résoudre à rompre avec Oswald, voulut se persuader qu'elle pourrait le voir désormais et lui cacher l'amour qu'elle ressentait pour lui ; c'est donc dans cette intention qu'elle se fit une loi dans sa lettre de répondre seulement à ses accusations injustes contre la nation italienne, et de raisonner avec lui sur ce sujet comme si c'était le seul qui l'intéressât. Peut-être la meilleure manière dont une femme d'un esprit supérieur peut reprendre sa froideur et sa dignité, c'est lorsqu'elle se retranche dans la pensée comme dans un asile.

Corinne, à lord Nelvil.

Ce 25 janvier 1795.

" Si votre lettre ne concernait que
" moi, Mylord, je n'essaierais point
" de me justifier : mon caractère est
" tellement facile à connaître, que celui
" qui ne me comprendrait pas de lui-
" même ne me comprendrait pas da-
" vantage par l'explication que je lui
" en donnerais. La réserve pleine de
" vertu des femmes anglaises, et l'art
" plein de grace des femmes françaises,
" servent souvent à cacher, croyez-
" moi, la moitié de ce qui se passe
" dans l'ame des unes et des autres :
" et ce qu'il vous plaît d'appeler en
" moi de la magie, c'est un naturel
" sans contrainte qui laisse voir quel-
" quefois des sentimens divers et des
" pensées opposées, sans travailler à
" les mettre d'accord ; car cet ac-
" cord, quand il existe, est presque
" toujours factice, et la plupart des

“ caractères vrais sont inconséquens :
“ mais ce n'est pas de moi dont je
“ veux vous parler, c'est de la nation
“ infortunée que vous attaquez si cruel-
“ lement. Serait-ce mon affection pour
“ mes amis qui vous inspirerait cette
“ malveillance amère ? vous me con-
“ naissez trop pour en être jaloux ; et
“ je n'ai point l'orgueil de croire qu'un
“ tel sentiment vous rendît injuste au
“ point où vous l'êtes. Vous dites sur
“ les Italiens ce que disent tous les
“ étrangers, ce qui doit frapper au
“ premier abord : mais il faut pénétrer
“ plus avant pour juger ce pays qui a
“ été si grand à diverses époques. D'où
“ vient donc que cette nation a été
“ sous les Romains la plus militaire de
“ toutes, la plus jalouse de sa liberté
“ dans les républiques du moyen âge,
“ et dans le seizième siècle la plus
“ illustre par les lettres, les sciences et
“ les arts ? N'a-t-elle pas poursuivi la
“ gloire sous toutes les formes ? Et si

" maintenant elle n'en a plus, pourquoi
" n'en accuseriez-vous pas sa situation
" politique, puisque dans d'autres cir-
" constances elle s'est montrée si diffé-
" rente de ce qu'elle est maintenant ?

" Je ne sais si je m'abuse, mais les
" torts des Italiens ne font que m'ins-
" pirer un sentiment de pitié pour leur
" sort. Les étrangers de tout temps ont
" conquis, déchiré ce beau pays, l'ob-
" jet de leur ambition perpétuelle ; et
" les étrangers reprochent avec amer-
" tume à cette nation les torts des na-
" tions vaincues et déchirées ! L'Eu-
" rope a reçu des Italiens les arts et
" les sciences, et maintenant qu'elle
" a tourné contre eux leurs propres
" présens, elle leur conteste souvent
" encore la dernière gloire qui soit per-
" mise aux nations sans force militaire
" et sans liberté politique, la gloire des
" sciences et des arts.

" Il est si vrai que les gouverne-
" mens font le caractère des nations,

" que, dans cette même Italie, vous
" voyez des différences de mœurs re-
" marquables entre les divers états qui
" la composent. Les Piémontais, qui
" formaient un petit corps de nation,
" ont l'esprit plus militaire que le reste
" de l'Italie ; les Florentins, qui ont
" possédé ou la liberté, ou des princes
" d'un caractère libéral, sont éclairés
" et doux; les Vénitiens et les Génois
" se montrent capables d'idées politi-
" ques, parce qu'il y a chez eux une
" aristocratie républicaine; les Milanais
" sont plus sincères, parce que les na-
" tions du nord y ont apporté depuis
" long-temps ce caractère ; les Napoli-
" tains pourraient aisément devenir
" belliqueux, parce qu'ils ont été réu-
" nis, depuis plusieurs siècles, sous
" un gouvernement très - imparfait,
" mais enfin sous un gouvernement
" à eux. La noblesse romaine, n'ayant
" rien à faire ni militairement, ni po-
" litiquement, doit être ignorante et

" paresseuse ; mais l'esprit des ecclé- " siastiques, qui ont une carrière et " une occupation, est beaucoup plus " développé que celui des nobles ; et " comme le gouvernement papal n'ad- " met aucune distinction de naissance, " et qu'il est au contraire purement " électif dans l'ordre du clergé, il en " résulte une sorte de libéralité, non " dans les idées, mais dans les habi- " tudes, qui fait de Rome le séjour " le plus agréable pour tous ceux qui " n'ont plus ni l'ambition, ni la possi- " bilité de jouer un rôle dans le monde.

" Les peuples du midi sont plus " aisément modifiés par leurs insti- " tutions que les peuples du nord ; ils " ont une indolence qui devient bien- " tôt de la résignation ; et la nature " leur offre tant de jouissances, qu'ils " se consolent facilement de celles que " la société leur refuse. Il y a sûre- " ment beaucoup de corruption en " Italie, et cependant la civilisation y

" est beaucoup moins raffinée que dans
" d'autres pays. On pourrait presque
" trouver quelque chose de sauvage à
" ce peuple, malgré la finesse de son
" esprit : cette finesse ressemble à celle
" du chasseur dans l'art de surprendre
" sa proie. Les peuples indolens sont
" facilement rusés ; ils ont une habi-
" tude de douceur qui leur sert à dis-
" simuler, quand il le faut, même
" leur colère ; c'est toujours avec ses
" manières accoutumées qu'on par-
" vient à cacher une situation acci-
" dentelle.

" Les Italiens ont de la sincérité,
" de la fidélité dans les relations pri-
" vées. L'intérêt, l'ambition, exercent
" un grand empire sur eux, mais non
" l'orgueil ou la vanité : les distinctions
" de rang y font très-peu d'impression ;
" il n'y a point de société, point de
" salon, point de mode, point de pe-
" tits moyens journaliers de faire effet
" en détail. Ces sources habituelles de

" dissimulation et d'envie n'existent
" point chez eux ; quand ils trompent
" leurs ennemis et leurs concurrens,
" c'est parce qu'ils se considèrent avec
" eux comme en état de guerre ; mais
" en paix, ils ont du naturel et de la
" vérité. C'est même cette vérité qui
" est cause du scandale dont vous
" vous plaignez ; les femmes entendant
" parler d'amour sans cesse, vivant au
" au milieu des séductions et des exem-
" ples de l'amour, ne cachent pas leurs
" sentimens, et portent pour ainsi dire
" une sorte d'innocence dans la galan-
" terie même ; elles ne se doutent pas
" non plus du ridicule, surtout de
" celui que la société peut donner. Les
" unes sont d'une ignorance telle,
" qu'elles ne savent pas écrire, et l'a-
" vouent publiquement ; elles font ré-
" pondre à un billet du matin par leur
" procureur (*il paglietto*), sur du
" papier à grand format, et en style
" de requête. Mais en revanche, parmi

" celles qui sont instruites, vous en
" verrez qui sont professeurs dans les
" académies, et donnent des leçons
" publiquement en écharpe noire; et
" si vous vous avisiez de rire de cela,
" l'on vous répondrait: *Y a-t-il du mal*
" *à savoir le grec? y a-t-il du mal à*
" *gagner sa vie par son travail? pour-*
" *quoi riez-vous donc d'une chose aussi*
" *simple?*

" Enfin, Mylord, aborderai-je un
" sujet plus délicat? chercherai-je à
" démêler pourquoi les hommes mon-
" trent souvent peu d'esprit militaire?
" Ils exposent leur vie pour l'amour
" et la haine avec une grande facilité;
" et les coups de poignard donnés et
" reçus pour cette cause n'étonnent ni
" n'intimident personne; ils ne crai-
" gnent point la mort, quand les pas-
" sions naturelles commandent de la
" braver; mais souvent, il faut l'a-
" vouer, ils aiment mieux la vie que
" des intérêts politiques, qui ne les

« touchent guère, parce qu'ils n'ont « point de patrie. Souvent aussi l'hon- « neur chevaleresque a peu d'empire « au milieu d'une nation où l'opinion « et la société qui la forme n'existent « pas; il est assez simple que, dans « une telle désorganisation de tous les « pouvoirs publics, les femmes pren- « nent beaucoup d'ascendant sur les « hommes, et peut-être en ont-elles « trop pour les respecter et les admirer. « Néanmoins leur conduite envers elles « est pleine de délicatesse et de dé- « vouement. Les vertus domestiques « font en Angleterre la gloire et le bon- « heur des femmes; mais s'il y a des « pays où l'amour subsiste hors des « liens sacrés du mariage, parmi ces « pays, celui de tous où le bonheur « des femmes est le plus ménagé, c'est « l'Italie. Les hommes s'y sont fait une « morale pour des rapports hors de la « morale, mais du moins ont-ils été « justes et généreux dans le partage

" des devoirs ; ils se sont considérés
" eux-mêmes comme plus coupables
" que les femmes, quand ils brisaient
" les liens de l'amour, parce que les
" femmes avaient fait plus de sacri-
" fices, et perdaient davantage ; ils ont
" pensé que, devant le tribunal du
" cœur, les plus criminels sont ceux
" qui font le plus de mal : quand les
" hommes ont tort, c'est par dureté ;
" quand les femmes ont tort, c'est par
" faiblesse. La société, qui est à la fois
" rigoureuse et corrompue, c'est-à-dire
" impitoyable pour les fautes, quand
" elles entraînent des malheurs, doit
" être plus sévère pour les femmes ;
" mais, dans un pays où il n'y pas de
" société, la bonté naturelle a plus
" d'influence.

" Les idées de considération et de
" dignité sont beaucoup moins puis-
" santes, et même beaucoup moins
" connues, j'en conviens, en Italie,
" que partout ailleurs. L'absence de

" société et d'opinion publique en est
" la cause: mais, malgré tout ce qu'on
" a dit de la perfidie des Italiens, je
" soutiens que c'est un des pays du
" monde où il y a le plus de bonhomie.
" Cette bonhomie est telle dans tout
" ce qui tient à la vanité, que bien que
" ce pays soit celui dont les étrangers
" aient dit le plus de mal, il n'en est
" point où ils rencontrent un accueil
" aussi bienveillant. On reproche aux
" Italiens trop de penchant à la flat-
" terie; mais il faut aussi convenir que
" la plupart du temps, ce n'est point
" par calcul, mais seulement par désir
" de plaire qu'ils prodiguent leurs
" douces expressions, inspirées par une
" obligeance véritable; ces expressions
" ne sont point démenties par la con-
" duite habituelle de la vie. Toutefois
" seraient-ils fidèles à l'amitié dans des
" circonstances extraordinaires, s'il
" fallait braver pour elle les périls et
" l'adversité? Le petit nombre, j'en

" conviens, le très-petit nombre en
" serait capable ; mais ce n'est pas à
" l'Italie seulement que cette obser-
" vation peut s'appliquer.

" Les Italiens ont une paresse orien-
" tale dans l'habitude de la vie ; mais il
" n'y a point d'hommes plus persévé-
" rans ni plus actifs, quand une fois
" leurs passions sont excitées. Ces mê-
" mes femmes aussi que vous voyez
" indolentes comme les Odalisques du
" serail sont capables tout à coup des
" actions les plus dévouées. Il y a des
" mystères dans le caractère et l'ima-
" gination des Italiens, et vous y ren-
" contrez tour à tour des traits inat-
" tendus de générosité et d'amitié, ou
" des preuves sombres et redoutables
" de haine et de vengeance. Il n'y a
" ici d'émulation pour rien : la vie n'y
" est plus qu'un sommeil rêveur sous
" un beau ciel ; mais donnez à ces hom-
" mes un but, et vous les verrez en
" six mois tout apprendre et tout con-

« cevoir. Il en est de même des fem-
« mes; pourquoi s'instruiraient-elles,
« puisque la plupart des hommes ne
« les entendraient pas? Elles isoleraient
« leur cœur en cultivant leur esprit;
« mais ces mêmes femmes devien-
« draient bien vite dignes d'un hom-
« me supérieur, si cet homme supérieur
« était l'objet de leur tendresse. Tout
« dort ici; mais dans un pays où les
« grands intérêts sont assoupis, le re-
« pos et l'insouciance sont plus nobles
« qu'une vaine agitation pour les pe-
« tites choses.

« Les lettres elles-mêmes languis-
« sent là où les pensées ne se renouvel-
« lent point par l'action forte et variée
« de la vie. Mais dans quel pays cepen-
« dant a-t-on jamais témoigné plus
« qu'en Italie de l'admiration pour la
« littérature et les beaux-arts? L'his-
« toire nous apprend que les papes, les
« princes et les peuples ont rendu dans
« tous les temps aux peintres, aux

" poëtes, aux écrivains distingués, les
" hommages les plus éclatans (16. Cet
" enthousiasme pour le talent est, je
" l'avouerai, Mylord, un des premiers
" motifs qui m'attachent à ce pays.
" On n'y trouve point l'imagination
" blasée, l'esprit décourageant, ni la
" médiocrité despotique, qui savent si
" bien ailleurs tourmenter ou étouffer
" le génie naturel. Une idée, un sen-
" timent, une expression heureuse
" prennent feu pour ainsi dire parmi
" les auditeurs. Le talent, par cela
" même qu'il tient ici le premier rang,
" excite beaucoup d'envie; Pergolèse
" a été assassiné pour son *Stabat*; Gior-
" gione s'armait d'une cuirasse quand il
" était obligé de peindre dans un lieu
" public; mais la jalousie violente
" qu'inspire le talent parmi nous est
" celle que fait naître ailleurs la puis-
" sance; cette jalousie ne dégrade point
" son objet, cette jalousie peut haïr,
" proscrire, tuer; et néanmoins tou-
" jours mêlée au fanatisme de l'admira-

" tion, elle excite encore le génie tout
" en le persécutant. Enfin, quand on
" voit tant de vie dans un cercle si
" resserré, au milieu de tant d'obsta-
" cles et d'asservissemens de tout genre,
" on ne peut s'empêcher, ce me sem-
" ble, de prendre un vif intérêt à ce
" peuple qui respire avec avidité le
" peu d'air que l'imagination fait péné-
" trer à travers les bornes qui le ren-
" ferment.

" Ces bornes sont telles, je ne le
" nierai point, que les hommes main-
" tenant acquièrent rarement en Italie
" cette dignité, cette fierté qui distin-
" gue les nations libres et militaires.
" J'avouerai même, si vous le voulez,
" Mylord, que le caractère de ces na-
" tions pourrait inspirer aux femmes
" plus d'enthousiasme et d'amour. Mais
" ne serait il pas possible aussi qu'un
" homme intrépide, noble et sévère
" réunît toutes les qualités qui font ai-
" mer, sans posséder celles qui pro-
" mettent le bonheur"? CORINNE.

CHAPITRE IV.

La lettre de Corinne fit repentir une seconde fois Oswald d'avoir pu songer à se détacher d'elle. La dignité spirituelle et la douceur imposante avec laquelle elle repoussait les paroles dures qu'il s'était permises le touchèrent et le pénétrèrent d'admiration. Une supériorité si grande, si simple, si vraie, lui parut au-dessus de toutes les règles ordinaires. Il sentait bien toujours que Corinne n'était pas la femme faible, timide, doutant de tout, hors de ses devoirs et de ses sentimens, qu'il avait choisie dans son imagination pour la compagne de sa vie; et le souvenir de Lucile, telle qu'il l'avait vue à l'âge de douze ans, s'accordait mieux avec cette idée: mais pouvait-on rien comparer

à Corinne! Les lois, les règles communes pouvaient-elles s'appliquer à une personne qui réunissait en elle tant de qualités diverses dont le génie et la sensibilité étaient le lien? Corinne était un miracle de la nature, et ce miracle ne se faisait-il pas en faveur d'Oswald, quand il pouvait se flatter d'intéresser une telle femme. Mais quel était son nom, quelle était sa destinée? Quels seraient ses projets s'il lui déclarait l'intention de s'unir à elle? Tout était encore dans l'obscurité, et quoique l'enthousiasme qu'Oswald ressentait pour Corinne lui persuadât qu'il était décidé à l'épouser, souvent aussi l'idée que la vie de Corinne n'avait pas été tout-à-fait irréprochable, et qu'un tel mariage aurait été sûrement condamné par son père, bouleversait de nouveau toute son ame et le jetait dans l'anxiété la plus pénible.

Il n'était pas aussi abattu par la douleur que dans le temps où il ne

connaissait pas Corinne; mais il ne sentait plus cette sorte de calme qui peut exister même au milieu du repentir, lorsque la vie entière est consacrée à l'expiation d'une grande faute. Il ne craignait pas autrefois de s'abandonner à ses souvenirs, qu'elle que fût leur amertume; maintenant il redoutait les rêveries longues et profondes qui lui auraient révélé ce qui se passait au fond de son ame. Il se préparait cependant à se rendre chez Corinne pour la remercier de sa lettre et pour obtenir le pardon de celle qu'il avait écrite, lorsqu'il vit entrer dans sa chambre M. Edgermond, un parent de la jeune Lucile.

C'était un brave gentilhomme anglais qui avait presque toujours vécu dans la principauté de Galles où il possédait une terre; il avait les principes et les préjugés qui servent à maintenir en tout pays les choses comme elles sont; et c'est un bien quand ces

choses sont aussi bonnes que la raison humaine le permet: alors les hommes tels que M. Edgermond, c'est-à-dire les partisans de l'ordre établi, quoique fortement et même opiniâtrement attachés à leurs habitudes et à leur manière de voir, doivent être considérés comme des esprits éclairés et raisonnables.

Lord Nelvil tressaillit en entendant annoncer chez lui M. Edgermond, il lui sembla que tous ses souvenirs se représentaient à la fois; mais bientôt il lui vint dans l'esprit que lady Edgermond, la mère de Lucile, avait envoyé son parent pour lui faire des reproches, et qu'elle voulait ainsi gêner son indépendance. Cette pensée lui rendit toute sa fermeté, et il reçut M. Edgermond avec une froideur extrême. Il avait d'autant plus tort en l'accueillant ainsi, que M. Edgermond n'avait pas le moindre projet qui pût concerner lord Nelvil. Il traversait l'Italie pour sa santé, en faisant beaucoup d'exercice, en

chassant, en buvant à la santé du roi George et de la vieille Angleterre ; c'était le plus honnête homme du monde, et même il avait beaucoup plus d'esprit et d'instruction que ses habitudes ne devaient le faire croire. Il était Anglais avant tout, non-seulement comme il devait l'être, mais aussi comme on aurait pu souhaiter qu'il ne le fût pas ; suivant dans tous les pays les coutumes du sien, ne vivant qu'avec les Anglais, et ne s'entretenant jamais avec les étrangers, non par dédain, mais par une sorte de répugnance à parler les langues étrangères, et de timidité même à l'âge de cinquante ans, qui lui rendait très-difficile de faire de nouvelles connaissances.

—Je suis charmé de vous voir, dit-il à lord Nelvil, je vais à Naples dans quinze jours, vous y trouverai-je? Je le voudrais, car j'ai peu de temps à rester en Italie, parce que mon régiment doit bientôt s'embarquer. —

Votre régiment, répéta lord Nelvil, et il rougit, comme s'il avait oublié qu'il avait un congé d'une année, son régiment ne devant pas être employé avant cette époque ; mais il rougit en pensant que Corinne pourrait peut-être lui faire oublier même son devoir.—Votre régiment, à vous, continua M. Edgermond, ne sera pas mis en activité de sitôt, ainsi rétablissez votre santé ici sans inquiétude ; j'ai vu avant de partir ma jeune cousine à laquelle vous vous intéressez ; elle est plus charmante que jamais ; et dans un an, quand vous reviendrez, je ne doute pas qu'elle ne soit la plus belle femme de l'Angleterre. —Lord Nelvil se tut, et M. Edgermond garda le silence aussi de son côté. Ils se dirent encore quelques mots d'une manière assez laconique quoique bienveillante, et M. Edgermond allait sortir, lorsqu'il revint sur ses pas, et dit : —A propos, Mylord, vous pouvez me faire un plaisir : on m'a dit que vous

connaissiez la célèbre Corinne, et bien que je n'aime pas en général les nouvelles connaissances, je suis tout-à-fait curieux de celle-là.—Je demanderai à Corinne la permission de vous mener chez elle, puisque vous le désirez, répondit Oswald.—Faites, je vous prie, reprit M. Edgermond, que je la voie un jour où elle improvisera, chantera ou dansera en notre présence.—Corinne, dit lord Nelvil, ne montre point ainsi ses talens aux étrangers, c'est une femme votre égale et la mienne sous tous les rapports. — Pardon de ma méprise, reprit M. Edgermond; comme on ne lui connaît pas d'autre nom que Corinne, et qu'à vingt-six ans elle vit toute seule sans aucune personne de sa famille, je croyais qu'elle existait par ses talens, et saisissait volontiers l'occasion de les faire connaître.—Sa fortune, répondit vivement lord Nelvil, est tout-à-fait indépendante et son ame encore plus.—M. Edgermond finit à

l'instant de parler sur Corinne, et se repentit de l'avoir nommée quand il vit que ce sujet intéressait Oswald. Les Anglais sont les hommes du monde qui ont le plus de discrétion et de ménagement dans tout ce qui tient aux affections véritables.

M. Edgermond s'en alla. Lord Nelvil resté seul ne put s'empêcher de s'écrier dans son émotion :—Il faut que j'épouse Corinne, il faut que je sois son protecteur, afin que personne désormais ne puisse la méconnaître. Je lui donnerai le peu que je puis donner, un rang, un nom, tandis qu'elle me comblera de toutes les félicités qu'elle seule peut accorder sur la terre.—Ce fut dans cette disposition qu'il se hâta d'aller chez Corinne, et jamais il n'y entra avec un plus doux sentiment d'espérance et d'amour; mais par un mouvement naturel de timidité, il commença la conversation, pour se rassurer lui-même, par des paroles insignifiantes, et de ce

nombre fut la demande d'amener M. Edgermond chez elle. A ce nom, Corinne se troubla visiblement, et refusa d'une voix émue ce que désirait Oswald. Il en fut singulièrement étonné, et lui dit : —Je pensais que dans une maison où vous recevez tant de monde le titre de mon ami ne serait pas un motif d'exclusion.—Ne vous offensez pas, Mylord. reprit Corinne, croyez-moi, il faut que j'aie des raisons bien puissantes pour ne pas consentir à ce que vous désirez. —Et ces raisons, me les direz-vous ? reprit Oswald. — Impossible, s'écria Corinne, impossible !—Ainsi donc, dit Oswald......et la violence de son émotion lui coupant la parole, il voulut sortir : Corinne alors, tout en pleurs, lui dit en anglais :—Au nom de Dieu, si vous ne voulez pas briser mon cœur, ne partez pas.—

Ces paroles, cet accent remuèrent profondément l'ame d'Oswald, et il se rassit à quelque distance de Corinne,

la tête appuyée contre un vase d'albâtre qui éclairait sa chambre; puis tout à coup il lui dit:—Cruelle femme, vous voyez que je vous aime, vous voyez que vingt fois par jour je suis prêt à vous offrir et ma main et ma vie, et vous ne voulez pas m'apprendre qui vous êtes! Dites-le moi, Corinne, dites-le moi, répétait-il en lui tendant la main avec la plus touchante expression de sensibilité. — Oswald, s'écria Corinne, Oswald, vous ne savez pas le mal que vous me faites. Si j'étais assez insensée pour vous tout dire, si je l'étais, vous ne m'aimeriez plus.—Grand dieu, reprit-il, qu'avez-vous donc à révéler ?—Rien qui me rende indigne de vous; mais des hasards, mais des différences entre nos goûts, nos opinions, qui jadis ont existé, qui n'existeraient plus. N'exigez pas de moi que je me fasse connaître à vous, un jour peut-être, un jour si vous m'aimez assez, si... Ah! je ne sais ce que je dis, continua

Corinne, vous saurez tout, mais ne m'abandonnez pas avant de m'entendre. Promettez-le-moi au nom de votre père qui réside dans le ciel.—Ne prononcez pas ce nom, s'écria lord Nelvil, savez-vous s'il nous réunit ou s'il nous sépare ! Croyez-vous qu'il consentît à notre union ? Si vous le croyez, attestez-le-moi, je ne serai plus troublé, déchiré. Une fois je vous dirai quelle a été ma triste vie, mais à présent voyez dans quel état je suis, dans quel état vous me mettez.—Et en effet son front était couvert d'une froide sueur, son visage était pâle et ses lèvres tremblaient en articulant à peine ces dernières paroles. Corinne s'assit à côté de lui, et tenant ses mains dans les siennes le rappela doucement à lui-même. — Mon cher Oswald, lui dit-elle, demandez à M. Edgermond s'il n'a jamais été dans le Northumberland, ou du moins si ce n'est que depuis cinq ans qu'il y a été : dans ce cas seulement vous pouvez l'a-

mener ici.—Oswald regarda fixement Corinne à ces mots; elle baissa les yeux et se tut. Lord Nelvil lui répondit :— Je ferai ce que vous m'ordonnez, et il partit.

Rentré chez lui, il s'épuisait en conjectures sur les secrets de Corinne, il lui paraissait évident qu'elle avait passé beaucoup de temps en Angleterre, et que son nom et sa famille devaient y être connus. Mais quel motif les lui faisait cacher, et pourquoi avait-elle quitté l'Angleterre si elle y avait été établie? Ces diverses questions agitaient extrêmement le cœur d'Oswald, il était convaincu que rien de mal ne pouvait être découvert dans la vie de Corinne; mais il craignait une combinaison de circonstances qui pût la rendre coupable aux yeux des autres, et ce qu'il redoutait le plus pour elle, c'était la désapprobation de l'Angleterre. Il se sentait fort contre celle de tout autre pays; mais le souvenir de son père était

si intimement uni dans sa pensée avec sa patrie, que ces deux sentimens s'accroissaient l'un par l'autre. Oswald sut de M. Edgermond qu'il avait été pour la première fois dans le Northumberland l'année dernière, et lui promit de le conduire le soir même chez Corinne. Il arriva le premier pour la prévenir des idées que M. Edgermond avait conçues sur elle, et la pria de lui faire sentir par des manières froides et réservées combien il s'était trompé.

—Si vous le permettez, reprit Corinne, je serai avec lui comme avec tout le monde; s'il désire de m'entendre, j'improviserai pour lui; enfin je me montrerai telle que je suis, et je crois cependant qu'il apercevra tout aussi bien la dignité de l'ame à travers une conduite simple, que si je me donnais un air contraint qui serait affecté. — Oui, Corinne, répondit Oswald, oui, vous avez raison. Ah! qu'il aurait tort celui qui voudrait altérer en rien

votre admirable naturel !—M. Edgermond arriva dans ce moment avec le reste de la société. Au commencement de la soirée lord Nelvil se plaçait à côté de Corinne, et, avec un intérêt qui tenait à la fois de l'amant et du protecteur, il disait tout ce qui pouvait la faire valoir; il lui témoignait un respect qui avait encore plus pour but de commander les égards des autres, que de se satisfaire lui-même; mais il sentit bientôt avec joie l'inutilité de toutes ses inquiétudes. Corinne captiva tout-à-fait M. Edgermond; elle le captiva non-seulement par son esprit et ses charmes, mais en lui inspirant le sentiment d'estime que les caractères vrais obtiennent toujours des caractères honnêtes; et lorsqu'il osa lui demander de se faire entendre sur un sujet de son choix, il aspirait à cette grâce avec autant de respect que d'empressement. Elle y consentit sans se faire prier un instant, et sut prouver ainsi que cette faveur avait un prix indépen-

dant de la difficulté de l'obtenir. Mais elle avait un si vif désir de plaire à un compatriote d'Oswald, à un homme qui par la considération qu'il méritait pouvait influer sur son opinion en lui parlant d'elle, que ce sentiment la remplit tout à coup d'une timidité qui lui était nouvelle; elle voulut commencer, et elle sentit que l'émotion lui coupait la parole. Oswald souffrait de ce qu'elle ne se montrait pas dans toute sa supériorité à un Anglais. Il baissait les yeux et son embarras était si visible, que Corinne, uniquement occupée de l'effet qu'elle produisait sur lui, perdait toujours plus la présence d'esprit nécessaire pour le talent d'improviser. Enfin sentant qu'elle hésitait, que les paroles lui venaient par la mémoire et non par le sentiment, et qu'elle ne peignait ainsi ni ce qu'elle pensait, ni ce qu'elle éprouvait réellement, elle s'arrêta tout à coup, et dit à M. Edgermond :—Pardonnez-moi si la timidité m'ôte aujour-

d'hui mon talent, c'est la première fois, mes amis le savent, que je me suis trouvée ainsi tout-à-fait au-dessous de moi-même, mais ce ne sera peut-être pas la dernière, ajouta-t-elle en soupirant.

Oswald fut profondément ému par la touchante faiblesse de Corinne. Jusqu'alors il avait toujours vu l'imagination et le génie triompher de ses affections, et relever son ame dans les momens où elle était le plus abattue; cette fois, le sentiment avait subjugué tout-à-fait son esprit; et néanmoins Oswald s'était tellement identifié dans cette occasion avec la gloire de Corinne, qu'il avait souffert de son trouble, au lieu d'en jouir. Mais comme il était certain qu'elle brillerait un autre jour avec l'éclat qui lui était naturel, il se livra sans regret à la douceur des observations qu'il venait de faire, et l'image de son amie régna plus que jamais dans son cœur.

LIVRE VII.

LA LITTÉRATURE ITALIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Lord Nelvil désirait vivement que M. Edgermond jouît de l'entretien de Corinne, qui valait bien ses vers improvisés. Le jour suivant, la même société se rassembla chez elle ; et, pour l'engager à parler, il amena la conversation sur la littérature italienne, et provoqua sa vivacité naturelle, en affirmant que l'Angleterre possédait un plus grand nombre de vrais poëtes et de poëtes supérieurs, par l'énergie et la sensibilité, à tous ceux dont l'Italie pouvait se vanter.

—D'abord, répondit Corinne, les étrangers ne connaissent, pour la plupart, que nos poëtes du premier rang,

Le Dante, Pétrarque, l'Arioste, Guarini, Le Tasse et Métastase, tandis que nous en avons plusieurs autres, tels que Chiabrera, Guidi, Filicaja, Parini, etc., sans compter Sannazar, Politien, etc. qui ont écrit en latin avec génie; et tous réunissent dans leurs vers le coloris à l'harmonie, tous savent, avec plus ou moins de talent, faire entrer les merveilles des beaux arts et de la nature dans les tableaux représentés par la parole. Sans doute il n'y a pas dans nos poëtes cette mélancolie profonde, cette connaissance du cœur humain qui caractérise les vôtres; mais ce genre de supériorité n'appartient-il pas plutôt aux écrivains philosophes qu'aux poëtes? La mélodie brillante de l'italien convient mieux à l'éclat des objets extérieurs qu'à la méditation. Notre langue serait plus propre à peindre la fureur que la tristesse, parce que les sentimens réfléchis exigent des expressions plus métaphy-

siques, tandis que le désir de la vengeance anime l'imagination, et tourne la douleur en dehors. Cesarotti a fait la meilleure et la plus élégante traduction d'Ossian qu'il y ait ; mais il semble, en la lisant, que les mots ont en eux-mêmes un air de fête qui contraste avec les idées sombres qu'ils rappellent. On se laisse charmer par nos douces paroles, de *ruisseau limpide*, de *campagne riante*, d'*ombrage frais*, comme par le murmure des eaux et la variété des couleurs ; qu'exigez-vous de plus de la poésie ? pourquoi demander au rossignol ce que signifie son chant ? il ne peut l'expliquer qu'en recommençant à chanter ; on ne peut le comprendre qu'en se laissant aller à l'impression qu'il produit. La mesure des vers, les rimes harmonieuses, ces terminaisons rapides, composées de deux syllabes brèves, dont les sons glissent en effet, comme l'indique leur nom (*Sdruccioli*), imitent quelquefois les pas légers de la

danse; quelquefois des tons plus graves rappellent le bruit de l'orage ou l'éclat des armes; enfin notre poésie est une merveille de l'imagination, il ne faut y chercher que ses plaisirs sous toutes les formes.

—Sans doute, reprit lord Nelvil, vous expliquez, aussi bien qu'il est possible, et les beautés et les défauts de votre poésie; mais quand ces défauts, sans les beautés, se trouvent dans la prose, comment les défendrez-vous? Ce qui n'est que du vague dans la poésie devient du vide dans la prose; et cette foule d'idées communes, que vos poëtes savent embellir par leur mélodie et leurs images, reparaît à froid dans la prose avec une vivacité fatigante. La plupart de vos écrivains en prose, aujourd'hui, ont un langage si déclamatoire, si diffus, si abondant en superlatifs, qu'on dirait qu'ils écrivent tous de commande, avec des phrases reçues, et pour une nature de convention; ils

semblent ne pas se douter qu'écrire c'est exprimer son caractère et sa pensée. Le style littéraire est pour eux un tissu artificiel, une mosaïque rapportée, je ne sais quoi d'étranger enfin à leur ame, qui se fait avec la plume, comme un ouvrage mécanique avec les doigts ; ils possèdent au plus haut degré le secret de développer, de commenter, d'enfler une idée, de faire mousser un sentiment, si l'on peut parler ainsi, tellement qu'on serait tenté de dire à ces écrivains, comme cette femme africaine à une dame française qui portait un grand panier sous une longue robe : *Madame, tout cela est-il vous-même ?* En effet, où est l'être réel, dans toute cette pompe de mots, qu'une expression vraie ferait disparaître comme un vain prestige ?

— Vous oubliez, interrompit vivement Corinne, d'abord Machiavel et Bocace, puis Gravina, Filangieri, et de nos jours encore Cesarotti, Verri, Bettinelli, et tant d'autres enfin qui savent

écrire et penser (17. Mais je conviens avec vous que depuis les derniers siècles, des circonstances malheureuses ayant privé l'Italie de son indépendance, on y a perdu tout intérêt pour la vérité, et souvent même la possibilité de la dire. Il en est résulté l'habitude de se complaire dans les mots sans oser approcher des idées. Comme l'on était certain de ne pouvoir obtenir par ses écrits aucune influence sur les choses, on n'écrivait que pour montrer de l'esprit, ce qui est le plus sûr moyen de finir bientôt par n'avoir pas même de l'esprit; car c'est en dirigeant ses efforts vers un objet noblement utile qu'on rencontre le plus d'idées. Quand les écrivains en prose ne peuvent influer en aucun genre sur le bonheur d'une nation, quand on n'écrit que pour briller, enfin quand c'est la route qui est le but, on se replie en mille détours, mais l'on n'avance pas. Les Italiens, il est vrai, craignent les pensées nouvelles,

mais c'est par paresse qu'ils les redoutent, et non par servilité littéraire. Leur caractère, leur gaieté, leur imagination ont beaucoup d'originalité, et cependant comme ils ne se donnent plus la peine de réfléchir, leurs idées générales sont communes; leur éloquence même, si vive quand ils parlent, n'a point de naturel quand ils écrivent; on dirait qu'ils se refroidissent en travaillant; d'ailleurs les peuples du midi sont gênés par la prose, et ne peignent leurs véritables sentimens qu'en vers. Il n'en est pas de même dans la littérature française, dit Corinne, en s'adressant au comte d'Erfeuil, vos prosateurs sont souvent plus éloquens, et même plus poétiques que vos poëtes.—Il est vrai, répondit le comte d'Erfeuil, que nous avons en ce genre les véritables autorités classiques; Bossuet, La Bruyère, Montesquieu, Buffon, ne peuvent être surpassés; surtout les deux premiers, qui appartiennent à ce siècle de Louis XIV, qu'on ne saurait trop louer, et

dont il faut imiter, autant qu'on le peut, les parfaits modèles. C'est un conseil que les étrangers doivent s'empresser de suivre aussi bien que nous.—J'ai de la peine à croire, répondit Corinne, qu'il fût désirable pour le monde entier de perdre toute couleur nationale, toute originalité de sentimens et d'esprit, et j'oserai vous dire, M. le comte, que, dans votre pays même, cette orthodoxie littéraire, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'oppose à toute innovation heureuse, doit rendre à la longue votre littérature très-stérile. Le génie est essentiellement créateur, il porte le caractère de l'individu qui le possède. La nature, qui n'a pas voulu que deux feuilles se ressemblassent, a mis encore plus de diversité dans les ames, et l'imitation est une espèce de mort, puisqu'elle dépouille chacun de son existence naturelle.—

Ne voudriez-vous pas, belle étrangère, reprit le comte d'Erfeuil, que nous admissions chez nous la barbarie

tudesque, les nuits d'Young des Anglais, les *Concetti* des Italiens et des Espagnols. Que deviendraient le goût, l'élégance du style français après un tel mélange ? — Le prince Castel-Forte, qui n'avait point encore parlé, dit :— Il me semble que nous avons tous besoin les uns des autres ; la littérature de chaque pays découvre, à qui sait la connaître, une nouvelle sphère d'idées. C'est Charles-Quint lui-même, qui a dit : qu'*un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes*. Si ce grand génie politique en jugeait ainsi pour les affaires, combien cela n'est-il pas plus vrai pour les lettres? Les étrangers savent tous le français; ainsi leur point de vue est plus étendu que celui des Français qui ne savent pas les langues étrangères. Pourquoi ne se donnent-ils pas plus souvent la peine de les apprendre? ils conserveraient ce qui les distingue, et découvriraient ainsi quelquefois ce qui peut leur manquer.—

CHAPITRE II.

—Vous m'avouerez au moins, reprit le comte d'Erfeuil, qu'il est un rapport sous lequel nous n'avons rien à apprendre de personne. Notre théâtre est décidément le premier de l'Europe; car je ne pense pas que les Anglais eux-mêmes imaginassent de nous opposer Shakespeare.—Je vous demande pardon, interrompit M. Edgermond; ils l'imaginent.—Et, ce mot dit, il rentra dans le silence.—Alors je n'ai rien à dire, continua le comte d'Erfeuil, avec un sourire qui exprimait un dédain gracieux, chacun peut penser ce qu'il veut; mais enfin je persiste à croire qu'on peut affirmer sans présomption que nous sommes les premiers dans l'art dramatique; et quant aux Italiens, s'il m'est permis de parler

franchement, ils ne se doutent seulement pas qu'il y ait un art dramatique dans le monde. La musique est tout chez eux, et la pièce n'est rien. Si le second acte d'une pièce a une meilleure musique que le premier, ils commencent par le second acte; si ce sont les deux premiers actes de deux pièces différentes, ils jouent ces deux actes le même jour, et mettent entre deux un acte d'une comédie en prose, qui contient ordinairement la meilleure morale du monde, mais une morale toute composée de sentences que nos ancêtres mêmes ont déjà renvoyées à l'étranger comme trop vieilles pour eux. Vos musiciens fameux disposent en entier de vos poëtes; l'un lui déclare qu'il ne peut pas chanter s'il n'a dans son ariette la parole *felicità*; le tenor demande la *tomba*; et le troisième chanteur ne peut faire des roulades que sur le mot *catene*. Il faut que le pauvre poëte arrange ces goûts divers comme

il le peut avec la situation dramatique. Ce n'est pas tout encore ; il y a des virtuoses qui ne veulent pas arriver de plein-pied sur le théâtre ; il faut qu'ils se montrent d'abord dans un nuage, ou qu'ils descendent du haut de l'escalier d'un palais pour produire plus d'effet à leur entrée. Quand l'ariette est chantée, dans quelque situation touchante ou violente que ce soit, l'acteur doit saluer pour remercier des applaudissemens qu'il obtient. L'autre jour, à Sémiramis, après que le spectre de Ninus eut chanté son ariette, l'acteur qui le représentait fit, en son costume d'ombre, une grande révérence au parterre ; ce qui diminua beaucoup l'effroi de l'apparition.

On est accoutumé en Italie à regarder le théâtre comme une grande salle de réunion où l'on n'écoute que les airs et le ballet. C'est avec raison que je dis *où l'on n'écoute que le ballet*; car c'est seulement lorsqu'il va commencer que

le parterre fait faire silence; et ce ballet est encore un chef-d'œuvre de mauvais goût. Excepté les grotesques, qui sont de véritables caricatures de la danse, je ne sais pas ce qui peut amuser dans ces ballets, si ce n'est leur ridicule. J'ai vu Gengis-kan, mis en ballet, tout couvert d'hermine, tout revêtu de beaux sentimens, car il cédait sa couronne à l'enfant du roi qu'il avait vaincu, et l'élevait en l'air sur un pied; nouvelle façon d'établir un monarque sur le trône. J'ai aussi vu le dévouement de Curtius, ballet en trois actes, avec tous les divertissemens. Curtius, habillé en berger d'Arcadie, dansait long-temps avec sa maîtresse avant de monter sur un véritable cheval au milieu du théâtre, et de s'élancer ainsi dans un gouffre de feu fait avec du satin jaune et du papier doré; ce qui lui donnait beaucoup plus l'apparence d'un surtout de dessert que d'un abîme. Enfin j'ai vu tout l'abrégé de

l'histoire romaine en ballet, depuis Romulus jusqu'à César.—

Tout ce que vous dites est vrai, répondit le prince Castel-Forte avec douceur, mais vous n'avez parlé que de la musique et de la danse, et ce n'est pas là ce que dans aucun pays l'on considère comme le théâtre dramatique.—C'est bien pis, interrompit le comte d'Erfeuil, quand on représente des tragédies ou des drames qui ne sont pas nommés *drame d'une fin joyeuse*, on réunit plus d'horreurs en cinq actes que l'imagination ne pourrait se le figurer. Dans une des pièces de ce genre, l'amant tue le frère de sa maîtresse dès le second acte; au troisième il brûle la cervelle à sa maîtresse elle-même sur le théâtre; le quatrième est rempli par l'enterrement; dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte, l'acteur qui joue l'amant vient annoncer, le plus tranquillement du monde, au parterre les arlequinades que l'on donne le jour

suivant, et reparaît en scène au cinquième acte pour se tuer d'un coup de pistolet. Les acteurs tragiques sont en parfaite harmonie avec le froid et le gigantesque des pièces. Ils commettent toutes ces terribles actions avec le plus grand calme. Quand un acteur s'agite, on dit qu'il se démène comme un prédicateur; car, en effet, il y a beaucoup plus de mouvement dans la chaire que sur le théâtre, et c'est bien heureux que ces acteurs soient si paisibles dans le pathétique, car, comme il n'y a rien d'intéressant dans la pièce, ni dans la situation, plus ils feraient de bruit, plus ils seraient ridicules : encore si ce ridicule était gai, mais il n'est que monotone. Il n'y a pas plus en Italie de comédie que de tragédie; et dans cette carrière encore c'est nous qui sommes les premiers. Le seul genre qui appartienne vraiment à l'Italie, ce sont les arlequinades; un valet fripon, gourmand et poltron, un vieux tuteur

dupe, avare ou amoureux, voilà tout le sujet de ces pièces. Vous conviendrez qu'il ne faut pas beaucoup d'efforts pour une telle invention, et que le Tartuffe et le Misanthrope supposent un peu plus de génie.—

Cette attaque du comte d'Erfeuil déplaisait assez aux Italiens qui l'écoutaient; mais cependant ils en riaient; et le comte d'Erfeuil en conversation aimait beaucoup mieux montrer de l'esprit que de la bonté. Sa bienveillance naturelle influait sur ses actions, mais son amour-propre sur ses paroles. Le prince Castel-Forte et tous les Italiens qui se trouvaient là étaient impatiens de refuter le comte d'Erfeuil; mais comme ils croyaient leur cause mieux défendue par Corinne que par tout autre, et que le plaisir de briller en conversation ne les occupait guere, ils suppliaient Corinne de répondre, et se contentaient seulement de citer les noms si connus de Maffei, de Métas-

tase, de Goldoni, d'Alfieri, de Monti. Corinne convint d'abord que les Italiens n'avaient point de théâtre ; mais elle voulut prouver que les circonstances, et non l'absence du talent en était la cause. La comédie qui tient à l'observation des mœurs ne peut exister que dans un pays où l'on vit habituellement au centre d'une société nombreuse et brillante ; il n'y a en Italie que des passions violentes ou des jouissances paresseuses ; et les passions violentes produisent des crimes ou des vices d'une couleur si forte, qu'elles font disparaître toutes les nuances des caractères. Mais la comédie idéale, pour ainsi dire celle qui tient à l'imagination et peut convenir à tous les temps comme à tous les pays, c'est en Italie qu'elle a été inventée. Les personnages d'Arlequin, de Brighella, de Pantalon, etc. se trouvent dans toutes les pièces avec le même caractère. Ils ont, sous tous les rapports, des masques et non pas

des visages: c'est-à-dire que leur physionomie est celle de tel genre de personnes et non pas de tel individu. Sans doute les auteurs modernes des arlequinades, trouvant tous les rôles donnés d'avance comme les pièces d'un jeu d'échecs, n'ont pas le mérite de les avoir inventés; mais cette première invention est due à l'Italie; et ces personnages fantasques, qui d'un bout de l'Europe à l'autre amusent tous les enfans et les hommes que l'imagination rend enfans, doivent être considérés comme une création des Italiens qui leur donne des droits à l'art de la comédie.

L'observation du cœur humain est une source inépuisable pour la littérature, mais les nations qui sont plus propres à la poésie qu'à la réflexion se livrent plutôt à l'enivrement de la joie qu'à l'ironie philosophique. Il y a quelque chose de triste au fond de la plaisanterie fondée sur la connaissance des

hommes, la gaieté vraiment inoffensive est celle qui appartient seulement à l'imagination. Ce n'est pas que les Italiens n'étudient habilement les hommes avec lesquels ils ont à faire, et ne découvrent plus finement que personne les pensées les plus secrètes ; mais c'est comme esprit de conduite qu'ils ont ce talent, et ils n'ont point l'habitude d'en faire un usage littéraire. Peut-être même n'aimeraient-ils pas à généraliser leurs découvertes, à publier leurs aperçus. Ils ont dans le caractère quelque chose de prudent et de dissimulé, qui leur conseille de ne pas mettre en dehors, par les comédies, ce qui leur sert à se guider dans les relations particulières, et de ne pas révéler par les fictions de l'esprit ce qui peut être utile dans les circonstances de la vie réelle.

Machiavel cependant, bien loin de rien cacher, a fait connaître tous les secrets d'une politique criminelle ; et

l'on peut voir par lui de quelle terrible connaissance du cœur humain les Italiens sont capables! mais une telle profondeur n'est pas du ressort de la comédie, et les loisirs de la société, proprement dite, peuvent seuls apprendre à peindre les hommes sur la scène comique. Goldoni qui vivait à Venise, la ville d'Italie où il y a le plus de société, met déjà dans ses pièces beaucoup plus de finesse d'observation qu'il ne s'en trouve communément dans les autres auteurs. Néanmoins ses comédies sont monotones, on y voit revenir les mêmes situations, parce qu'il y a peu de variété dans les caractères. Ses nombreuses pièces semblent faites sur le modèle des pièces de théâtre en général, et non d'après la vie. Le vrai caractère de la gaieté italienne ce n'est pas la moquerie, c'est l'imagination; ce n'est pas la peinture des mœurs, mais les exagérations poétiques. C'est l'Arioste et non pas Molière qui peut amuser l'Italie.

Gozzi, le rival de Goldoni, a bien plus d'originalité dans ses compositions; elles ressemblent bien moins à des comédies régulières. Il a pris son parti de se livrer franchement au génie italien, de représenter des contes de fées, de mêler les bouffonneries, les arlequinades, au merveilleux des poëmes; de n'imiter en rien la nature, mais de se laisser aller aux fantaisies de la gaieté comme aux chimères de la féerie, et d'entraîner de toutes les manières l'esprit au-delà des bornes de ce qui se passe dans le monde. Il eut un succès prodigieux dans son temps, et peut-être est-il l'auteur comique dont le genre convient le mieux à l'imagination italienne; mais pour savoir avec certitude quelles pourraient être la comédie et la tragédie en Italie, il faudrait qu'il y eut quelque part un théâtre et des acteurs. La multitude des petites villes, qui toutes veulent avoir un théâtre, perd en les dispersant le peu de res-

sources qu'on pourrait rassembler. La division des états, si favorable en général à la liberté et au bonheur, est nuisible à l'Italie. Il lui faudrait un centre de lumières et de puissance pour résister aux préjugés qui la dévorent. L'autorité des gouvernemens réprime souvent ailleurs l'élan individuel. En Italie cette autorité serait un bien, si elle luttait contre l'ignorance des états séparés et des hommes isolés entre eux, si elle combattait par l'émulation l'indolence naturelle au climat, enfin si elle donnait une vie à toute cette nation qui se contente d'un rêve.

Ces diverses idées et plusieurs autres encore furent spirituellement développées par Corinne. Elle entendait aussi très-bien l'art rapide des entretiens légers qui n'insistent sur rien, et l'occupation de plaire qui fait valoir chacun à son tour, quoiqu'elle s'abandonnât souvent dans la conversation au genre de talent qui la rendait une

improvisatrice célèbre. Plusieurs fois elle pria le prince Castel-Forte de venir à son secours en faisant connaître ses propres opinions sur le même sujet; mais elle parlait si bien, que tous les auditeurs se plaisaient à l'écouter et ne supportaient pas qu'on l'interrompît. M. Edgermond surtout ne pouvait se rassasier de voir et d'entendre Corinne, il osait à peine lui exprimer le sentiment d'admiration qu'elle lui inspirait, et prononçait tout bas quelques mots à sa louange, espérant qu'elle les comprendrait sans qu'il fût obligé de les lui dire. Il avait cependant un désir si vif de savoir ce qu'elle pensait sur la tragédie, qu'il se hasarda, malgré sa timidité, à lui adresser la paiole à cet égard.

— Madame, lui dit-il, ce qui me paraît surtout manquer à la littérature italienne, ce sont des tragédies ; il me semble qu'il y a moins loin des enfans aux hommes, que de vos tragédies aux

nôtres: car les enfans, dans leur mobilité, ont des sentimens légers, mais vrais, tandis que le sérieux de vos tragédies a quelque chose d'affecté et de gigantesque qui détruit pour moi toute émotion. N'est-il pas vrai, lord Nelvil? continua M. Edgermond, en se retournant vers lui et l'appelant par ses regards à le soutenir, étonné qu'il était d'avoir osé parler devant tant de monde.

—Je pense en entier comme vous, répondit Oswald. Métastase, que l'on vante comme le poëte de l'amour, donne à cette passion, dans tous les pays, dans toutes les situations, la même couleur. On doit applaudir à des ariettes admirables, tantôt par la grâce et l'harmonie, tantôt par les beautés lyriques du premier ordre qu'elles renferment, surtout quand on les détache du drame où elles sont placées; mais il nous est impossible à nous qui possédons Shakespeare, le poëte qui a le mieux ap-

profondi l'histoire et les passions de l'homme, de supporter ces deux couples d'amoureux qui se partagent presque toutes les pièces de Métastase, et qui s'appellent tantôt Achille, tantôt Tircis, tantôt Brutus, tantôt Corilas, et chantent tous de la même manière des chagrins et des martyres d'amour qui remuent à peine l'ame à la superficie, et peignent comme une fadeur le sentiment le plus orageux qui puisse agiter le cœur humain. C'est avec un respect profond pour le caractère d'Alfieri, que je me permettrai quelques réflexions sur ses pièces. Leur but est si noble, les sentimens que l'auteur exprime sont si bien d'accord avec sa conduite personnelle, que ses tragédies doivent toujours être louées comme des actions, quand même elles seraient critiquées à quelques égards comme des ouvrages littéraires. Mais il me semble que quelques-unes de ses tragédies ont autant de monotonie dans la

force, que Métastase en a dans la douceur. Il y a dans les pièces d'Alfieri une telle profusion d'énergie et de magnanimité, ou bien une telle exagération de violence et de crime, qu'il est impossible d'y reconnaître le véritable caractère des hommes. Ils ne sont jamais ni si méchans ni si généreux qu'il les peint. La plupart des scènes sont composées pour mettre en contraste le vice et la vertu ; mais ces oppositions ne sont pas présentées avec les gradations de la vérité. Si les tyrans supportaient dans la vie ce que les opprimés leur disent en face dans les tragédies d'Alfieri, on serait presque tenté de les plaindre. La pièce d'Octavie est une de celles où ce défaut de vraisemblance est le plus frappant. Sénèque y moralise sans cesse Néron, comme s'il était le plus patient des hommes, et lui Sénèque le plus courageux de tous. Le maître du monde, dans la tragédie, consent à se laisser insulter et à se mettre en

colère à chaque scène pour le plaisir des spectateurs, comme s'il ne dépendait pas de lui de tout finir avec un mot. Certainement ces dialogues continuels donnent lieu à de très-belles réponses de Sénèque, et l'on voudrait trouver dans une harangue ou dans un ouvrage les nobles pensées qu'il exprime ; mais est-ce ainsi qu'on peut donner l'idée de la tyrannie ? Ce n'est pas la peindre sous ses redoutables couleurs, c'est en faire seulement un but pour l'escrime de la parole. Mais si Shakespeare avait représenté Néron entouré d'hommes tremblans qui oseraient à peine répondre à la question la plus indifférente ; lui-même cachant son trouble, s'efforçant de paraître calme, et Sénèque près de lui travaillant à l'apologie du meurtre d'Agrippine, la terreur n'eût-elle pas été mille fois plus grande ? et pour une réflexion énoncée par l'auteur, mille ne seraient-elles pas nées dans l'ame des spectateurs, par le si-

lence même de la rhétorique et la vérité des tableaux ?—

Oswald aurait pu parler long-temps encore sans que Corinne l'eût interrompu ; elle se plaisait tellement, et dans le son de sa voix, et dans la noble élégance de ses expressions, qu'elle eût voulu prolonger cette impression des heures entières. Ses regards fixés sur lui avaient peine à s'en détacher, lors même qu'il eût cessé de parler. Elle se tourna lentement vers le reste de la société, qui lui demandait avec impatience ce qu'elle pensait de la tragédie italienne, et revenant à lord Nelvil :— Mylord, dit-elle, je suis de votre avis presque sur tout, ce n'est donc pas pour vous combattre que je réponds, mais pour présenter quelques exceptions à vos observations peut-être trop générales. Il est vrai que Métastase est plutôt un poëte lyrique que dramatique, et qu'il peint l'amour comme l'un des beaux-arts qui embellissent la vie, et

non comme le secret le plus intime de nos peines ou de notre bonheur. En général, quoique notre poésie ait été consacrée à chanter l'amour, je hasarderai de dire que nous avons plus de profondeur et de sensibilité dans la peinture de toutes les autres passions que dans celle-là. A force de faire des vers amoureux, on s'est créé à cet égard parmi nous un langage convenu, et ce n'est pas ce qu'on a éprouvé, mais ce qu'on a lu qui sert d'inspiration aux poëtes. L'amour tel qu'il existe en Italie ne ressemble nullement à l'amour tel que nos écrivains le peignent. Je ne connais qu'un roman, *Fiammetta* du Bocace, dans lequel on puisse se faire une idée de cette passion décrite avec des couleurs vraiment nationales. Nos poëtes subtilisent et exagèrent le sentiment, tandis que le véritable caractère de la nature italienne c'est une impression rapide et profonde, qui s'exprimerait bien plutôt par des actions

silencieuses et passionnées que par un ingénieux langage. En général notre littérature exprime peu notre caractère et nos mœurs. Nous sommes une nation beaucoup trop modeste, je dirais presque trop humble pour oser avoir des tragédies à nous, composées avec notre histoire, ou du moins caractérisées d'après nos propres sentimens ([18].

Alfieri, par un hasard singulier, était pour ainsi dire transplanté de l'antiquité dans les temps modernes; il était né pour agir, et il n'a pu qu'écrire: son style et ses tragédies se ressentent de cette contrainte. Il a voulu marcher par la littérature à un but politique: ce but était le plus noble de tous sans doute; mais n'importe, rien ne dénature les ouvrages d'imagination comme d'en avoir un. Alfieri, impatienté de vivre au milieu d'une nation où l'on rencontrait de savans très-érudits et quelques hommes très-éclairés, mais dont les littérateurs et

les lecteurs ne s'intéressaient pour la plupart à rien de sérieux, et se plaisaient uniquement dans les contes, dans les nouvelles, dans les madrigaux; Alfieri, dis-je, a voulu donner à ses tragédies le caractère le plus austère. Il en a retranché les confidens, les coups de théâtre, tout, hors l'intérêt du dialogue. Il semblait qu'il voulût ainsi faire faire pénitence aux Italiens de leur vivacité et de leur imagination naturelle; il a pourtant été fort admiré, parce qu'il est vraiment grand par son caractère et par son ame, et parce que les habitans de Rome surtout applaudissent aux louanges données aux actions et aux sentimens des anciens Romains, comme si cela les regardait encore. Ils sont amateurs de l'énergie et de l'indépendance comme des beaux tableaux qu'ils possèdent dans leurs galeries. Mais il n'en est pas moins vrai qu'Alfieri n'a pas créé ce qu'on pourrait appeler un théâtre italien, c'est-à-dire

des tragédies dans lesquelles on trouvât un mérite particulier à l'Italie. Et même il n'a pas caractérisé les mœurs des pays et des siècles qu'il a peints. Sa conjuration des Pazzi, Virginie, Philippe second, sont admirables par l'élévation et la force des idées, mais on y voit toujours l'empreinte d'Alfieri; et non celle des nations et des temps qu'il met en scène. Bien que l'esprit français et celui d'Alfieri n'aient pas la moindre analogie, ils se ressemblent en ceci que tous les deux font porter leurs propres couleurs à tous les sujets qu'ils traitent.—

Le comte d'Erfeuil entendant parler de l'esprit français prit la parole. Il nous serait impossible, dit-il, de supporter sur la scène les inconséquences des Grecs, ni les monstruosités de Shakespeare; les Français ont un goût trop pur pour cela. Notre théâtre est le modèle de la délicatesse et de l'élégance, c'est là ce qui le distingue; et ce

serait nous plonger dans la barbarie, que de vouloir introduire rien d'étranger parmi nous. — Autant vaudrait, dit Corinne en souriant, élever autour de vous la grande muraille de la Chine. Il y a sûrement de rares beautés dans vos auteurs tragiques; il s'en développerait peut-être encore de nouvelles, si vous permettiez quelquefois que l'on vous montrât sur la scène autre chose que des Français. Mais nous qui sommes Italiens, notre génie dramatique perdrait beaucoup à s'astreindre à des règles dont nous n'aurions pas l'honneur, et dont nous souffririons la contrainte. L'imagination, le caractère, les habitudes d'une nation doivent former son théâtre. Les Italiens aiment passionnément les beaux-arts, la musique, la peinture, et même la pantomime, enfin tout ce qui frappe les sens. Comment se pourrait-il donc que l'austérité d'un dialogue éloquent fût le seul plaisir théâtral dont ils se contentassent?

C'est en vain qu'Alfieri avec tout son génie a voulu les y réduire, il a senti lui-même que son système était trop rigoureux (19.

La Mérope de Maffei, le Saül d'Alfiéri, l'Aristodème de Monti, et surtout le poëme du Dante, bien que cet auteur n'ait point composé de tragédie, me semblent faits pour donner l'idée de ce que pourrait être l'art dramatique en Italie. Il y a dans la Mérope de Maffei une grande simplicité d'action, mais une poésie brillante, revêtue des images les plus heureuses; et pour quoi s'interdirait-on cette poésie dans les ouvrages dramatiques? La langue des vers est si magnifique en Italie, que l'on y aurait plus tort que partout ailleurs en renonçant à ses beautés. Alfieri qui, quand il le voulait, excellait dans tous les genres, a fait dans son Saül un superbe usage de la poésie lyrique; et l'on pourrait y introduire heureusement la musique elle-même, non pas pour mêler

le chant aux paroles, mais pour calmer les transports furieux de Saül par la harpe de David. Nous possédons une musique si délicieuse, que ce plaisir peut rendre indolent sur les jouissances de l'esprit. Loin donc de vouloir les séparer, il faudrait chercher à les réunir, non en faisant chanter les héros, ce qui détruit toute dignité dramatique, mais en introduisant ou des chœurs, comme les anciens, ou des effets de musique, qui se lient à la situation par des combinaisons naturelles, comme cela arrive si souvent dans la vie. Loin de diminuer sur le théâtre italien les plaisirs de l'imagination, il me semble qu'il faudrait au contraire les augmenter et les multiplier de toutes les manières. Le goût vif des Italiens pour la musique, et pour les ballets à grand spectacle, est un indice de la puissance de leur imagination et de la nécessité de l'intéresser toujours, même en traitant les objets sérieux, au

lieu de les rendre encore plus sévères qu'ils ne le sont, comme l'a fait Alfiéri.

La nation croit de son devoir d'applaudir à ce qui est austère et grave, mais elle retourne bientôt à ses goûts naturels, et ils pourraient être satisfaits dans la tragédie, si on l'embellissait par le charme et la variété des différens genres de poésies, et de toutes les diversités théâtrales dont les Anglais et les Espagnols savent jouir.

L'Aristodème de Monti a quelque chose du terrible pathétique du Dante, et sûrement cette tragédie est, à juste titre, une des plus admirées. Le Dante, ce grand maître en tant de genres, possédait le génie tragique qui aurait produit le plus d'effet en Italie, si, de quelque manière, on pouvait l'adapter à la scène: car ce poëte sait peindre aux yeux ce qui se passe au fond de l'ame, et son imagination fait sentir et voir la douleur. Si Le Dante avait écrit des tragédies, elles auraient frappé les

enfans comme les hommes, la foule comme les esprits distingués. La littérature dramatique doit être populaire ; elle est comme un événement public, toute la nation en doit juger.—

—Lorsque Le Dante vivait, dit Oswald, les Italiens jouaient en Europe et chez eux un grand rôle politique. Peut-être vous est-il impossible maintenant d'avoir un théâtre tragique national. Pour que ce théâtre existe, il faut que de grandes circonstances développent dans la vie les sentimens qu'on exprime sur la scène. De tous les chefs-d'œuvre de la littérature, il n'en est point qui tienne autant qu'une tragédie à tout l'ensemble d'un peuple ; les spectateurs y contribuent presque autant que les auteurs. Le génie dramatique se compose de l'esprit public, de l'histoire, du gouvernement, des mœurs, enfin de tout ce qui s'introduit chaque jour dans la pensée, et forme l'être moral, comme l'air que l'on respire ali-

mente la vie physique. Les Espagnols, avec lesquels votre climat et votre religion doivent vous donner des rapports, ont bien plus que vous cependant le génie dramatique; leurs pièces sont remplies de leur histoire, de leur chevalerie, de leur foi religieuse, et ces pièces sont originales et vivantes: mais aussi leurs succès en ce genre remontent-ils à l'époque de leur gloire historique. Comment donc pourrait-on maintenant fonder en Italie ce qui n'y a jamais existé, un théâtre tragique?—

—Il est malheureussment possible que vous ayez raison, mylord, reprit Corinne; néanmoins j'espère toujours beaucoup pour nous de l'essor naturel des esprits en Italie, de leur émulation individuelle alors même qu'aucune circonstance extérieure ne les favorise; mais ce qui nous manque surtout pour la tragédie, ce sont des acteurs. Des paroles affectées amènent nécessairement une déclamation fausse; mais il

n'est pas de langue dans laquelle un grand acteur pût montrer autant de talens que dans la nôtre ; car la mélodie des sons ajoute un nouveau charme à la vérité de l'accent : c'est une musique continuelle qui se mêle à l'expression des sentimens sans lui rien ôter de sa force.—Si vous voulez, interrompit le prince Castel-Forte, convaincre de ce que vous dites, il faut que vous nous le prouviez : oui, donnez-nous l'inexpimable plaisir de vous voir jouer la tragédie ; il faut que vous accordiez aux étrangers que vous en croyez dignes la rare jouissance de connaître un talent que vous seule possédez en Italie, ou plutôt que vous seule dans le monde possédez, puisque toute votre ame y est empreinte.—

Corinne avait un désir secret de jouer la tragédie devant lord Nelvil, et de se montrer ainsi très à son avantage; mais elle n'osait accepter sans son approbation, et ses regards la lui de-

mandaient. Il les entendit; et comme il était tout à la fois touché de la timidité qui l'avait empêchée la veille d'improviser, et ambitieux pour elle du suffrage de M. Edgermond, il se joignit aux sollicitations de ses amis. Corinne alors n'hésita plus.—Hé bien, dit-elle en se retournant vers le prince Castel-Forte, nous accomplirons donc, si vous le voulez, le projet que j'avais formé depuis long-temps, de jouer la traduction que j'ai faite de Roméo et Juliette.—Roméo et Juliette de Shakespeare, s'écria M. Edgermond? vous savez donc l'anglais?—Oui, répondit Corinne.—Et vous aimez Shakespeare, dit encore M. Edgermond?—Comme un ami, reprit-elle, puisqu'il connaît tous les secrets de la douleur.—Et vous le jouerez en italien, s'écria M. Edgermond, et je l'entendrai! et vous aussi, mon cher Nelvil! ah! que vous êtes heureux!—Puis se repentant à l'instant de cette parole indiscrète, il

rougit; et la rougeur inspirée par la délicatesse et la bonté peut intéresser à tous les âges. — Que nous serons heureux, reprit-il avec embarras, si nous assistons à un tel spectacle! —

CHAPITRE III.

Tout fut arrangé en peu de jours, les rôles distribués, et la soirée choisie pour la représentation dans un palais que possédait une parente du prince Castel-Forte, amie de Corinne. Oswald avait un mélange d'inquiétude et de plaisir à l'approche de ce nouveau succès; il en jouissait par avance; mais par avance aussi il était jaloux, non de tel homme en particulier, mais du public, témoin des talens de celle qu'il aimait; il eût voulu connaître seul ce qu'elle avait d'esprit et de charmes; il eût voulu que Corinne, timide et réservée comme une Anglaise possédât cependant pour lui seul son éloquence et son génie. Quelque distingué que soit un homme, peut-être ne jouit-il jamais

sans mélange de la supériorité d'une femme s'il l'aime, son cœur s'en inquiète ; s'il ne l'aime pas, son amour-propre s'en offense. Oswald près de Corinne était plus enivré qu'heureux, et l'admiration qu'elle lui inspirait augmentait son amour, sans donner à ses projets plus de stabilité. Il la voyait comme un phénomène admirable qui lui apparaissait de nouveau chaque jour ; mais le ravissement et l'étonnement même qu'elle lui faisait éprouver semblait éloigner l'espoir d'une vie tranquille et paisible. Corinne cependant était la femme la plus douce et la plus facile à vivre ; on l'eût aimée pour ses qualités communes, indépendamment de ses qualités brillantes : mais encore une fois, elle réunissait trop de talens, elle était trop remarquable en tout genre. Lord Nelvil, de quelqu'avantage qu'il fût doué, ne croyait pas l'égaler, et cette idée lui inspirait des craintes sur la durée de leur affection mutuelle.

En vain Corinne, à force d'amour, se faisait son esclave, le maître souvent inquiet de cette reine dans les fers ne jouissait point en paix de son empire.

Quelques heures avant la représentation, lord Nelvil conduisit Corinne dans le palais de la princesse Castel-Forte, où le théâtre était préparé. Il faisait un soleil admirable, et d'une des fenêtres de cet escalier on découvrait Rome et la campagne. Oswald arrêta Corinne un moment et lui dit:—Voyez ce beau temps, c'est pour vous, c'est pour éclairer vos succès.—Ah! si cela était, reprit-elle, c'est vous qui me porteriez bonheur, c'est à vous que je devrais la protection du Ciel.—Les sentimens doux et purs que cette belle nature inspire suffiraient-ils à votre bonheur? reprit Oswald; il y a loin de cet air que nous respirons, de cette rêverie qu'inspire la campagne à la salle bruyante qui va retentir de votre nom.—Oswald, lui dit Corinne, ces applau-

dissemens, si je les obtiens, n'est-ce pas parce que vous les entendrez qu'ils auront le pouvoir de me toucher? et si je montre quelque talent, ne sera-ce pas mon sentiment pour vous qui me l'inspirera? La poésie, l'amour, la religion, tout ce qui tient à l'enthousiasme enfin est en harmonie avec la nature; et en regardant le ciel azuré, en me livrant à l'impression qu'il me cause, je comprends mieux les sentimens de Juliette, je suis plus digne de Roméo. —Oui, tu en es digne, céleste créature, s'écria lord Nelvil; oui, c'est une faiblesse de l'ame que cette jalousie de tes talens, que ce besoin de vivre seul avec toi dans l'univers. Va recueillir les hommages du monde, va; mais que ce regard d'amour qui est plus divin encore que ton génie, ne soit dirigé que sur moi.—Ils se quittèrent alors, et lord Nelvil alla se placer dans la salle, en attendant le plaisir de voir paraître Corinne.

C'est un sujet italien que Roméo et Juliette; la scène se passe à Vérone; on y montre encore le tombeau de ces deux amans. Shakespeare a écrit cette pièce avec cette imagination du midi tout à la fois si passionnée et si riante, cette imagination qui triomphe dans le bonheur, et passe si facilement, néanmoins, de ce bonheur au désespoir, et du désespoir à la mort. Tout y est rapide dans les impressions, et l'on sent cependant que ces impressions rapides seront ineffaçables. C'est la force de la nature, et non la frivolité du cœur qui sous un climat énergique, hâte le développement des passions. Le sol n'est point léger, quoique la végétation soit prompte; et Shakespeare, mieux qu'aucun écrivain étranger, a saisi le caractère national de l'Italie et cette fécondité d'esprit qui invente mille manières pour varier l'expression des mêmes sentimens, cette éloquence orientale qui se sert des images de toute la nature

pour peindre ce qui se passe dans le cœur. Ce n'est pas, comme dans l'Ossian, une même teinte, un même son qui répond constamment à la corde la plus sensible du cœur; mais les couleurs multipliées que Shakespeare emploie dans Roméo et Juliette ne donnent point à son style une froide affectation, c'est le rayon divisé, réfléchi, varié, qui produit ces couleurs, et l'on y sent toujours la lumière et le feu dont elles viennent. Il y a dans cette composition une sève de vie, un éclat d'expression qui caractérise et le pays et les habitans. La pièce de Roméo et Juliette, traduite en italien, semblait rentrer dans sa langue maternelle.

La première fois que Juliette paraît, c'est à un bal où Roméo Montague s'est introduit dans la maison des Capulets, les ennemis mortels de sa famille. Corinne était revêtue d'un habit de fête charmant, et cependant conforme au costume des temps. Ses cheveux étaient

artistement mêlés avec des pierreries et des fleurs; elle frappait d'abord comme une personne nouvelle, puis on reconnaissait sa voix et sa figure, mais sa figure divinisée qui ne conservait plus qu'une expression poétique. Des applaudissemens unanimes firent retentir la salle à son arrivée. Ses premiers regards découvrirent à l'instant Oswald et s'arrêtèrent sur lui; une étincelle de joie, une espérance douce et vive se peignit dans sa physionomie; en la voyant le cœur battait de plaisir et de crainte: on sentait que tant de félicité ne pouvait pas durer sur la terre; était-ce pour Juliette, était-ce pour Corinne que ce pressentiment devait s'accomplir?

Quand Roméo s'approcha d'elle pour lui adresser à demi voix des vers si brillans dans l'anglais, si magnifiques dans la traduction italienne, sur sa grâce et sa beauté, les spectateurs, ravis d'être interprétés ainsi, s'unirent tous avec

transport à Roméo ; et la passion subite qui le saisit, cette passion allumée par le premier regard, parut à tous les yeux bien vraisemblable. Oswald commença dès ce moment à se troubler ; il lui semblait que tout était prêt à se révéler, qu'on allait proclamer Corinne un ange parmi les femmes, l'interroger lui-même sur ce qu'il ressentait pour elle, la lui disputer, la lui ravir ; je ne sais quel nuage éblouissant passa devant ses yeux, il craignit de ne plus voir, il craignit de s'évanouir, et se retira derrière une colonne pendant quelques instans. Corinne inquiète le cherchait avec anxiété, et prononça ce vers :

Too early seen unknown, and known too late !

Ah ! je l'ai vu trop tôt sans le connaître, et je l'ai connu trop tard, avec un accent si profond, qu'Oswald tressaillit en l'entendant, parce qu'il lui

sembla que Corinne l'appliquait à leur situation personnelle.

Il ne pouvait se lasser d'admirer la grace de ses gestes, la dignité de ses mouvemens, une physionomie qui peignait ce que la parole ne pouvait dire, et découvrait ces mystères du cœur qu'on n'a jamais exprimés, et qui pourtant disposent de la vie. L'accent, le regard, les moindres signes d'un acteur vraiment ému, vraiment inspiré, sont une révélation continuelle du cœur humain; et l'idéal des beaux-arts se mêle toujours à ces révélations de la nature. L'harmonie des vers, le charme des attitudes prêtent à la passion ce qui lui manque souvent dans la réalité, la grace et la dignité. Ainsi tous les sentimens du cœur et tous les mouvemens de l'ame passent à travers l'imagination sans rien perdre de leur vérité.

Au second acte, Juliette paraît sur le balcon de son jardin pour s'entretenir avec Roméo. De toute la parure de

Corinne, il ne lui restait plus que les fleurs, et bientôt après aussi les fleurs devaient disparaître; le théâtre à demi éclairé, pour représenter la nuit, répandait sur le visage de Corinne une lumière plus douce et plus touchante. Le son de sa voix était encore plus harmonieux que dans l'éclat d'une fête. Sa main levée vers les étoiles semblait invoquer les seuls témoins dignes de l'entendre, et quand elle répétait *Roméo, Roméo,* bien qu'Oswald fût certain que c'était à lui qu'elle pensait, il se sentait jaloux des accens délicieux qui faisaient retentir un autre nom dans les airs. Oswald se trouvait placé en face du balcon, et celui qui jouait Roméo étant un peu caché par l'obscurité, tous les regards de Corinne purent tomber sur Oswald lorsqu'elle dit ces vers ravissans :

« In truth, fair Montague, I am too fond ;
« And therefore thou may'st think my behaviour light:

" But trust me, gentleman, I'll prove more true,
" Than those that have more cunning to be strange.
. . . .
. . . .
. . . . therefore pardon me;

" Il est vrai, beau Montague, je " me suis montrée trop passionnée, " tu pourrais penser que ma conduite " a été légère; mais crois-moi, noble " Roméo, tu me trouveras plus fidèle " que celles qui ont plus d'art pour ca- " cher ce qu'elles éprouvent ; ainsi donc " pardonne-moi."

A ce mot :—pardonne-moi ! pardonne-moi d'aimer ! pardonne-moi de te l'avoir laissé connaître !—il y avait dans le regard de Corinne une prière si tendre: tant de respect pour son amant tant d'orgueil de son choix, lorsqu'elle disait :—Noble Roméo ! Beau Montague ! — qu'Oswald se sentit aussi fier qu'il était heureux. Il releva sa tête que l'attendrissement avait fait pencher, et se crut le roi du monde, puis-

qu'il régnait sur un cœur qui renfermait tous les trésors de la vie.

Corinne, en apercevant l'effet qu'elle produisait sur Oswald, s'anima toujours plus par cette émotion du cœur qui seule produit des miracles; et quand à l'approche du jour Juliette croit entendre le chant de l'alouette, signal du départ de Roméo, les accens de Corinne avaient un charme surnaturel; ils peignaient l'amour, et cependant on y sentait un mystère religieux, quelques souvenirs du ciel, un présage de retour vers lui, une douleur toute céleste, telle que celle d'une ame exilée sur la terre, et que sa divine patrie va bientôt rappeler. Ah! qu'elle était heureuse Corinne, le jour où elle représentait ainsi devant l'ami de son choix un noble rôle dans une belle tragédie; que d'années, combien de vies seraient ternes auprès d'un tel jour!

Si lord Nelvil avait pu jouer avec Corinne le rôle de Roméo, le plaisir

qu'elle goûtait n'eût pas été si complet. Elle aurait désiré d'écarter les vers des plus grands poëtes pour parler elle-même selon son cœur; peut-être même qu'un sentiment invincible de timidité eût enchaîné son talent, elle n'eût pas osé regarder Oswald, de peur de se trahir, enfin la vérité portée jusqu'à ce point aurait détruit le prestige de l'art; mais qu'il était doux de savoir là celui qu'elle aimait, quand elle éprouvait ce mouvement d'exaltation que la poésie seule peut donner! quand elle ressentait tout le charme des émotions sans en avoir le trouble ni le déchirement réel! quand les affections qu'elle exprimait n'avaient à la fois rien de personnel ni d'abstrait, et qu'elle semblait dire à lord Nelvil:—Voyez comme je suis capable d'aimer!

—Il est impossible que dans sa propre situation on puisse être contente de soi, la passion et la timidité tour à tour entraînent ou retiennent, inspirent trop

d'amertume ou trop de soumission: mais se montrer parfaite sans qu'il y ait de l'affectation; unir le calme à la sensibilité, quand trop souvent elle l'ôte; enfin exister pour un moment dans les plus doux rêves du cœur, telle était la jouissance pure de Corinne en jouant la tragédie. Elle joignait à ce plaisir celui de tous les succès, de tous les applaudissemens qu'elle obtenait, et son regard les mettait aux pieds d'Oswald, aux pieds de l'objet dont le suffrage valait à lui seul plus que la gloire. Ah! du moins un moment Corinne a senti le bonheur. Un moment elle connut, au prix de son repos, ces délices de l'ame, que jusqu'alors elle avait souhaitées, vainement, et qu'elle devait regretter toujours.

Juliette au troisième acte devient secrètement l'épouse de Roméo. Dans le quatrième, ses parens voulant la forcer à en épouser un autre, elle se décide à prendre le breuvage assoupis-

sant qu'elle tient de la main d'un moine, et qui doit lui donner l'apparence de la mort. Tous les mouvemens de Corinne, sa démarche agitée, ses accens altérés, ses regards tantôt vifs, tantôt abattus, peignaient le cruel combat de la crainte et de l'amour ; les images terribles qui la poursuivaient, à l'idée de se voir transportée vivante dans les tombeaux de ses ancêtres, et cependant l'enthousiasme de passion, qui faisait triompher une ame si jeune d'un effroi si naturel. Oswald sentait comme un besoin irrésistible de voler à son secours. Une fois elle leva les yeux vers le ciel avec une ardeur qui exprimait profondément ce besoin de la protection divine, dont jamais un être humain n'a pu s'affranchir. Une autre fois lord Nelvil crut voir qu'elle étendait les bras vers lui comme pour l'appeler à son aide, et il se leva dans un transport insensé, puis se rassit, ramené à lui-même par les regards surpris de

ceux qui l'environnaient ; mais son émotion devenait si forte qu'elle ne pouvait plus se cacher.

Au cinquième acte, Roméo, qui croit Juliette sans vie, la soulève du tombeau avant son réveil et la presse contre son cœur ainsi évanouie. Corinne était vêtue de blanc, ses cheveux noirs tout épars, et sa tête penchée sur Roméo avec une grâce et cependant une vérité de mort si touchante et si sombre, qu'Oswald se sentit ébranlé tout à la fois par les impressions les plus opposées. Il ne pouvait supporter de voir Corinne dans les bras d'un autre, il frémissait en contemplant l'image de celle qu'il aimait ainsi privée de vie ; enfin il éprouvait comme Roméo ce mélange cruel de désespoir et d'amour, de mort et de volupté, qui font de cette scène la plus déchirante du théâtre. Enfin quand Juliette se réveille de ce tombeau, au pied duquel son amant vient de s'immoler, et que ses pre-

miers mots dans son cercueil sous ces voûtes funèbres ne sont point inspirés par l'effroi qu'elles devaient causer, lorsqu'elle s'écrie :

Where is my lord? where is my Romeo?

" *Où est mon époux? où est mon* " *Roméo?*"—lord Nelvil répondit à ces cris par des gémissemens, et ne revint à lui que lorsqu'il fut entraîné par M. Edgermond hors de la salle.

La pièce finie, Corinne s'était trouvée mal d'émotion et de fatigue. Oswald entra le premier dans sa chambre, et la vit seule avec ses femmes, encore revêtue du costume de Juliette et comme elle presque évanouie entre leurs bras. Dans l'excès de son trouble, il ne savait pas distinguer si c'était la vérité ou la fiction, et se jettant aux pieds de Corinne, il lui dit en anglais ces paroles de Roméo :

" Oh, mes yeux, regardez-la pour la " dernière fois! oh, mes bras, serrez-la

" pour la dernière fois contre mon
" cœur."

Eyes, look your last! arms, take your last embrace.

Corinne, encore égarée, s'écria :— Grand Dieu! que dites-vous? Voudriez-vous me quitter, le voudriez-vous ?— Non, non, interrompit Oswald, non, je jure........ — A l'instant la foule des amis et des admirateurs de Corinne força sa porte pour la voir ; elle regardait Oswald, attendant avec anxiété ce qu'il allait dire, mais ils ne purent se parler de toute la soirée ; on ne les laissa pas seuls un instant.

Jamais tragédie n'avait produit un tel effet en Italie. Les Romains exaltaient avec transport la traduction et la pièce et l'actrice. Ils disaient que c'était là véritablement la tragédie qui convenait aux Italiens, peignait leurs mœurs, remuait leur ame en captivant leur imagination, et faisait valoir leur belle

langue par un style tour à tour éloquent et lyrique, inspiré et naturel. Corinne recevait tous ces éloges avec un air de douceur et de bienveillance ; mais son ame était restée suspendue à ce mot *je jure*....... qu'Oswald avait prononcé, et dont l'arrivée du monde avait interrompu la suite : ce mot pouvait en effet contenir le secret de sa destinée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

PAGE 31, ligne 9.

Ancone est à peu près à cet égard dans le même dénuement qu'alors.

Page 48, ligne 22.

Cette réflexion est puisée dans une épître sur Rome, de M. de Humboldt, frère du célèbre voyageur, et ministre de Prusse à Rome. Il est difficile de rencontrer nulle part un homme dont l'entretien et les écrits supposent plus de connaissances et d'idées.

Page 89, ligne 4.

Il faut excepter de ce blâme, sur la manière de déclamer des Italiens, d'abord le célèbre Monti, qui dit les vers comme il les fait. C'est véritablement un des plus grands plaisirs dramatiques que l'on puisse éprouver, que de l'entendre réciter l'épisode d'Ugolin, de Francesca di Rimini, la mort de Clorinde, etc,

Page 93, ligne 10.

Il paraît que lord Nelvil faisait allusion à ce beau distique de Properce :

Ut caput in magnis ubi non est ponere signis,
Ponitur hic imos ante corona pedes.

Page 159, ligne 8.

Un Français, dans la dernière guerre, commandait le château Saint-Ange; les troupes napolitaines le sommèrent de capituler, il répondit qu'il se rendrait quand l'ange de bronze remettrait son épée dans le fourreau.

Page 159, ligne 18.

Ces faits se trouvent dans *l'histoire des républiques italiennes du moyen âge*, par M. Simonde, Génevois. Cette histoire sera certainement considérée comme une autorité; car l'on voit, en la lisant, que son auteur est un homme d'une sagacité profonde, aussi consciencieux qu'énergique dans sa manière de raconter et de peindre.

Page 161, ligne 3.

Eine Welt zwàr bist du, o Rom; doch ohne die Liebe
Ware die Welt nicht die Welt, ware denn Rom auch
nicht Rom.

Ces deux vers sont de Goethe, le poëte de l'Allemagne, le philosophe, l'homme de lettres

vivant, dont l'originalité et l'imagination sont les plus remarquables.

Page 168, ligne 19.

On dit que cette église de Saint-Pierre est une des principales causes de la réformation, parce qu'elle a coûté tant d'argent aux papes, que pour la bâtir ils ont multiplié les indulgences.

Page 178, ligne 19.

Les minéralogistes affirment que ces lions ne sont pas de basalte, parce que la pierre volcanique qu'on désigne aujourd'hui sous ce nom ne saurait exister en Égypte; mais, comme Pline appelle basalte la pierre égyptienne dont ces lions sont formés, et que l'historien des arts, Winkelmann, leur conserve aussi ce nom, j'ai cru pouvoir m'en servir dans son acception primitive.

Page 182, ligne 5.

Carpite nunc, tauri, de septem collibus herbas,
Dum licet. Hic magnæ jam locus urbis erit.

TIBULLE.

Hoc quodcunque vides, hospes, quam maxima Roma est,
Ante Phrygem Æneam collis et herba fuit, etc.

PROPERCE, liv. IV, el. 1.

Page 198, ligne 22.

Auguste est mort à Nola, comme il se rendait

aux eaux de Brundise, qui lui étaient ordonnées; mais il partit mourant de Rome.

Page 228, ligne 15.

Viximus insignes inter utramque facem.

PROPERCE.

Page 237, ligne 6.

Plin. Hist. natur. l. III. Tiberis. . . . . quam libet magnorum navium ex Italo mari capax; rerum in toto orbe nascentium mercator placidissimus, pluribus propè solus quàm ceteri in omnibus terris amnes, accolitur, aspiciturque villis. Nullique fluviorum minùs licet, inclusis utrinque lateribus : nec tamen ipse pugnat, quanquam creber ac subitis incrementis, et nusquam magis aquis quàm in ipsâ urbe stagnantibus. Quin immò vates intelligitur potiùs ac monitor, auctu semper religiosus veriùs, quàm sævus.

Page 301, ligne 2.

M. Roscoe, auteur de l'Histoire des Médicis, a fait paraître plus nouvellement, en Angleterre, une Histoire de Léon X, qui est un véritable chef-d'œuvre en ce genre, et il y raconte toutes les marques d'estime et d'admiration que les princes et le peuple d'Italie ont données aux hommes de lettres distingués; il montre aussi avec impartialité qu'un grand nombre de papes ont eu, à cet égard, une conduite très-libérale.

Page 324, ligne 1.

Cesarotti, Verri, Bettinelli, sont trois auteurs vivans qui ont mis de la pensée dans la prose italienne ; il faut avouer que ce n'est pas à cela qu'on la destine depuis long-temps.

Page 348, ligne 9.

Giovanni Pindemonte a publié nouvellement un théâtre dont les sujets sont pris dans l'histoire italienne, et c'est une entreprise très-intéressante et très-louable. Le nom des Pindemonte est aussi illustré par Hippolito Pindemonte, l'un des poëtes actuels de l'Italie qui a le plus de charme et de douceur.

Page 352, ligne 4.

On vient de publier les œuvres posthumes d'Alfieri, où se trouvent beaucoup de morceaux très-piquans ; mais on peut conclure, d'un essai dramatique assez bizarre qu'il a fait sur sa tragédie d'Abel, qu'il sentait lui-même que ses pièces étaient trop austères, et qu'il fallait sur la scène accorder davantage aux plaisirs de l'imagination.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES LIVRES

DU PREMIER VOLUME.

LIVRE Ier. *Oswald*, page 1
LIVRE II. *Corinne au Capitole*, 50
LIVRE III. *Corinne*, 97
LIVRE IV. *Rome*, 136
LIVRE V. *Les Tombeaux, les Eglises et les Palais*, 219
LIVRE VI. *Les Mœurs et le Caractère des Italiens*, 254
LIVRE VII. *La Littérature Italienne*, 319

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

De l'Imprimerie de PAOLO DA PONTE, 15, Poland-Street, Oxford-Street.